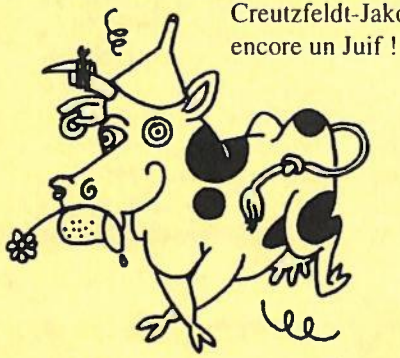
Veja, Isto É, Manchete, O Globo-Domingo, A Folha de São Paulo-Domingo
disponibles tous les samedis à la Librairie lusophone
22, rue du Sommerard 75005 Paris.
Commande possible au 01 46 33 59 39.



Creutzfeldt-Jakob ?
encore un Juif !

Viva a São João com Bião !

Spécialisée dans l'enseignement du portugais pour les enfants, mais aussi les adultes, l'association Bião fête la Saint-Jean *à brasileira* le samedi 23 juin. De 13 heures à 19 heures. À l'association Sainte-Agnès, 23, rue Oudinot, Paris 7e. Entrée libre.

Association Bião, 27, rue Jean-Cottin, Paris 18e.
✆ 01. 42. 05. 35. 49. Fax : 01. 40. 34. 85. 11.

Au début du XVIe siècle, pirates dieppois et marins normands, en quête de bois de braise, avaient pris l'habitude de débarquer sur les rivages du Brésil de jeunes Français. Ces *maïrs* ou *maíra,* comme les appelaient les Tupi, devaient leur servir d'interprètes pour leurs prochaines escales. Les relations maritimes étant, à l'époque, quelque peu précaires, ces jeunes à la barbe rousse ne tardaient pas à s'ensauvager, notamment au contact des Amérindiennes au corps dénudé...

ABONNEMENT POUR UN AN (6 numéros... en principe) : 50 F
Libellez votre chèque à l'ordre de :
Maíra
4, sentier des Joncs 94230 Cachan
☎ 01 46 65 19 83. E-mail : associationmaira@aol.com

15 F – 2e trimestre 2001 — ISSN : 1151-0447 n° 62-63

MAÍRA

מאירה

Présences juives au Brésil

Bimestriel brasilianiste
de l'association de capoeira éponyme

Synthèse réalisée par mestre Bimba: une étoile de Salomon surmontée d'une croix

2e partie : Terre d'immigration, d'exil, de prostitution et d'inspiration

• Un empereur qui lit l'hébreu **4** • Bonifácio de Andrada : « nouveau chrétien » ? **5** • Congrégations religieuses françaises : des faiblesses doctrinales... **6** • Oui, mais Gobineau n'était pas vraiment antisémite ! **7** • Offenbach, Dario Moreno, mais dites-moi que vous m'aimez ! **9** • Luiz Matheus Maylasyk et la *ferrovia iídiche* **11** • La "Question juive" mal à propos **13** • Gallo-judaïsme **14** • Le capitalisme, d'essence juive ? **17** • Heinrich Heine, "l'argent est le dieu du jour" **18** • Evaristo de Moraes ou l'itinéraire d'un défenseur des anarchistes et des Juifs pauvres **20** • *Mascates e bandidos* **23** • Albert Londres : "Le dénuement s'était installé là, à perpétuité" **25** • Prostitution, un mal venu de l'étranger **27** • Petit lexique multilingue **28** • La traite des Blanches, à grands traits **29** • Chronologie de la prostitution carioca **29** • Le marché aux "Slaves" **33** • Entre *azeiteiros* et marronnage, une dure lutte **36** • Maroc-Amazonie, Séfarades : le retour **39** • Maroc-Israël **40** • La colonisation judéo-russe au Rio Grande do Sul **42** • Philippson ou la chronique d'un échec annoncé **44** • Une faillite qui ouvre une brèche **46** • Ruy Barbosa plaide pour Dreyfus trois ans avant Zola **48** • Si Milhaud m'était Comtat **49** • Darius Rio **51** • Gustavo Barroso, antisémite mais pas nazi **55** • Au plus offrant de ces messieurs **57** • "J'aimerais tant voir le Brésil" **60** • Le souvenir de Paulo Rónai **61** • Ribeiro Couto, un juste **62** • Bernanos-Zweig, entre honnêtes hommes **63** • Ils sont partout... heureusement **66**

Quelques mots sur Yvon... **67**

• **Pages centrales** – La population palestinienne : un enjeu crucial • Cette centaine de villages qui n'existe pas • Le sixième million : les Palestiniens d'Israël • Oslo: les accords en trompe l'œil • **E tem muito mais...**

Les fameux Feujs d'Iguaçu !

Numéro double
15 F

Maíra
Bimestriel de l'association de capoeira éponyme

Directeur de la publication : Bruno Bachmann.
Comité de rédac : Bruno Bachmann, Nestor Botka, Herbie Chnoy, Pierre Larribe, Bruno Meyer, Léon Montenegro, Gaspar Takus, Kathy Verot, Janine Vidal, Arsène Zala.
Responsable business : Bruno Richer.
Maquéquette : Eugène Tomaselli.
Illustrations : Pierre Larribe, Alex Zéma, B B.
ISSN : 1151 – 0447 ☎ **01 46 65 19 83.**
E-mail : associationmaira@aol.com

Cours de *CAPOEIRA* Maíra, mardi et le vendredi

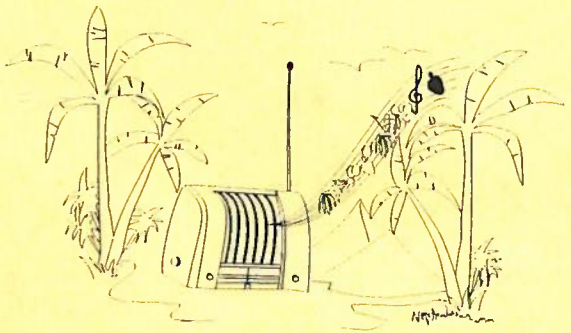
Dépôt légal : juin 2001.
Imprimé par nos soins au 28, passage Gambetta Paris 20e.

DÉCALAGE HORAIRE

La seule émission de musique brésilienne qui ne vous brouille pas l'écoute.

Le dimanche 12 h-14 h, retrouvez Paul et Olivier
Production Yvon Comoy

Fréquence Paris Plurielle *106,3 Mhz*



Points de vente de MAÍRA

• La Librairie lusophone
22, rue du Sommerard, Paris 75005,
☎ 01 46 33 59 39 ;
• Publico 145, rue Amelot, Paris 75011 ;
• L'Harmattan 16, rue des Écoles, Paris 75004 ;
• Le Point du jour 58, rue Gay-Lussac, Paris 75005, ☎ 01 43 26 20 17.

Les cours de CAPOEIRA de Maíra ont lieu le mardi et le vendredi au gymnase F.-Villon, 2, av. Marc-Sangnier Paris 15e (M° Porte-de-Vanves).
19 h 30-22 h

Rens. au 01 46 65 19 83.
Até logo, camará !

FIQUE COM... ELE

À L'HEURE où nous écrivons ces lignes, les cendres d'Yvon ont été dispersées dans le cimetière São João Batista, au pied du Corcovado.

Yvon, c'est bien sûr **Yvon Comoy**, animateur et producteur de l'émission radiophonique *Décalage horaire*, un des plus vieux *programas* de la bande FM parisienne. C'est cet érudit de la musique populaire brésilienne qui nous avait le premier contactés à *Maíra* il y a maintenant treize ans pour venir parler de capoeira. Depuis, à chaque fois que la sortie d'un numéro nous foutait le *baby blues*, il nous invitait cordialement à venir discuter de son contenu sur les ondes. C'est ainsi qu'en plein génocide du Rwanda, nous avons même pu dire ce que nous pensions du rôle de la France : Yvon aimait la liberté d'expression.

Décédé le 30 mars dernier, il laisse beaucoup de monde orphelins. À commencer par sa famille et par son fidèle ami Paul Ghanem, qui a l'habitude de clore *Décalage horaire* avec un légendaire *«fique com Deus»*. C'est ce qu'on peut souhaiter à Yvon. ❐

Notre petite bibliographie

• Georges Bernanos, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Le Rocher, 1987.
• Armindo Jorge Bião, «L'interface théâtrale», *Cahiers du Brésil contemporain*, n° 12, Paris, 1990.
• Ribeiro Couto, *Le jour est long*, Pierre Seghers, Paris, 1958.
• François de Fontette, *Le Racisme*, « Que sais-je ? », Paris, 1981.
• Emma Goldman, *L'Épopée d'une anarchiste, New York 1886 – Moscou 1920*, Éditions Complexe.
• Jeff Lesser, *Jewish Colonization in Rio Grande do Sul, 1904-25*, Estudos Cedhal 6.
• Albert Londres, *Le Chemin de Buenos Aires (la traite des Blanches)*, Albin Michel Éditeur, Paris, 1927.
• Karl Marx, *Philosophie*, «À propos de la Question juive», Folio, Essais, 1994.
• Darius Milhaud, *Ma vie heureuse*, Zurfluh, Bourg-la-Reine, 1998.
• Fernando Morais, *Olga*, Editora Alfa-Omega, São Paulo, 1986.
• Marinete dos Santos Silva, *La Prostitution à Rio de Janeiro au XIXe siècle*, thèse de doctorat, Paris-III.
• Moacyr Scliar, *O Ciclo das Águas*, L&PM Editores, 1996.
• Jean Soublin, *Je suis l'empereur du Brésil*, Seuil, Paris, 1996.
• Arnold Wiznitzer, *Os Judeus no Brasil colonial*, Pioneira, São Paulo, 1966.
• *Os Judeus na história do Brasil*, Uri Zwerling Editora, 1936.

Pour une bibliographie bien plus complète, contacter l'Arquivo histórico judaico brasileiro : utopia.com.br/ahjb.

À lire absolument de M. Luiza Tucci Carneiro, *Brasil, um refúgio nos trópicos*, Estação Liberdade–Instituto Goethe, São Paulo, 1996.

Tous les mois, l'équipe d'*Infos Brésil* vous propose ses rubriques cinéma, littérature, arts, télévision, musique. En plus de toute l'actualité brésilienne en France (conférences, débats, revues, etc.), *Infos Brésil* rencontre pour vous les personnalités du moment et *Chrono-Brésil*, son supplément actualité, dissèque au jour le jour les évènements les plus importants.
Alors qu'attendez-vous pour vous abonner ?
Infos Brésil 170 F
étranger 200 F
Libellez votre chèque à l'ordre de BRAISE.
Infos Brésil : (Elza Frazão) – 2, rue Henri-Desgrange 75012 Paris.
✆ **01 43 41 10 80**

Ils sont partout... heureusement

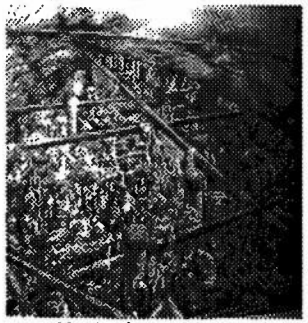
AU *MOMENT DE* refermer ce double dossier, nous nous apercevons à quel point nous n'avons fait qu'effleurer notre sujet.

Nous aurions voulu parler du peintre et sculpteur Lasar Segall. Né à Vilnius en 1891 et formé aux académies de Berlin et de Dresde, il a choisi de se fixer au Brésil dont il a si magnifiquement évoquer le peuple et la nature.

Pas le temps non plus d'aborder le peintre Abraham Palatnik. S'il est né à Natal 1928, il s'est formé à Tel-Aviv entre 1943 et 1947. Période agitée !

Nous aurions pu rappeler l'influence que le judéo-russe Chagall a exercée sur le peintre Pernamboucain Cícero Dias.

À l'art de la médecine, nous aurions dû consacrer quelques lignes, et notamment au Dr Moyses Paciornik. Ce gynécologue de Curitiba a « redécouvert » la technique de l'accouchement accroupi chère aux Amérindiennes. « Pour avoir mangé le fruit défendu, tu enfanteras avec *soror* », dit la Bible. Grâce au Dr Paciornik, nous savons que *soror* ne signifie pas douleur, mais tristesse. Ce qui change tout !



Navio de emigrantes (1939-41), de Lasar Segall.

Il nous aurait aussi fallu dédier plusieurs pages au combat du journaliste Vladimir Herzog, torturé à mort par la dictature militaire. Plus anecdotique, nous aurions pu évoquer la rencontre de « notre » Juif allemand Danny le Rouge avec le Vert Fernando Gabeira, ex-guerillero...

Comme tout en France se termine par des chansons, concluons avec le plus amadien des chanteurs français... Issu d'une famille judéo-grecque d'Alexandrie, l'italophone Giuseppe Mustachi a, on le sait, adopté la langue française et le prénom de Brassens. Ludovicien de patrie, il n'en reste pas moins un voyageur impénitent. Très lié à Jorge et Zélia (Amado), il a non seulement adapté une dizaine de standards brésiliens, mais il fut aussi le premier chanteur francophone à évoquer... la capoeira. Et un des rares à avoir une de ses chansons traduites en portugais. Son *Joseph* ne fut-il pas interprété par Rita Lee ? Joseph, l'Égypte, la Bible...

Il y a quelques années, il s'était vu reprocher par une radio israélite sa judéité anecdotique. Citoyen du monde, Moustaki a publiquement déploré l'élection de Sharon... ■

Avec plus de 150 000 âmes, le Brésil est resté depuis la Deuxième Guerre mondiale le quatrième pays des Amériques à accueillir le plus de Juifs. Et ce après les États-Unis (presque 6 millions, soit quasiment la moitié de la population juive mondiale), le Canada 305 000 et l'Argentine (300 000). ❐

Orchestre nordestin vu par Moustaki.

Irmãos sefarditas

Dernière grande communauté à parler le ladino, les Juifs de Grèce, malgré l'aide de quelques diplomates espagnols (franquistes !), ont été massivement assassinés. Les nazis ont anéanti environ 80 % de ces Séfarades qui ont marqué de leur culture une ville comme Salonique. ❐

EN GUISE D'ÉDITO...

UN LECTEUR ET NÉANMOINS AMI À QUI nous confiions il y a quelques mois notre intention d'aborder les présences juives au Brésil nous demanda, sceptique, si nous entendions passer en revue toutes les communautés qui ont émigré au Brésil. Or, les Juifs ne sont pas une « pièce rapportée ». Si l'antisémite Gustavo Barroso a pu écrire son abject *Brasil, colônia de banqueiros*, c'est bien que les « nouveaux chrétiens » ont marqué l'histoire de ce pays inventé par un Portugal terre d'asile et bientôt de persécutions des *Sefarditas*.

Bien sûr, dans ce second opuscule, il sera surtout question d'Ashkénazes... encore que les judaïtés méditerranéennes de Darius Milhaud, de Dario Moreno et des Marocains émigrés en Amazonie n'aient rien à voir avec la vision des fleurs de *shtetel* enrôlées à leur corps défendant dans la traite des Blanches, négoce florissant autour de Buenos Aires, Porto Alegre et Rio de Janeiro.

Dans ce présent *Maíra*, les Juifs viennent pour la plupart d'Europe de l'Est. Qu'ils aient fui la misère des ghettos, les pogroms tsaristes, l'Europe d'après 1918 ou les persécutions nazies, ils ont contribué au développement du Brésil ou de son rayonnement culturel et intellectuel.

Dans le précédent numéro, nous avions évoqué Spinoza, dont un cousin avait séjourné à Bahia. Un lecteur impertinent nous a demandé pourquoi nous n'avions pas parlé de la violente excommunication dont le philosophe hollandais avait été l'objet de la part des rabbins. Oh ! qu'il n'y voit aucune complaisance à l'encontre d'une caste religieuse qui, si elle a su aux heures les plus sombres fédérer la communauté, ne l'a pas moins enfermée sur elle-même pour y mieux jouer son rôle de police spirituelle. Encore qu'il ne faille jamais oublier que ce sont les États naissants et chrétiens qui ont forcé les Juifs à vivre en ghetto. Perides, nous remarquerons que les rabbins ont souvent, par leur silence complice, cautionné le chemin de Buenos Aires...

En fait, notre propos a été d'essayer de démontrer que les Juifs ne sont pas solubles dans les stéréotypes de l'intellectuel, du banquier, du commerçant ou, dans le cas du Brésil, du julot casse-croûte. Un peuple, surtout «diasporisé», est d'abord composé d'êtres humains.

Carlitos, né, en plus, la même année que Hitler...

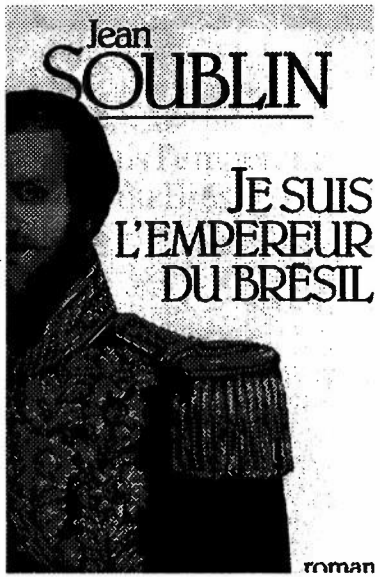
En 1938, tandis qu'il tourne *le Dictateur*, Charles Chaplin est la cible d'un establishment états-unien plutôt complaisant envers Hitler et qui, avant qu'il ne découvre le discours, taxé de communiste, qui clôt le film, le traite allégrement de « Youpin ». Lors d'un cocktail, à un salonnard éméché qui lui demande s'il est juif, Chaplin rétorque : « Je n'ai pas cet honneur. »

Depuis, l'État hébreu a vu le jour. Certains opprimés se sont faits oppresseurs. Mais quand on entend Elie Wiesel dire qu'Israël est différent de tous les autres États car il est juif et donc plus humain, on se dit que l'humour yiddish n'est plus ce qu'il était. ■

Un empereur qui lit l'hébreu

Lorsque le Brésil accède à l'indépendance en 1822, les lois ségrégationnistes à l'encontre des « nouveaux chrétiens » ont été abolies par le marquis de Pombal depuis quarante-neuf ans. Il y a par conséquent belle lurette que le Saint-Office ne se paie plus sur la bête en confisquant les *fazendas* des judaïsants ou en poursuivant les chercheurs d'or crypto-juifs jusqu'au fin fond des *sertões* de Goiás[1]. Ce qui ne signifie aucunement que tout préjugé ou prévention antisémite a complètement disparu du Brésil. Par exemple, comme l'a observé le commerçant anglais John Luccock, le réflexe consistant à rejeter toute trace de judaïté s'est imposé jusque dans le régime alimentaire de certaines régions prospères et autrefois tourmentées par l'Inquisition : « Les *Mineiros* mangent peu de poissons croyant que cela donne la lèpre, pas d'agneau à cause de la référence à l'agneau de Dieu. En revanche, ils mangent beaucoup de porc pour prouver qu'ils ne sont pas juifs. »

La suspicion de « sang infâme » existe toujours ! En 1779, les frères Andrada e Silva font la demande d'*Habilitação de Genere* pour pouvoir poursuivre leurs études : par cette « formalité » lourde de conséquences, ils doivent apporter la preuve qu'ils ne sont pas d'ascendance noire, métisse, mauresque, juive ou « nouvelle chrétienne ».



Anecdotique

Que reste-t-il de la présence juive au début du XIXe siècle ?

Pas grand-chose, au mieux, ces quelques colporteurs miséreux venus d'Alsace et qui, à pied ou à dos d'âne, sillonnent les brousses allant de *fazenda* en *fazenda* vendre d'improbables bijoux d'Europe et des bahuts roses des Flandres.

Dans les collèges, il n'est que les Franciscains pour enseigner l'hébreu, et encore en complément du grec et du latin. Mais cela est presque anecdotique.

Ce qui est tout autant « petit bout de la lorgnette » mais bien plus savoureux est le philosémitisme de l'empereur Pedro II, qui eut, par ailleurs, comme ministre de France à sa cour un certain Gobineau...

Un empereur traducteur

Polyglotte par obligation, D. Pedro II n'en est pas moins un amoureux

1 – Gilberto Freyre estime que, de 1726 à 1739, 16 *Mineiros* furent condamnés par l'Inquisition pour judaïsme. Il avance également la thèse selon laquelle les « nouveaux chrétiens » des zones aurifères auraient entretenu des rapports commerciaux et financiers avec des centres capitalistes juifs d'Europe du Nord.

est tombé aux mains des Japonais. « Ce qui heurtait le plus Zweig dans cette guerre, explique toutefois Roland Jaccard, c'est qu'il n'existait dans aucun pays une opposition, une résistance à la notion même de guerre. » Son ami Ernest Feder écrit : « À la suite d'une attaque aérienne accomplie avec succès sur la capitale du Reich, il me dit une fois : "Je ne peux pas être là lorsque quelqu'un annonce triomphalement : *Berlin a vraiment été bien bombardé.*" »

Il passe sa dernière soirée à jouer aux échecs avec Ernest Feder. On découvre au petit matin Lotte et Stefan morts d'une overdose de Véronal. Aux autorités brésiliennes, qui proclament le deuil national, il a écrit : « Je salue tous mes amis. Puissent-ils encore voir l'aurore après la longue nuit. Moi, par trop impatient, je les précède. »

Le « boiteux rapide » comme on surnomme Bernanos à Barbacena commente ainsi ce suicide : « Je suis catholique, et comme tel, condamne le suicide. D'autant que pour moi, c'était une désertion. Comme Hugo ou Michelet, je pense que l'écrivain a une mission. L'humanité peut se passer de M. Stefan Zweig, et de n'importe quel écrivain, mais nous sommes porteurs d'espérance. [...] J'ai cru avoir le droit de dire que, si devant la tombe de l'illustre écrivain, je sentais profondément l'étendue de notre perte, je refusais d'associer

Stefan Zweig (1881-1942)

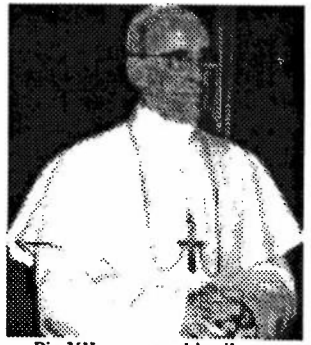
à ce deuil, sans les réserves nécessaires, la cause que je m'efforçais de servir : celle de la liberté. »

Quelques mois plus tôt, Stefan Zweig a rencontré Bernanos à Barbacena, par l'intermédiaire de Geraldo França de Lima, qui écrit : « Il surgit un jour par surprise chez Bernanos. Il avait demandé à le visiter. Je l'emmenai à la Croix-des-Âmes, et j'avoue que j'avais peur de la réception parce que je craignais les explosions bernanosiennes ; je dois dire que Bernanos n'a jamais reçu quelqu'un avec autant de douceur et de fraternité qu'il l'a fait pour Stefan Zweig. Celui-ci était sombre, abattu, désespéré, plein d'idées noires. Bernanos chercha à le réconforter et lui parla avec tendresse. Il voulait que Zweig passe la journée à la Croix-des-Âmes et l'invita à se joindre à lui dans sa protestation universelle contre la barbarie que Hitler pratiquait contre les Juifs et que lui, Bernanos, bouleversé, qualifiait [déjà] de crimes contre l'Humanité. »

Serait-il indécent d'ajouter que les armées alliées n'ont rien fait pour entraver la « solution finale » ? Pourtant, si Bernanos et Zweig savaient... ■

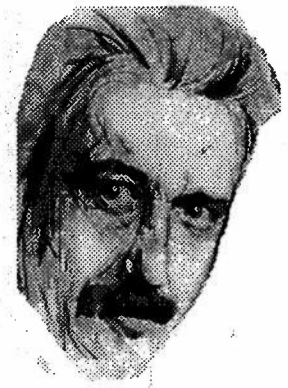
Bruno MEYER

"La propagande nazie [...] le franquisme, le fascisme ou l'intégralisme exploitent la candeur et la paresse intellectuelle d'un trop grand nombre de catholiques, avides d'acheter au prix d'une obéissance aveugle le droit de se désintéresser des affaires de ce monde." *G.B.*


Pie XII, un coupable silence autour de la Shoah...

du nazisme –, il envisage par deux fois de se suicider. Pourtant, il cache ses sentiments profonds à ses nombreux amis. Comme le rappelle Roland Jaccard, il a fait sienne la phrase de Nietzsche qui dit: « Il est indigne des grandes âmes de répandre autour d'elles le trouble qu'elles ressentent. »

Bernanos, grand admirateur d'Édouard Drumont, a eu ces phrases apparemment hallucinantes: « La race juive a besoin de se croire "élue" pour ne pas désespérer de son destin. Hitler a déshonoré le mot antisémite. Il y a une question juive puisqu'il y a un nationalisme juif. Je ne suis pas antisémite – ce qui d'ailleurs ne signifie rien, car les Arabes aussi sont des Sémites. Je ne suis nullement antijuif. La vie un peu solitaire que je mène au Brésil ne m'a évidemment pas permis d'ajouter beaucoup d'amis intimes à ceux qui m'ont accueilli à Rio dès 1938. Je puis joindre pourtant à leur liste deux juifs également chers à mon cœur. L'un est un jeune religieux, juif converti, et même juif allemand. L'autre, que le service de la France vient d'éloigner de nous, n'est ni religieux ni catholique, mais il restera pour moi un exemple de fidélité, de sincérité, de modestie et de grandeur – un admirable exemple d'humanité. [...] Ce racisme du nazisme allemand ou du Ku Klux Klan américain n'a jamais été, pour un Français, qu'une monstruosité dégoûtante. »



Georges Bernanos (1888-1948)

La guerre avance, Zweig part pour les États-Unis puis, avec sa nouvelle femme, Lotte, s'installe à Petrópolis, l'ancienne capitale d'été de l'empereur du Brésil. Il tombe amoureux de celui-ci, comme en témoigne son fameux *Brésil, terre d'avenir,* hymne à ce pays de tolérance, havre de métissage aux antipodes des totalitarismes européens. Se replongeant à corps perdu dans les *Essais* de Montaigne, Zweig souligne le côté citoyen du monde, étranger à son propre pays qu'a ressenti le philosophe du Sauternais.

Mais, l'ami de Romain Rolland ne parvient pas rester au-dessus de la mêlée. Le 22 février 1942, il apprend que Singapour

PCF, les Français d'abord !

Bien que stalinien, le PCB n'a jamais sombré, à notre connaissance, dans l'antisémitisme. Ce qui n'est pas le cas du « parti des 75000 fusillés ». Quelques mois après la Libération, les apparatchiks du PCF Léon Mauvais et Gaston Monmousseau conseillent « aux membres de la Moi [Main-d'œuvre étrangère immigrée, fraction des FTP] de s'éparpiller un peu partout en France, de s'effacer, et cela concerne surtout les camarades juifs ». En 1948, Roger Briard écrit: « Les noms de Blum, Moch et Mayer ne sentent bon ni la Beauce, ni le Berry [...]. » Le député PC Arthur Ramette souligne que « nous, les communistes, nous n'avons que de vrais noms français ». En 1954, Jacques Duclos invective en termes racistes Pierre Mendès France, « ce lâche, ce petit Juif peureux qui bavarde et n'ose pas agir ». Ce qui n'empêche pas ce même Duclos, agent du NKVD, « de reconnaître aux Juifs de Palestine le droit de lutter pour l'application des décisions de l'Onu ». Histoire, sans doute, d'embêter l'Angleterre, vouée aux gémonies pendant le pacte germano-soviétique. ❐

des langues, lui qui, par exemple, « parle »[2] le tupi. Pour s'entretenir les neurones, il prend contact avec le rabbin d'Avignon et se lance dans la traduction de l'hébreu des *Chants du Comtat* tout en maintenant un contact épistolaire avec le félibre Frédéric Mistral, qu'il a rencontré dans son fief de Maillane, en 1871.

Jean Soublin, auteur du magnifique *Je suis l'empereur du Brésil*, prête au souverain les phrases suivantes: « Il ne s'agit pas d'un livre comme je le croyais mais d'un recueil de feuilles *in-quarto,* manuscrites et reliées par des cordons jaunes. On a inscrit sur la couverture: *Chants du Comtat Venaissin.* J'ai souri en reconnaissant l'objet dont le rabbin m'avait parlé à Nîmes il y a vingt ans. Il s'agit évidemment des poésies du rituel israélite comtadin, celles que mentionne Léopold Zunz dans son magistral *Zur Geschichte und Literatur.* Tout cela composé en hé-

2 – Oui, parler entre guillemets car l'empereur n'a guère eu l'occasion de trouver quelque locuteur de cette langue quasi morte. Il aura toutefois la possibilité de la pratiquer avec un officier guarani fait prisonnier lors de la guerre du Paraguay.

Un "réactionnaire"... progressiste

D'origine "nouvelle chrétienne"?

José Bonifácio de Andrada e Silva fut non seulement le Premier ministre du premier gouvernement du Brésil indépendant, mais aussi le premier homme politique brésilien environnementaliste. Né à Santos en 1763, cet adepte des encyclopédistes doublé d'un touche-à-tout tout aussi féru de chimie ou d'économie politique qu'expert en histoire, en agronomie, après des études à Coimbra, est nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Lisbonne avant de revenir dans son pays natal en 1819. Favorable à la Révolution française, mais violemment opposé à la Terreur, ce grand lecteur de Voltaire, influencé aussi par la poésie *arcadista,* se révèle un monarchiste constitutionnel convaincu. Rapidement, il défend l'empereur contre les agissements des républicains de la première heure.

Grand amoureux de la forêt, il entretient une vision globale de la société et ne voit aucun antagonisme entre développement économique et protection de la nature. Choqué par la déforestation au Portugal, il est également consterné par la stupidité des pêcheurs brésiliens qui massacrent les baleines femelles en pleine période de reproduction. Favorable à l'abolition progressive de l'esclavage, qui encourage la prostitution, la corruption, l'immoralité et le sous-développement, Bonifácio demeure sans conteste le premier partisan d'un développement endogène du Brésil. S'insurgeant contre la violence faite aux Amérindiens par les colons, il va tenter de transformer les premiers (bien que «barbares doués de raison») en citoyens-agriculteurs.

D'ailleurs, le centralisateur Bonifácio soulève très vite la question de la réforme agraire et de la meilleure utilisation des terres par des paysans responsables. Il ira même jusqu'à menacer de confisquer les *sesmarias* improductives. Quand vous saurez que notre *Paulista* européanisé se prononce pour le droit de vote des analphabètes (concédé seulement en 1989...) tout en limitant celui de ses adversaires politiques, vous comprendrez pourquoi ce «conservateur» ennemi des francs-maçons libéraux démissionne en juillet 1823, après vingt-deux mois de gouvernement seulement. Arrêté, dix ans plus tard, pour complot contre l'État, celui qui avait été désigné comme tuteur de D. Pedro II est contraint à l'exil et se retire définitivement de la vie politique. ❐

breu : excellent ! De quoi meubler quelques après-midi pluvieuses. [...] Brave homme que ce rabbin. [...] Dès le départ d'Isabelle[3], j'ai pu me remettre au travail sur mes *Chants du Comtat* en hébreu. Je lis très correctement cette langue ; je l'ai apprise avec un Juif suédois exilé au Brésil. J'en ai poursuivi l'étude avec une succession de linguistes allemands que je faisais venir chez nous pour les attacher à ma cour. Avec eux, j'ai pu approfondir aussi l'arabe et débroussailler les mystères du perse et du sanscrit. »

Bien plus encore que l'hébreu, c'est le provençal qui lui donne du fil à retordre. Et pourtant, l'empereur parle au moins trois langues latines et a de l'expérience : « Toute ma vie, j'ai eu la passion de la traduction. J'ai traduit des milliers, peut-être des dizaines de milliers de vers. Des tragédies d'Eschyle, la *Divine Comédie*, des chants sanscrits, des odes de Longfellow, une bonne partie de la Bible.

» J'ai surtout traduit par délassement. Si le texte est facile, il offre un jeu, plaisant parce que solitaire, et qui accepte d'être pris, laissé, repris, un peu comme un puzzle. »

La traduction achevée, D. Pedro II l'envoie au rabbin, en charge de la proposer aux éditeurs Seguin frères d'Avignon. Elle est signée Pedro d'Alcântara, l'un des quinze noms du monarque brésilien. Celui-ci n'oublie pas, bien sûr, d'adresser un exemplaire à Frédéric Mistral. Un Mistral pourtant grand ami de l'antisémite Maurras. Et comme D. Pedro II est lui-même lié à Joseph Arthur de Gobineau, le père présumé du racisme moderne, on peut se poser quelques questions sur le philosémitisme de l'empereur... ■

Jérôme BOAM

3 – Il s'agit bien d'Isabelle, la princesse qui signera la loi d'Or abolissant l'esclavage, le 13 mai 1888.

Meyer Amschel Rothschild, fondateur de la célèbre dynastie de banquiers.

En 1822, à peine indépendant et déjà endetté, notamment auprès du Portugal, le Brésil cherche désespérément des bailleurs de fonds. Et ce sont les Rothschild, de Londres, qui seront ses principaux financiers et ce jusqu'à la fin du XIX[e] siècle.

La France refoule

Après l'accession à l'indépendance, le Brésil, qui passe subrepticement sous la tutelle de l'impérialisme anglais, boude l'ex-métropole et se trouve une référence culturelle nouvelle : la France. Et comme l'éducation n'est ni nationale, ni obligatoire, ni laïque, l'empereur lance la tradition qui consistera pendant plus d'un siècle à accueillir des professeurs catholiques français. Côté garçons, on trouve les Barnabites (comme leur nom l'indique...), les Salésins, les Frères maristes et les Dominicains. Côté filles, les Dames du Sacré-Cœur, de Sion, de l'Assomption, les Ursulines, les Sœurs de Sant-Joseph de Cluny et de Chambéry se chargeront de dresser des générations de Brésiliens des petite, moyenne et grande bourgeoisies. Celles qui ouvrent le bal sont les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul aux alentours de 1850.

Évidemment, ce frais arrivage de calottins s'accompagne d'une bouffée d'antisémitisme *à francesa*. L'Église reconnaît officiellement avoir eu une « faiblesse doctrinale » à l'encontre des juifs. Jolie expression !

L'*afrancesamento* de l'intelligentsia brésilienne a mis celle-ci en contemporanéité avec son homologue hexagonale alors en proie à un certain renouveau antisémite. Ce n'est pas par hasard si Maurras et bien d'autres auteurs antisémites de la douce France gagnent de nombreux et fidèles adeptes au pays du métissage heureux. ❐

Bernanos-Zweig, entre honnêtes hommes

Anarchiste de droite, chrétien rebelle mais responsable du renouveau catholique dans l'Hexagone, ex-militant de l'Action française, anticapitaliste autant qu'antistalinien, Georges Bernanos s'élève très vite et depuis les Baléares contre la barbarie franquiste. Dégoûté par la capitulation franco-anglaise à Munich, il quitte avec sa famille l'Europe pour le Paraguay mais bifurque sur le Brésil, où cet antifasciste est accueilli par... l'*integralista* (mais catholique) Amoroso Lima. Installé au Minas Gerais, du côté de Barbacena, Bernanos écrit, sous le soleil du sertão, pour la BBC et dans la presse de l'israélite Assis Chateaubriand (sous la surveillance de la censure gétuliste). Pour Charles de Gaulle, ce monarchiste atypique est « l'âme spirituelle de la Résistance ».

Au début des années 1930, l'écrivain juif autrichien Stefan Zweig est un auteur comblé, traduit dans le monde entier, et dont chaque œuvre est un best-seller. Son dernier livre, une biographie de Montaigne, Stefan Zweig va l'écrire en 1942 au Brésil.

Chasseur de nouveaux talents, faiseur de rencontres – il présente Dalí à son ami Freud – l'auteur de *la Confusion des sentiments* quitte l'Allemagne nazie, en 1935, pour l'Angleterre, où il rejoint le père de la psychanalyse. (C'est d'ailleurs lui qui prononcera l'oraison funèbre de Freud, à Londres, en 1939.) Zweig l'adulé devient un Juif errant. Désespéré par « la défaite des instincts sur la culture » – c'est ainsi qu'il interprète la victoire comme correcteur tout en suivant des études de droit. Nommé attaché consulaire à Marseille, il ne peut prendre son poste à cause d'une maladie pulmonaire qui l'oblige à prendre l'air à Campos do Jordão, à 1500 m d'altitude. Guéri, il entre pour de bon, en 1928, dans la carrière diplomatique, qui le mène en France, aux Pays-Bas, au Portugal ou en Suisse. Après guerre, il est nommé ambassadeur en Yougoslavie.

À ce poète cosmopolite qui, selon Luciana Stegagno Picchio, « refusa la tradition rhétorique nationaliste ampoulée en faveur d'une poésie apaisée, d'inspiration verlainienne » et fut « moderniste par sa recherche d'une quotidienneté expressive », on doit, entre autres recueils, *O Jardim das confidências* (1915-19), *Cancioneiro do Ausente* (1943), *Rive étrangère* (1951, écrit directement en français), *Lungo Giorno* (1952, composé en italien), *Jeu de l'apprenti animalier* (1955, en français) etc.

Comme Vinícius de Moraes, Ribeiro Couto eut la particularité d'être un poète-diplomate plus humaniste qu'homme d'État. Il est mort en 1963. ■

Hernan BRALUDE

Israël dans un berceau perdu

Ce berceau sur la crête
De l'onde en mouvement
À la plage rejette
Un petit pied d'enfant.

Quel Hérode en secrète
Nécessité de sang
Nouvellement apprête
La mort des innocents ?

Ô vous qui sur la plage
Avez les yeux en pleurs,
Séchez votre visage !

Il est temps de prédire
Que sur ce pied en fleur
Sera bâti l'empire.

Poème écrit puis traduit en français par Ribeiro Couto

français. C'est à cette vocation lexicographique qu'on doit son *Dictionnaire franco-portugais* (Nova Fronteira 1981) et son *Dictionnaire universel des citations* (Nova Fronteira 1985), où le savoir et la saveur sont une sagesse.

Mais son grand œuvre fut, retrouvant son travail de jeunesse, Balzac. Il dirigea la traduction de la *Comédie humaine*, 17 volumes enrichis d'introduction et de notes, aux éditions Globo de Porto Alegre.

Il fut, dans les deux sens, un passeur considérable. Quittant l'Europe nazie, où tant des siens disparurent, sur les vers apocalyptiques du Jorge de Lima de *Mira Celi*, il fit construire par sa femme, architecte, leur maison à Nova Friburgo, qu'il nomma « Sítio Pois é ». Après tant de traverses, réchappé par la grâce de la poésie brésilienne de l'horreur et de l'anéantissement, il y avait

Ribeiro Couto, un juste

Lorsqu'on songe à la trahison dont ont été victimes, à la « Libération », tant de résistants de gauche, qu'ils fussent sociaux-démocrates, « communistes » ou libertaires, qui pensaient transformer la société après avoir contribué à abattre la barbarie nazie, on peut se dire que la figure du juste demeure celle qui échappe le plus à la logique des blocs impérialistes, qui a présidé à la Deuxième Guerre mondiale. Elle est au moins authentiquement humaniste. Saluons par conséquent la mémoire de Ruy Ribeiro Couto, ce diplomate brésilien assez atypique, qui, sans s'en vanter, a sauvé plus d'un Juif et ce faisant a contrevenu aux consignes de l'État.

Né à Santos, le 12 mars 1898, au moment même où sa famille est ruinée, le jeune Ruy est élevé dans la plus grande pauvreté par sa mère. Son père, en effet, meurt quand il n'a que 3 ans et demi. Il grandit alors dans la rue principale des entrepôts de café qui longent le port, ce qui marque sa poésie et sa vie. « Sa carrière diplomatique, peut-on lire dans la préface du *Jour est long*, paru chez Seghers, n'est que l'aboutissement d'une vocation inspirée par les "eaux huileuses" de son quai natal et l'appel des terres lointaines. » Écrivant des poèmes dès l'âge de 14 ans – Manuel Bandeira reconnaîtra vite en lui son talent –, il travaille dans ce « Sítio » une sagesse résignée. Généreux à l'extrême, il guida mes premiers pas incertains dans une langue et une culture aussi peu connues de moi qu'elles l'étaient pour lui à ses débuts, me faisant la courte échelle. Je lui dois beaucoup et le Brésil plus encore. Il est mort en 1992. ■

Pierre RIVAS
Pierre Rivas est maître de conférences de littérature comparée à l'université de Paris-X Nanterre.

Volte-face

Accusé par Gustavo Barroso d'avoir fait passé un décret sur le café qui favorisait les « spéculateurs juifs », Osvaldo Aranha, ministre des Affaires étrangères de Vargas, est fortement soupçonné d'avoir freiné l'entrée des réfugiés juifs au Brésil. Rien n'est étonnant de la part d'un homme d'État qui discutait aussi bien avec les envoyés de Mussolini qu'avec ceux de Roosevelt.

Ironie de l'Histoire, c'est lui aussi qui a présidé à l'entrée d'Israël à l'Onu. Mais le cocasse ne s'arrête pas là. Sa nièce, géographe dans une université française, a bénéficié d'un séjour dans un kibboutz. Comme beaucoup, elle en est revenue très pro… palestinienne. ❐

Oui, mais Gobineau n'était pas vraiment antisémite…

Il y a seize ans que les quatre volumes *l'Essai sur l'inégalité des races humaines* ont été publiés quand leur auteur, le comte de Gobineau, est nommé ministre de France à Rio de Janeiro. Nous sommes en 1869.

« Ennemi cordial »[1] du Brésil, « dont la population toute mulâtre [est] viciée dans le sang, viciée dans l'esprit, laide à faire peur », Gobineau, obsédé par le thème racial, en vient vite à conclure que « sauf l'empereur, [il n'y a] personne dans ce désert de coquins ». « Il avait proclamé en Europe, fait dire Soublin à D. Pedro II, que nous étions amis et s'en était même persuadé. Il y a là une exagération qu'il aurait été cruel et inutile de corriger publiquement. Gobineau, je l'ai dit, m'amusait. Il m'a apporté au Brésil, alors que je ne connaissais pas encore l'Europe, une bouffée de culture et d'intelligence dont je lui suis reconnaissant. Mais on ne peut pas ici parler d'amitié, un sentiment auquel d'ailleurs nous n'étions enclins ni l'un ni l'autre. Je n'ai jamais entendu parler d'un ami de Gobineau. »

Aigri par une carrière chaotique partiellement sauvée par son ami Tocqueville, le hobereau Gobineau, qui se prenait pour un pur descendant de Vikings, signe avec l'*Essai* un livre plus pessimiste et désabusé que doctrinal, d'où émergent, en toute subjectivité, la déchéance inéluctable de l'humanité, le refus du progrès, le dégoût pour la démocratie (ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'il admire autant le système de castes indien).

Certes Gobineau, selon l'expression de Mme Buenzod, est « l'homme qui a contribué le plus puissamment dans les temps modernes à exalter la *conscience de race* », cependant comme l'écrit Houston Stewart Chamberlain (pour le coup un vrai raciste) « la doctrine gobinienne exclut toute application pratique des idées de race ». Et si l'œuvre de Gobineau a connu un grand engouement outre-Rhin, entre 1870 et 1914 avec le mythe de l'aryanisme! il n'en reste pas moins que pour l'auteur de l'*Essai*, les Allemands modernes ne sont pas d'essence germanique. Ils n'ont qu'un lointain lien de parenté avec les « nobles » Arians germains qui, contaminés par la romanité, se sont dissous dans diverses races.

Dom Pedro II : "La religion des Juifs m'attire par son élan historique."

Chatouilleux tout de même

D. Pedro II a beau ne pas être un apôtre du métissage et désirer *via* l'immigration européenne le

1 – L'expression est de Tristão de Athayde.

blanchiment de la population brésilienne, blanchiment symbole de progrès économique et culturel, il ne peut tout de même accepter les théories puritaines de ce « penseur dévoyé » lui-même métis[2]... « Sur le métissage, à coup sûr, il avait tort. L'empereur du Brésil est sans doute l'homme au monde le mieux placé pour le savoir, lui qui régnait sur un pays où, pendant 400 ans, des Juifs portugais plus ou moins convertis ont fait des enfants à des négresses et des Indiennes. Sommes-nous aujourd'hui si en retard sur la Norvège ou sur l'Islande, où Gobineau recense les derniers Aryens ? »

En fait, si curieux que cela puisse paraître, Gobineau n'est pas l'ennemi du mélange racial. Chez lui, comme l'explique François de Fontette, « la civilisation ne se développe que quand une nation en a conquis une autre ; par conséquent, il n'apparaît pas comme exagéré de dire que le mélange des races est le facteur de civilisation et a pu seul permettre à l'homme de sortir de la barbarie. Ainsi, nous trouvons une contraction fondamentale, dont Gobineau est parfaitement conscient, et pour lui, comme la langue pour Ésope, le mélange des races est à la fois la meilleure et la pire des choses : l'espèce humaine est soumise à une "double loi d'attraction et de répulsion... qui est dans sa première partie tout à la fois l'indice de l'aptitude à la civilisation chez une race et l'agent de sa décadence" ».

Voici, par exemple, une autre incongruité de la pensée fantaisiste de Gobineau : c'est un certain souffle africain qui mène à l'art ! Comme l'écrit François de Fontette, « la source d'où les arts ont jailli est étrangère aux instincts civilisateurs. Elle est cachée dans le sang des Noirs. La puissance des arts sur les masses se trouvera toujours être en raison directe de la quantité de sang noir que celles-ci pourront contenir ». Cela n'empêche pas le *Nègre* de figurer au bas de l'échelle humaine.

Contre toute attente...

Contrairement à ce que l'on pourrait s'imaginer, le père de l'aryanisme moderne n'est pas antisémite ! Mieux, il considère les Juifs comme « un peuple libre, un peuple fort, un peuple intelligent qui a [...] fourni au monde presque autant de docteurs que de marchands ».

« Vous admirez la vigueur originelle du peuple d'Israël, amoindrie par d'infâmes contacts avec le monde extérieur, ironise le D. Pedro II de Soublin. Estimez-vous donc que ce sont les étrangers qui ont enjuivé les Hébreux ? faut-il croire que la ruine du Temple vient d'une nuit que le vieux Booz passa avec l'étrangère Ruth ? »

Contesté par une Église catholique qui lui reproche, entre autres choses, d'avoir décoré Ernest Renan, auteur de la scandaleuse *Vie de Jésus*, et d'entretenir des amitiés franc-maçonnes, l'empereur n'en est

« Je me souviens même de l'avoir pris à partie un jour sur l'origine du mot aryen, ou *arian*. La racine sanscrite, selon Gobineau, signifie illustre. Il avait raison et je le savais bien, elle a donné *Ehre* en allemand et bien des mots grecs ou latins. Mais je fis semblant de suivre Ploix, qui pense qu'*arian* veut dire blanc, et je mentionnai même, en baissant les yeux, la thèse de Beauregard, qui rappelle que le féminin *arjuna* pourrait bien qualifier la prostituée. Je cessai vite ce jeu. Gobineau reconnaissait ma compétence de linguiste et je n'avais nullement l'intention de la troubler alors que pour une fois il avait raison. » Jean Soublin.

2 – Selon l'ambassadeur de D. Pedro II à Paris, la mère de Gobineau aurait eu du sang africain !

Bethânia ne chante-t-elle pas : "Quem é você que não conhece o suíngue de Henri Salvador ?" ?

Le souvenir de Paulo Rónai

Né en 1907 à Budapest ou il avait soutenu une thèse sur Balzac, sa curiosité philologique l'avait conduit à traduire, à la veille de la guerre, des poèmes brésiliens à l'aide d'un dictionnaire portugais-allemand. Ce fut ce qui le sauva de l'extermination nazie. Ruy Ribeiro Couto, poète trop oublié et diplomate alors en poste à La Haye, lui fit ouvrir, comme à tant d'autres Juifs, les portes du Brésil, où il débarqua le 3 mars 1941.

Face à l'exil, certains s'enferment dans une attitude proustienne et leur monde disparu, comme dit à peu près Stefan Zweig, qui se suicida, on le sait, à Petrópolis, d'autres luttent pour un renouveau de leur pays comme Bernanos ou Cortázar. Paulo Rónai s'intégra tout naturellement dans sa nouvelle patrie, écrivant sur Jorge de Lima ou Guimarães Rosa avec une sûre intuition.

L'amitié d'Aurélio Buarque de Holanda, celui du dictionnaire, l'aida dans ses débuts à maîtriser la langue. Avec lui, il compila *Mar de Histórias*, anthologie de contes du monde entier, en même temps qu'il traduisait des écrivains hongrois, mais aussi, avec Cecília Meirelles, Rilke et, en français, *Memórias de um sargento de milícias*. Il théorisa avec subtilité et sans pédantisme, voire avec humour, cet exercice dans *Escola de tradutores* (1951), *A tradução vivida* (1981) ou *Como aprendi o português e outras aventuras*, à côté de livres didactiques sur le latin et le

bossa-nova (*dixit* Tom Jobim, excusez du peu). En fait, si son *Dans mon île* a influencé par ses accords et son rythme les pères de la bossa-nova, c'est aussi parce que le guitariste de jazz Henri Salvador a séjourné avec les Collégiens de Ray Ventura au Brésil pendant la guerre. En réalité, au lieu de séjour, on devrait plutôt parler d'exil. Car si l'orchestre a franchi la ligne de démarcation en 1941 pour tailler la route vers Rio, c'est que Ray Ventura était juif de même que le compositeur et ami de Salvador Paul Misraki. Co-compositeur de *Vous qui passez sans me voir* et de *Je chante* pour Charles Trenet, Paul Misraki a notamment écrit pour Monsieur Henri *Ce petit souper aux chandelles*, que notre Nat King Cole national continue d'inscrire dans son tour de chant.

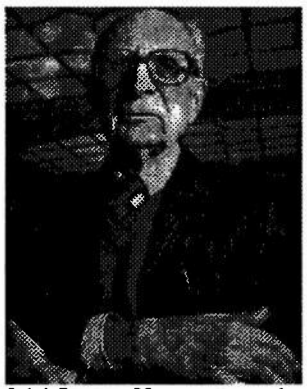
Petite précision, les paroles de la chanson *le Loup, la biche et le chevalier* sont signées Maurice Pon et non... Papon. Cette *Chanson douce* a été, depuis, traduite en portugais par une grande spécialiste de la musique populaire brésilienne dont les parents se sont réfugiés au Brésil à cause des lois raciales de Vichy. Interprétée par le Trio Esperança, cette version *a cappella* a vu la biche se transformer en sirène et le chevalier en pêcheur.

À d'autres époques, la traduction a sauvé certaines vies... ■ **B.B.**

"J'aimerais tant voir... le Brésil"

"MA CARRIERE s'est jouée, au dimanche de l'automne 1934, à 9 heures du matin, sur un coup de téléphone. C'était Célestin Bouglé, alors directeur de l'École normale supérieure. » Engagé alors par le psychiatre Georges Dumas, Claude Lévi-Strauss rejoint son poste de professeur de sociologie à l'université de São Paulo, fondée l'année précédente. On connaît la suite, ses expéditions chez les Caduveo, Bororo, Nambikwara et Tup-Kawahib, ses travaux ethnologiques pour le musée de l'Homme, etc., etc.

Claude Lévi-Strauss rentre en France au début de l'année 1939. Démobilisé en 1940, ce petit-fils du grand rabbin de Versailles, ancien étudiant militant à l'extrême gauche de la SFIO et grand amateur des œuvres du barbu de Trêves («Marx m'a tout de suite fasciné»), se rend naïvement à Vichy pour demander un poste de professeur au lycée Henri-IV, à Paris. « Au ministère de l'Éducation nationale, écrit Marcel Hénaff, un fonctionnaire, sans doute bienveillant, lui fait comprendre le risque énorme qu'il court et refuse de l'envoyer à Paris. [...] Nommé professeur de philosophie au lycée de Montpellier, il est révoqué au bout de trois semaines en raison des lois raciales. » Bien qu'il ait reçu une invitation à intégrer la New School for Social Research de New York de la part de la Fondation Rockefeller, qui a décidé un plan de sauve-



Lévi-Strauss, 93 ans cette année.

tage des savants européens, Claude Lévi-Strauss désire avant tout retourner au Brésil. « Dans le petit rez-de-chaussée vichyssois où s'était installée l'ambassade du Brésil, une brève et pour moi tragique scène se déroula, quand j'allai solliciter le renouvellement de mon visa. L'ambassadeur Luís de Souza Dantas, que je connaissais bien et qui aurait agi de même si je ne l'avais pas connu, avait levé son cachet et s'apprêtait à tamponner le passeport, quand un conseiller déférent et glacial l'interrompit en lui faisant observer que ce pouvoir venait de lui être retiré par de nouvelles dispositions législatives. Pendant quelques secondes, le bras resta en l'air. D'un regard anxieux, presque suppliant, l'ambassadeur tenta d'obtenir de son collaborateur qu'il détournât la tête tandis que le tampon s'abaisserait, me permettant ainsi de quitter la France, sinon peut-être d'entrer au Brésil. Rien n'y fit, l'œil du conseiller resta fixé sur la main qui machinalement retomba, à côté du document. Je n'aurais pas mon visa, le passeport me fut rendu avec un geste navré. » On le sait, l'auteur de *Tristes Tropiques* embarquera à Marseille pour les États-Unis *via* les Antilles puis, à bord du même bateau qu'André Breton et que Victor Serge.

"Tout va très bien..."

Grand vainqueur des dernières Victoires de la musique, monsieur Henri Salvador, ce petit vieux qui monte (qui monte...), est, on le sait, l'initiateur de la pas moins un catholique pratiquant, un anti-athée convaincu[3], mais qui n'est pas figé dans un dogme. Jean Soublin lui fait dire ceci : « Tout en étant catholique, je me sens aussi protestant et juif. Je ne doute pas qu'il y ait un dieu, mais je ne suis pas sûr duquel. Celui des réformés m'attire par sa tolérance, celui des Juifs par son élan historique. Si je me suis tenu aux pratiques de mon enfance au lieu d'adopter l'une ou l'autre de ces fois, c'est parce qu'on n'apostasie pas plus qu'on n'abdique. Par respect pour mon peuple, par politesse envers ma femme, par tendresse pour ma fille, je vais à la messe. »

En effet, il accompagne Isabelle à l'église tous les jours dans son exil vichyssois, au tout début des années 1890.

Ce traducteur de l'hébreu est bien loin de se douter que cinquante ans plus tard, cette même ville de Vichy accouchera des premières lois antisémites de la République française. ■

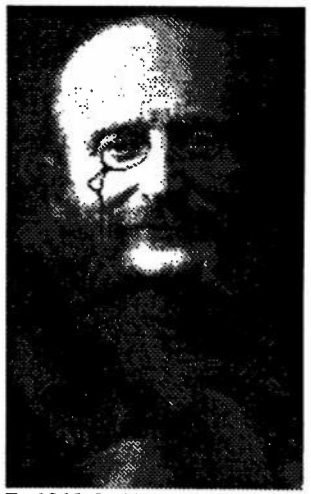
Bruno MEYER

3 – L'empereur sera renversé par des officiers influencés par le positivisme qu'il tient pour des athées. Pour lui, la religion impose une morale et l'idée de Dieu sous-entend qu'il existe un enfer.

"Mais dites-moi que vous m'aimez !"

IL Y A DÉJÀ DEUX ANS QUE le Brésil participe à la sanglante et génocidaire guerre du Paraguay quand Jacob Offenbach présente *la Vie parisienne*, œuvre qui, des décennies durant, va symboliser aux yeux de l'Europe (et du monde occidental) le style de vie à la française, le Paris bourgeois qui sait s'encanailler quand l'explosion des bouchons de champagne rythme le french cancan et les spectacles osés des Ninon des fortifs' métamorphosées en danseuses-hétaïres.

Mais que vient faire ici l'inventeur de l'opérette, le « petit Mozart des Champs-Élysées » ? Eh bien ! qui dit présences juives au Brésil peut aussi renvoyer à la présence brésilienne dans l'œuvre d'un grand artiste juif. En effet, tout le monde se souvient de l'air du Brésilien dans *la Vie parisienne*. Un morceau, dont



En 1866, *La Vie parisienne* de Jacques Offenbach triomphe, notamment grâce au *Brésilien*...

les auteurs sont Ludovic Halévy et Henri Meilhac, qui caricature un rastaquouère [1] (esclavagiste) venu du pays du café pour, à Paris, se faire dépouiller de toutes les richesses qu'il a là-bas volées !

Brasseur le Brésilien est bissé

« Lors des montages de *la Vie parisienne*, écrit Ar-

1 – « Le terme rastaquouère n'apparaît pas dans cette pièce (de 1863), écrit Armindo Jorge Bião, mais est utilisé dans la préface pour décrire le Brésilien. *Le Petit Robert* indique : " (1880-1886; esp. d'Amérique *rastracuero*, traîne-cuir, désignant des parvenus). Fam. Étranger aux allures voyantes, affichant une richesse suspecte." Le terme apparaît, dans ce sens, dans *Un fil à la patte* de Feydeau, de 1894, pour définir le personnage du général. Le dictionnaire brésilien *Aurélio* donne la même signification, indiquant l'origine "française" du mot. »

mindo Jorge Bião, une des chansons les plus applaudies est l'air du Brésilien. Le 10 novembre 1866, quelques jours après la première de *la Vie parisienne* (le 31 octobre), Ludovic Halévy écrivit dans ses *Carnets de notes* à propos de l'accueil chaleureux du public à la nouvelle pièce. Il fait notamment référence au *Duo de la gantière et du Brésilien* qu'il fallait bisser à chaque représentation sur la scène du théâtre du Palais-Royal. L'acteur Brasseur [de la fameuse dynastie que vous savez !], qui a créé le rôle du Brésilien dans ce spectacle, l'avait déjà joué auparavant dans une autre "comédie en un acte mêlée de chant" des mêmes auteurs. En fait, le personnage joué par M. Brasseur dans *le Brésilien* (première : le 9 mai 1863 au théâtre du Palais-Royal) était celui d'un comédien. Mais l'intrigue de la pièce voulait qu'il se déguise en Brésilien. Pauline Carton [oui ! la Pauline !], auteur de la préface et des notes de l'édition datée de 1955 de cinq pièces de Meilhac et Haléy, qui contient *le Brésilien*, a écrit à propos de la pièce et du personnage : "[...] *le Brésilien*, farce de haute fantaisie, où apparaît pour la première fois le type du rastaquouère à favoris couleur cirage, au teint ocré, avec baragouin de cacatoès et bagues à tous les doigts. » On ne forçait pas le trait à l'époque...

Une vision eurocentriste ?

« Par ailleurs, poursuit Armindo Jorge Bião, on connaît le texte d'une pièce de Henry Muger, jouée elle aussi au théâtre du Palais-Royal, mais en 1860, *le serment d'Horace*, où il y a également un personnage de Brésilien. La pièce est présentée comme une "comédie en un acte en prose vaudeville". Et le personnage [en question y] apparaît comme un "ex-capitaine au long cours, mulâtre". Ayant fait fortune comme négrier, il réunit un nombre de caractéristiques qui le rapprochent à la fois des personnages du Nord-Américain et du rastaquouère hispanophone latino-américain, qui sont présents dans le théâtre français de la seconde moitié du XIXe siècle, quand Paris est devenu le symbole même de ville cosmopolite et moderne. »

Armindo Jorge Bião, légèrement piqué au vif, poursuit ainsi : « Dans l'imaginaire de l'époque, le Brésil devait être un empire tropical, exotique et riche, dont les élites (comme les élites de n'importe quel autre pays "occidental" à l'époque d'ailleurs) avaient choisi Paris comme principale destination de voyage à l'étranger. Si un métis, visiblement "pas très intelligent", pouvait s'enrichir comme le Brésilien de *la Vie parisienne*, quel avenir n'attendrait pas un Européen blanc et cultivé, disposé à s'installer sous les tropiques ? »

Un proto-communard ?

Il nous semble qu'on peut aussi lire autrement *la Vie parisienne*. Déjà, ce Brésilien parvenu n'est pas vraiment quelqu'un de respectable ! De plus, sous les gaudrioles d'Halévy-Offenbach se cache plus largement, selon Jean-Claude Yon, une « féroce critique de l'autrocratie et du pouvoir du Second Empire ». Et comme l'écrit Madame de Staël, « critiquer son époque, c'est désirer ne plus en faire partie ».

Même si notre Juif allemand, fils d'un chantre à la synagogue de Cologne, était devenu la coqueluche du prince de Galles, du tsar de toutes les Russies ou de Bismarck... et que trois ou quatre théâtres parisiens programmaient ses œuvres le même soir, il n'en de-

la Wehrmacht ; que son frère Benjamim était en contact étroit avec von Ribbentrop ; que son fils a étudié à l'université de Berlin ; que le 11 juin 1940, à l'occasion du Jour de la marine, il a salué dans l'offensive allemande en France et l'avènement de l'ère de la domination salutaire des peuples forts sur les faibles ; et que, le 29 juin de la même année, devant la Confédération des travailleurs, il s'en est pris à « l'agitation contre la cinquième colonne, due à la propagande étrangère et mensongère, menée par les émigrants juifs ».

Et c'est avec l'aval (sans jeu de mots...) de Vargas qu'Olga Benario Prestes, pourtant citoyenne brésilienne par son mariage, a été remise à la Gestapo : elle devait mourir gazée à Bernburg à la Pâques 1942.

Enfin, on ne sait pas quel rôle exact les sbires de Vargas ont joué dans la fameuse filière des monastères, qui permit, avec l'aide d'un Vatican prodigue en passeports, l'évasion de centaines de nazis vers le Moyen-Orient, les États-Unis et l'Amérique du Sud.

Et pourtant, malgré une dictature qui a travaillé aussi bien avec l'Intelligence Service qu'avec la Gestapo, le Brésil fut tout de même un refuge tropical pour bien des Juifs d'Europe. Et ce, en dépit de Vargas, de Filinto Müller et de l'américanophile et néanmoins fascisant Osvaldo Aranha qui firent tout pour freiner leur entrée dans le pays. ■

Bruno MEYER

Ford, Hitler, entre capitalistes

Les racines idéologiques qui mèneront au génocide perpétré par les nazis se perdent presque dans la nuit de l'Histoire. On peut néanmoins affirmer que la parution des *Protocoles des sages de Sion*, adaptation russe, parue en 1905, d'un pamphlet français de Maurice Joly, a servi de nouveau support idéologique puisque les *Protocoles* devinrent un manuel officiel de l'antisémitisme dans l'Allemagne nazie. Ce torchon prétendait présenter les conclusions secrètes du 1er congrès sioniste, à Bâle. Remarquons que l'industriel états-unien Henry Ford, qui devait continuer à faire de l'argent avec l'Allemagne y compris durant la Deuxième Guerre, contribua à la diffusion des *Protocoles*.

Décidée à la conférence de Wannsee, en janvier 1942, la « solution finale » devait aboutir à l'assassinat planifié de 5,8 à 5,9 millions de Juifs européens sur les 8,3 millions vivant sur les Vieux Continent. Quelque 3 millions de fils d'Israël auraient péri en camps, ces usines de la mort.

Après la guerre, Henry Ford continua encore pendant deux ans à vendre tranquillement ses voitures. ❐

Portrait d'Olga réalisé par Emiliano Di Cavalcanti, sur commande du PCB en 1945.

Résistance

Il est encore de sombres crétins ou d'infâmes salauds qui pensent que les Juifs se sont allés comme des moutons à l'abattoir.

Rappelons qu'en 1943, les déportés juifs de Sobibor, près de Lublin, ont trouvé la force inouïe de se soulever contre les nazis et se sont ainsi échappés de ce camp d'extermination où avaient déjà péri 250000 des leurs.

Non loin de là, en avril-mai de la même année, à Varsovie, 40000 rescapés du Ghetto, pauvrement armés, ont opposé une résistance plus qu'héroïque à la surpuissante armée du IIIe Reich. ❐

taines de milliers de Germano-Brésiliens qui vivent au sud du pays. Peu intégrés, ils sont la cible de la propagande nazie et vivent non loin de l'Argentine... Ainsi, quand, en novembre 1937, à l'occasion de la découverte d'un complot prétendument ourdi par les communistes – c'est le fameux plan Cohen... tiens, Cohen ! –, Vargas instaure l'Estado Novo, une manière de dictature fascisante, les relations germano-brésiliennes se détériorent à cause de la politique assimilationniste imposée par Rio aux Brésiliens germanophones. Ce qui n'empêche pas Vargas de commander des armes à Krupp.

En 1938, Osvaldo Aranha, que d'aucuns disent antisémite, est promu ministre des Relations extérieures : il sera l'artisan du rapprochement brasilo-américain. En résumant à grands traits, on peut dire que dès la conférence panaméricaine de décembre 1938, Roosevelt commence, à coups de prêts avantageux, à s'acheter les bonnes grâces d'un Brésil qui continue à jouer double jeu. L'américanophile Osvaldo Aranha n'encourage-t-il pas son ambassadeur à Berlin à être conciliant envers la Wilhelmstrasse ?

La guerre va accélérer les événements.

Welcome America !

Au début de l'année 1940, Roosevelt ne s'est toujours pas décidé à aider le Brésil à se doter des installations sidérurgiques qu'il réclame. Cependant, en prévision de la guerre, il a besoin des matières premières brésiliennes et songe déjà à installer des bases militaires dans le Nordeste. Par ailleurs, seul à lutter contre l'Axe, Churchill exige une zone de sécurité dans l'Atlantique-Sud. Et Le 25 septembre 1940, la Federal Loan Administration et Rio parviennent à un accord portant sur 45 millions de dollars (dont 20 prêtés et garantis par Washington). Fin 1940, les États-Unis ont remplacé économiquement l'Europe.

Le trotskiste Mário Pedrosa écrit justement : « Getúlio s'est laissé mettre la bride sur le cou par les Yankees quand il s'est aperçu que ça ne servait à rien de se retourner vers Hitler et Mussolini, pas seulement parce que cela lui aurait attiré les foudres des Anglais et des Américains, mais aussi parce que Hitler et Mussolini, s'ils ont des canons, n'ont pas d'argent. »

Démocrature

Getúlio a beau envoyer, du bout des doigts, un contingent de 26 000 hommes en Italie, placés sous commandement *US*, à la maison, la dictature continue. Elle frappe même l'association des Amis de l'Amérique. Et il faut attendre le 18 avril 1945 pour que les derniers prisonniers politiques soient libérés. Le leader du PCB, Luís Carlos Prestes, apporte alors son soutien au président Vargas.

Fin 1945, celui-ci est renversé. Cinq ans plus tard et élu cette fois-ci, l'ancien dictateur reviendra au pouvoir avec une étiquette de gauche !

Le célèbre compositeur argentin, Lalo Schifrin, par ailleurs grand ami de la famille Barenboïm, a quitté son pays en 1953 à cause de l'homologue local de Vargas. « Perón était un grand admirateur des Allemands. Il avait été attaché militaire à l'ambassade d'Argentine en Italie et y avait appris la démagogie de Mussolini. Je n'ai jamais compris comment des Argentins de gauche étaient devenus péronistes de gauche quand il a été chassé du pouvoir par les militaires en 1956. Péroniste de gauche, cela veut dire mussolinien de gauche, hitlérien de gauche. »

Vargas a longtemps été l'icône de la gauche nationaliste brésilienne. Alors souvenons-nous que son général favori, Góis Monteiro, fut un fervent admirateur de

meure pas moins un auteur controversé. Après Sedan, la bourgeoisie française, antisémite, l'accuse d'être responsable de la démoralisation de la nation. « Ce sale youtre » a agi sur les ordres du kaiser !

À l'opposé, l'insurgé Jules Vallès reconnaît que Jacques Offenbach en daubant sur les institutions et les hommes de pouvoir avait apporté son écot à la révolution et même contribué très indirectement à l'irruption de la Commune ! Bel hommage.

En 1957, *la Vie parisienne* dirigée par Marcel Cariven reçoit le Grand Prix de l'Académie du disque français. Sur la pochette, en bas, à droite, on retrouve dans le rôle du Brésilien un certain Dario Moreno. Juif istanbouliote, homosexuel flamboyant et irremplaçable Sancho Pança au côté de l'*ingenioso hidalgo D. Quijote alias* Jacques Brel, Dario « Le Brun », l'homme à la Cadillac rose, fut un habitué des airs *latinos*. Pardelà les rumbas et autres rythmes cubains, il a lancé en France *Si tu vas à Rio (Madureira chorou)* et *Brigitte Bardot* qui valaient pour une fois les originaux brésiliens. Ah ! le lyrisme *ladino*... avec un « d » ! ■

Edgar RABINE

Ferrovia iídiche

« De passage à Sorocaba, écrit Agrippino Grieco, le ministre Victor Konder reçut, en 1930, un exemplaire de *l'Historique du chemin de fer sorocabanais* ». Et dédicacé par l'auteur, le jeune Antônio Francisco Gaspar, « simple travailleur ferroviaire des bureaux de cette ville *paulista*. » Eh oui ! l'avènement du train dans ces régions était digne qu'on y consacre un ouvrage. Et qu'importe si celui-ci se transforme en hagiographie du fondateur de ladite voie qui conduisait à travers le verdoyant *planalto* la locomotive poussive jusqu'aux alentours des mines de fer d'Ipanema (qui n'a rien à voir avec la plage de la fameuse *garota)*.

Or l'Histoire aura retenu que son instigateur était ashkénaze et s'appelait Luiz Matheus Maylasky. « Nom populaire dans la région, précise Agrippino Grieco, en dépit de la relative difficulté à prononcer les patronymes étrangers où le "k" des hordes barbares voisine avec le "y" des philosophes athéniens. »

Natif de Lemberg, capitale de l'Ukraine polonaise, Maylasky est arrivé à Sorocaba au milieu du XIXe siècle, sans un sou. Mi-vagabond mi-aventurier romantique, il doit sa survie à la générosité des moines bénédictins du cru.

« Grand jeune homme au large front, aux yeux perçants et moustaches tombantes à la mode mongole » *(sic !)*, il parle plusieurs langues et en particulier le... latin. Affable, charmeur, il fait l'unanimité autour de lui. Il décide naturellement de se fixer là, à l'ouest de la ville de São Paulo.

Doué pour les affaires, Maylasky se lance dans le coton. Pour ce faire, il doit jouer les MacGyver : il se hasarde à réparer la seule machine à éplucher le coton des environs. Ayant réussi, il monte une modeste usine textile et fédère autour de lui d'autres entrepreneurs. Par surcroît, il épouse une jeune fille sévèrement dotée, et, ce qui est à son honneur, fonde dans sa ville une manière de club de lecture. Monsieur a des lettres.

En fait, sa machine (d'occasion) à éplucher le coton, il est allé l'acheter avec ses économies à Campos. Et à ses frais, il l'a fait

Le p'tit train qui court dans le planalto...

monter, tirée par des bœufs des rives du Paraíba à celles du Tieté. C'est devant la pénibilité du trajet que germe l'idée d'une compagnie ferroviaire. Pour la mettre sur les rails, il reçoit l'appui de Júlio Ribeiro, le rédacteur en chef d'un journal local. Et... le 13 juin 1872, la ville de Sorocaba inaugure, en grande pompe, le début des travaux avec, s'il vous plaît, garde nationale, force libations et deux jolis drapeaux étrangers : un français et un étatsunien. (Cette scène historique fut, paraît-il, immortalisée par le peintre Júlio Martin.)

Le 11 novembre 1872, le président de l'État de São Paulo visite les travaux en cours. Et le 10 juillet 1875, c'est la fête inaugurale de l'ouverture de la voie avec baptême de la locomotive par le chanoine Gonçalves.

Júlio Ribeiro se fend d'un poème dont le lyrisme a été comparé à celui de Castro Alves (qui ne méritait tout de même pas cela). Livrons-en un sublime extrait :

Le voici parmi nous,
[le géant
De fer et de bronze
L'incarnation palpitante
D'une pensée
[audacieuse,
Du progrès, l'image vive
[...]
Qui l'a apporté ? La foi
[robuste
D'un homme
[qui ne doute pas
Qui redressant
[son auguste tête
Entrevoit l'avenir
[en rose
Qui aux furies de
[la tempête
Sait opposer
[son tempérament
[et sa volonté

Le poète exalté oublie bien sûr de rendre hommage à la manœuvre servile qui a planté et récolté le coton que le train transportera jusqu'à São Paulo et Santos. Regrettable omission.

Enfin, quoi qu'il en soit, Luiz Matheus Maylasky apparaît comme le parfait *self-made-man* juif. Une image qui n'est pas sans alimenter certains préjugés. Dans l'Europe d'alors, le Juif n'est-il pas synonyme de trafiquant d'argent ou de roi de la haute finance ? On pourrait même le croire en lisant un dénommé Karl Marx... ■

Iuri AVNERI

ciste, parce que le Brésilien est éminemment hostile à tout racisme. [...] Les Juifs arrivent pauvres dans un pays riche et quittent le pays une fois appauvri... Pour ces raisons, nous sommes antisémites. Nous ne le sommes pas pour le plaisir de persécuter les Juifs, mais pour éclairer le peuple brésilien contre ce danger. »

Pour le chantre de l'antisémitisme cordial, « l'intégralisme, comme l'Église, reçoit avec joie les repentis ». Aussi salue-t-il l'adhésion aux Chemises-vertes du fils de l'avocat juif Abraão Ribeiro. L'AIB, même dans sa version judéophobe barrosienne, croit à la rédemption et non à l'irrémédiable hiérarchie des races comme les nazis.

Bien que proche de Goebbels, Barroso fera peut-être directement moins de mal que l'État *getulista*. ■

Hernan BRALUDE

Malgré Vargas

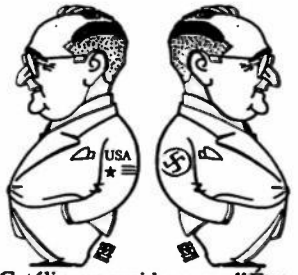
Dans les années 1920 et au début de la décennie suivante, la moitié des immigrants de l'Europe de l'Est que le Brésil reçoit sont juifs. Avant 1933, le pays compte environ 60000 israélites. À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, leur nombre est passé à 80000, et ce malgré le frein mis par Vargas. En 1945, le Brésil est le quatrième pays des Amériques à accueillir le plus de Juifs. ❐

Au plus offrant

VOUS QUI CROYEZ QUE LA DEUXIEME Guerre mondiale ne fut pas une guerre entre blocs impérialistes, abandonnez toute naïveté en abordant le Brésil de Getúlio Vargas ! Sinon, vous risquerez de ne plus comprendre qui était avec qui et pour faire quoi...

En 1930, conséquence de la crise mondiale, la « révolution libérale » porte au pouvoir le *Gaúcho* Getúlio Vargas. Le Brésil du café a vécu, vive le nouveau Brésil moderne ! qui cherche à passer la vitesse supérieure de l'industrialisation. Soutenu par une grande partie de la bourgeoisie, Vargas a deux soucis en tête : moderniser les forces armées pour tenir tête à l'Argentine et assurer les bases d'une industrie sidérurgique. Il est donc prêt à s'allier avec le bloc impérialiste qui lui permettra de réaliser ces deux objectifs.

En 1934, année où le Brésil se dote d'une constitution proche de celle de Weimar, Rio de Janeiro, pour cause de protectionnisme étatsunien, se tourne vers Berlin. Les échanges brasilo-allemands sont alors multipliés par deux. Le Brésil vend l'essentiel de son caoutchouc au Reich, qui reçoit de ce même



Getúlio, un vrai homme d'État.

pays 30 % de son coton. Tout cela ne manque pas d'inquiéter Washington qui, en 1935, propose un nouveau traité commercial. Hitler tente alors une offensive économique vers ce Brésil ami, puisque anticommuniste : en novembre 1935, le soulèvement élaboré par la Comintern s'est soldé par l'arrestation de ses leaders, parmi lesquels Luís Carlos Prestes et sa femme, Olga Benario, Allemande et juive. On assiste ainsi à des échanges de bons procédés. Moniz de Aragão est cordialement reçu à Berlin quand il présente ses lettres de créance. Miranda Correia, en mars 1937, visite les locaux accueillants de la Gestapo et le chef de la police, Filinto Müller, remet à Berlin certains Allemands de la Comintern arrêtés après l'*Intentona*.

Valse-hésitation

Pourtant, il existe un motif de fâcherie entre Hitler et Vargas : ce sont les cen-

aucune prévention. À tel point que nous voulons la voir sur le même pied d'égalité que les autres races, c'est-à-dire qu'elles se mélangent, par le mariage, aux chrétiens. [...] Quant au capitalisme juif, en réalité, il n'existe pas comme tel. Ce qui se passe est seulement une coïncidence : plus de 60 % de la spéculation internationale est due aux israélites. Cela ne signifie pas qu'ils soient les responsables exclusifs des malheurs actuels du monde [...]. L'animosité envers les Juifs est, avant tout, antichrétienne, et, comme telle, condamnée par l'Église elle-même. La guerre qui est faite à cette race en Allemagne a été, dans ses excès, inspirée par le paganisme et les préjugés raciaux. Le problème du monde est éthique et non ethnique. »

Son fidèle Gustavo Barroso ne pense pas vraiment comme cela...

Le grand complot

Pour son livre *Brasil, colônia de banqueiros,* Gustavo Barroso choisit comme épigraphe cette phrase de l'antisémitologue français Léon de Poncins : « Trotski et Rotschild symbolisent l'ampleur des oscillations de l'esprit judaïque ; ces deux extrêmes recouvrent toute la société, toute la civilisation du XX^e^ siècle. » Dans sa *Sinagoga paulista,* Barroso accuse non seulement les Juifs, qui sont, bien sûr, derrière le soulèvement constitutionnaliste de 1932, d'avoir détourné l'or collecté par les rebelles auprès de la population, mais encore il insinue que les communistes sont des alliés objectifs des banquiers israélites, qui détroussent la patrie. « L'avant-garde du communisme est le judaïsme séparatiste [...]. »

En réalité, les soubassements de l'antisémitisme de barrosien sont plus catholiques que nazis. L'auteur de l'*História secreta do Brasil,* grand admirateur de *la France juive* du catholique Édouard Drumont, est également le traducteur des délirants *Protocoles des sages de Sion* et de *la Franc-maçonnerie, secte juive* de Bertrand.

Gustavo Barroso, que Getúlio Vargas recyclera dans l'Administration, affirme que les prémices de la conspiration judéo-maçonnique sont à rechercher du côté de Burschenschaft, en 1835. C'est là qu'un Juif allemand du nom de Julius Frank fonde une société secrète dans le but de phagocyter la presse ainsi que les forces économiques et financières internationales. Du reste, cela n'est un secret pour personne : les Juifs sont responsables du déclenchement de la Première Guerre mondiale. Dans le Brésil des années 1930, les principaux acteurs du complot juif s'appellent Klabin, Lafer, Kadeschewitz, Murray, Assunção, sans parler de l'ex-gouverneur *paulista* Armando Moretzsohn Sales de Oliveira (propriétaire par ailleurs du quotidien « judéophile » *O Estado de São Paulo*). Et que dire du Séfarade *pernambucano* Assis Chateaubriand, et de l'avocat de son groupe de presse, Abraão Ribeiro (alias Bach ou Fischer !) ? Quant au tout-puissant député Simonsen, Barroso lui consacre quatre chapitres de sa *Sinagoga paulista.*

On l'aura compris : « Israël est un parasite qui veut, à travers le capitalisme et le communisme, devenir le maître des destins humains. » D'ailleurs, les Juifs ne constituent-ils pas « le seul groupe humain indissoluble qui sait où il va et suit son chemin sans se préoccuper du sort de l'humanité » ?

Et la rédemption ?

Quelque répugnant soit Gustavo Barroso, il ne faudrait peut-être pas le prendre au pied de la lettre quand il écrit qu'il convient « d'éliminer les juifs étrangers et l'affairisme judaïque. » « Entre nous, écrit-il, l'antisémitisme ne peut provenir d'un sentiment ra-

La "Question juive" mal à propos

"Quel est le fond profane du judaïsme? Le besoin pratique, l'intérêt personnel.

» Quel est le culte profane du juif ? Le trafic. Quel est son dieu ? L'argent. [...]

» Ce que la religion juive renferme abstraitement, le mépris de la théorie, de l'art, de l'histoire, de l'homme comme fin en soi, c'est la manière de penser réelle et consciente, c'est la vertu de l'homme d'argent.

» [...] La nationalité chimérique du juif est la nationalité du marchand, de l'homme d'argent tout court. »

Non, ces phrases n'ont pas été écrites par Léon Daudet, Céline ou Paul Morand, mais ont jailli de la plume d'airain d'un petit-fils de rabbin nommé... Karl Marx. Extraites d'*À propos de la question juive,* elles ont valu à son jeune auteur d'être parfois qualifié de père de l'antisémitisme socialiste. Et pourtant, pour beaucoup, Marx est passé dans la postérité comme étant juif lui-même, alors que ses parents l'ont fait baptiser catholique à l'âge de 6 ans. Si l'on peut donc difficilement parler dans son cas d'antisémitisme particulier aux juifs relaps, on doit s'interroger sur la virulence et l'incongruité de tels propos et leur éventuel développement dans un pays comme le Brésil où le « marxisme académique » a longtemps fait florès dans les milieux universitaires les plus coruscants.

La botte prussienne

Comme son titre ne le laisse pas forcément entendre, *À propos de la question juive* est un long texte-commentaire d'une brochure, *la Question juive,* de Bruno Bauer parue en 1843. Son auteur s'en prend violemment à la communauté israélite allemande, qui a demandé son émancipation auprès du tout-puissant roi de Prusse.

Pour mieux démêler l'écheveau, même si cela nous éloigne encore un peu du Brésil, revenons sur la situation de l'Allemagne d'alors.

En 1815, le Congrès de Vienne restructure l'Allemagne morcelée. À la place du Saint-Empire naît la Confédération germanique, *forte* de 39 États autonomes représentés à la diète de Francfort. Placée sous la présidence honorifique de l'empereur d'Autriche, elle est tiraillée par la rivalité austro-prussienne, tandis que la Rhénanie se montre plus méfiante que jamais. Surgit alors une union, disons démocratique et libérale groupant bourgeois, intellectuels et étudiants, bientôt bâillonnée par un Metternich soutenu par un roi de Prusse qui éteint toute vie politique dans le pays.

Notons que c'est la Prusse qui, par sa puissance économique et sa main de fer, réussira l'unification nationale allemande.

Juifs ou citoyens ?

Sur ces entrefaites, le monarque prussien entend accorder aux communautés juives une autonomie complète. Ce qui soulève la réprobation du juriste G. Riesser, favorable à l'émancipation juive. Pour ce dernier, il n'existe plus de nation hébraïque bien que son âme, la religion mosaïque, ait survécu. Il convient d'accorder la liberté de conscience et l'égalité politique aux Juifs et non une autonomie concédée du bout du sceptre par le roi de Prusse. Évidemment, la nomemklatura rabbinique ne le voit pas de

cet œil, qui n'a pas envie de perdre ses brebis. Pour elle, l'assimilation équivaut à la disparition du peuple juif!

C'est donc en pleine dictature prussienne que Bauer rédige *la Question juive*. On comprend peut-être alors mieux sa pensée, retranscrite ici par le jeune Marx – il n'a pas 25 ans. « [...] Personne n'est politiquement émancipé. Nous-mêmes, nous ne sommes pas libres. Comment voulez-vous que nous vous libérions? Vous autres, juifs, vous êtes des égoïstes si vous réclamez pour vous-mêmes une émancipation particulière en tant que juifs. En tant qu'Allemands, vous devriez œuvrer pour l'émancipation politique de l'Allemagne, en tant qu'hommes, pour l'émancipation humaine, et la singularité de votre accablement et de votre honte, vous ne devriez pas la ressentir comme une exception à la règle, mais plutôt comme une confirmation de la règle. » L'État allemand, même en construction, étant un État confessionnel car chrétien, la question se complique encore: « Les Juifs exigent-ils d'être les égaux des sujets chrétiens? Ils reconnaissent alors la légitimité de l'État chrétien; ils reconnaissent le régime de l'asservissement général. Si la subjugation générale leur plaît, pourquoi leur joug particulier leur déplaît-il? Pourquoi l'Allemand devrait-il s'intéresser à la libération du Juif, si le Juif se désintéresse de la libération de l'Allemand. »

Un État libéré de la religion

Bauer va haussant le ton et les arguments: nous ferons grâce au lecteur de phrases qui fâchent. Marx, lui, se contente de rappeler que tant que la religion d'État est chrétienne, elle est *ipso facto* l'ennemie du judaïsme et que les juifs ne peuvent réclamer la « pleine citoyenneté » puisque celle-ci n'est même pas accordée aux Allemands (chrétiens).

Avec une de ces formules dont il a le secret, le futur auteur du *Capital* en conclut que « la forme la plus rigide de l'opposition entre le juif et le chrétien, c'est l'opposition religieuse. Or, comment résout-on une opposition? En la rendant impossible. Et comment rend-on impossible une opposition religieuse? En abolissant la religion ». Partant, la question centrale devient celle du rapport de l'État à la religion. Et Marx d'affirmer que « tout État qui a la religion

Gallo-judaïsme

Karl Marx a rédigé son essai à Paris. Il décrit ainsi l'humeur du pays qui, en 1791, émancipa «ses» Juifs: « En France, dans l'État *constitutionnel*, la question juive est celle du constitutionnalisme, celle de l'*inachèvement de l'émancipation politique*. Comme l'apparence d'une religion d'État subsiste ici, même si c'est sous la forme, vaine et en soi contradictoire, d'une *religion de la majorité*, la position des juifs à l'égard de l'État conserve l'*apparence* d'une opposition religieuse, théologique. »

Par ailleurs, pour la première fois, trois Juifs ont été élus députés à la Chambre: Cerfberr, Fould et Crémieux. Ce dernier, avocat à la Cour de cassation, sera bientôt le président du consistoire central des Israélites de France. En tant que ministre de la Justice du gouvernement de Défense nationale de 1870, Crémieux sera aussi l'artisan de l'obtention de la nationalité française aux Juifs d'Algérie, décision lourde de conséquences...

Enfin, si l'on en croit Maximilien Rubel, il semble que l'intégration des Juifs nationaux soit plutôt bien avancée: « Une revue juive réclamait, sur le ton du triomphe, l'abandon de l'adjectif "juif", vide de sens, car "le juif dont l'âme est à Jérusalem tandis que son corps est en France n'existe plus guère de nos jours; c'est que la *nation juive* ne se trouve plus sur le sol français. » ❐

Gustavo Barroso, antisémite mais pas nazi

En octobre 1932, quelques jours après la conclusion sanglante de l'insurrection constitutionnaliste de São Paulo, est lancé le *Manifesto integralista*. Lequel rapidement débouche sur la création de l'*Ação integralista brasileira*, avatar des partis fascistes européens quoique profondément nationaliste puisque très influencé par le mouvement moderniste qui a éclos dix ans plus tôt.

Son *duce* se nomme Plínio Salgado, un intellectuel hostile à la démocratie, doublé d'un fervent catholique. Persuadé, comme Blaise Cendras, que la civilisation se déplace inéluctablement vers l'ouest, il en est arrivé à la conclusion, après un séjour dans une Europe ravagée par la Première Boucherie mondiale, que l'homme brésilien est destiné à jouer un grand rôle dans le monde. *Bandeirantes* du xx[e] siècle, les militants intégralistes seront convaincus de tenir entre leurs mains le destin d'une nouvelle race cosmique et métisse, annonciatrice de la quatrième humanité.

Très vite, le « mystagogue » Plínio Salgado parvient à fédérer autour de son projet le fasciste italophile Olbiano de Mello et le chef de la Liga Cearense do Trabalho, Severino Sombra. L'AIB acquiert sa mythologie, sa milice, ses organisations scoutes, son cri de guerre, *Anauê*, qui en tupi signifie « tu es mon parent ». Bref, l'AIB est en synchronie avec les droites autoritaires et les fascismes européens.

Un défilé de chemises-vertes.

Dieu et la patrie

L'anticommunisme est le principal moteur des intégralistes. Vient ensuite le besoin d'un nouvel ordre spirituel, « Dieu, famille et patrie » est la devise de l'AIB. Ce profond catholicisme explique l'adhésion à l'intégralisme du futur évêque « rouge » D. Helder Câmara, numéro trois de l'organisation.

Enfin, un certain anticapitalisme attire ces classes dites moyennes qui, menacées par la crise mondiale, se radicalisent en intégrant l'AIB. Notons que le PCB recrute aussi beaucoup parmi celles-ci...

L'AIB, du reste, a de nombreux points communs avec le parti stalinien. C'est également un parti dirigé par des intellectuels légèrement coupés de leur base... À la faveur de l'entrée en guerre du Brésil, staliniens et ex-intégralistes – l'AIB est dissoute comme les autres partis avec le coup d'État de Getúlio de novembre 1937 – travailleront main dans la main dans les ministères et autres organismes d'État. D'ailleurs, tous deux ne sont-ils pas convaincus qu'il existe un lien inné qui, par-delà les ethnies et les opinions, unit tous les vrais Brésiliens?

Éthique et non ethnique

Plus proche de Mussolini que de Hitler, l'AIB reproduit tout de même des thèses judéophobes venues d'Europe. Gustavo Barroso, ami de Goebbels et de Vargas, est leur prophète et pourtant, Plínio Salgado a écrit ceci: « Nous ne soutenons aucun préjugé de race; au contraire, nous affirmons que la race et le peuple brésiliens sont aussi supérieurs que les autres. Contre les Juifs, nous ne nourrissons

qui dessine les décors de cette pièce « canaille ».

« Le programme comprenait *Trois Petites Pièces* d'Erik Satie, écrites spécialement pour notre spectacle, le *Fox-Trot* d'Auric et les *Cocardes* de Poulenc. [...] Ce spectacle gai, offert sous l'égide de Satie que les journaux traitaient de "fumiste", symbolisa une manifestation de l'esthétique music-hall-cirque pour le public, et fut le type de prétendue musique d'après guerre pour les critiques. Oubliant que j'avais écrit *les Choéphores,* le public et les critiques décidèrent que j'étais un musicien cocasse et forain... moi, qui avais le comique en horreur et n'avais aspiré, en composant *le Bœuf sur le toit*[4], qu'à faire un divertissement gai, sans prétention, en souvenir des rythmes brésiliens qui m'avaient tant séduit et, grands dieux ! jamais fait rire...»

La confusion ne s'arrête pas là puisque, quelques mois plus tard, quand le bar Gaya déménage, son propriétaire, Louis Moysès, demande à Cocteau et à Milhaud l'autorisation de le dénommer « le Bœuf sur le toit ». Idée qui fait rire les deux compères, avant qu'ils ne déchantent : tout Paris pense qu'ils sont copropriétaires du lieu et, pire, qu'ils s'en sont inspirés pour écrire leur « farce brésilienne ».

Enfin, *para matar a saudade,* la même année, le plus carioca du « Groupe des six » signe une suite de danses intitulée *Saudades do Brazil.* Avec un « z » !

Madeleine Milhaud disait de son mari : « On ne peut pas ne pas l'aimer! » C'est vrai. Toutefois, on pourrait lui reprocher des mémoires un peu consensuels. On aurait aimé quelques phrases bien senties sur son ami Paul Morand, qui a tout de même dénoncé des Juifs pendant la guerre. On aurait apprécié qu'il évoque les grèves ouvrières cariocas dont il fut certainement témoin, lui qui composa pour le Front populaire et soutint l'Union soviétique du milieu des années 1920.

Faire un "boi"

Ariane Witkowski dans un long et passionnant article intitulé « De la matchitche à la lambada » écrit ceci : « *Le Bœuf sur le toit* [...] donne son nom à un esprit, une génération, un livre de souvenirs (Maurice Sachs) et même une expression : des artistes venaient souvent relayer au pied levé les musiciens du Bœuf sur le toit, d'où la formule aujourd'hui consacrée dans les milieux du jazz : "faire un bœuf." » ❐

Mais on pardonnera à ce Judéo-Provençal qui a su si bien saisir l'âme de la musique populaire brésilienne, à la fois pleine d'énergie et de blues...

... « En 1962, on m'avait demandé de parler de moi dans un collège américain. J'ai évoqué mes parents si compréhensifs, ma femme, mon fils et ses enfants, qui ne m'avaient apporté que de la joie, bref, j'ai dit que j'étais un homme heureux. J'ai senti alors une consternation générale dans l'auditoire, une panique presque. Quelques étudiants vinrent me parler après la conférence : "Comment avais-je pu créer dans ces conditions ? Un artiste a *besoin* de souffrir." »

Oui, comment ne pas aimer cet homme ? ■

Bruno MEYER

4 – Le Bœuf sur toit connaît trois adresses différentes : d'abord rue Boissy-d'Anglas, puis, en 1934, avenue Pierre-Ier-de-Serbie. En 1941, il est transféré rue du Colisée. Fermé deux ans plus tard sur l'ordre des nazis, il rouvre en 1949 sous la direction de Marc Doelnitz.
Y ont débuté notamment Damia, Marianne Oswald, Juliette Gréco, Catherine Sauvage...

pour principe n'est pas encore un État vrai, un État réel », lisez un État moderne. Contrairement à Bauer, Marx ne soumet pas seulement à sa critique acerbe l'État chrétien mais l'État tout court. Un État que l'humanité devra détruire pour s'émanciper totalement. Mais n'allons pas trop vite...

Un pas en avant

Marx attaque : « Alors quand Bauer demande aux Juifs : avez-vous, de votre point de vue, le droit de réclamer l'émancipation politique, nous posons, quant à nous, la question inverse : le point de vue de l'émancipation politique autorise-t-il à exiger du juif qu'il abandonne le judaïsme, ou à exiger de l'homme en général qu'il abandonne la religion ? »

Marx n'est nullement un athée militant. « L'originalité de sa position, écrit Maximilien Rubel, consiste à innocenter le croyant, en cherchant la cause de la superstition religieuse dans la "nature de l'État" ». Notre « exégète » nous rappelle que « si Marx, en dépit de sa répugnance pour la religion juive, avait alors consenti à rédiger une pétition, destinée à la Diète, en faveur des juifs prussiens, c'est que ce geste représentait pour lui un moyen politique de s'attaquer à l'État chrétien. [...] Il considérait que l'émancipation politique d'une minorité religieuse était une exigence positive dont la satisfaction pouvait être un pas dans la direction de l'"État de la raison" que les jeunes-hégéliens appelaient alors de leurs vœux. L'illogisme de Bauer déniait aux juifs le droit humain à l'émancipation politique ; critique de l'État, Marx reconnaissait ce droit aux croyants juifs, droit inscrit dans la charte politique de la démocratie bourgeoise, étape de l'émancipation humaine. »

L'État contre l'homme

Après avoir évoqué les cas de la France et des États-Unis – dans ce dernier pays, « l'État est, *dixit* B. Bauer, étranger à tous les cultes », mais, surenchérit Marx, « on n'y croit pas qu'un homme sans religion puisse être un honnête homme » –, il en conclut ceci : « L'État s'émancipe de la religion en s'émancipant de la religion d'État, c'est-à-dire quand, en tant qu'État, il ne professe aucune religion, mais professe plutôt qu'il est l'État. »

Mais alors... « Les limites de l'émancipation politique apparaissent immédiatement dans le fait que l'État peut se libérer d'une entrave, sans que l'homme en soit vraiment libéré, que l'État peut être un État libre sans que l'homme soit un homme libre. » Il devient le médiateur entre l'homme et la liberté de l'homme.

Au moment où Bauer et Marx s'expriment sur la question juive fleurit en Europe une véritable aristocratie financière ashkénaze. Citons les Gunzburg, Cahen d'Anvers, Lazard, Deutsch de la Meurthe ou les Rotschild. Les Séfarades ne sont pas en reste avec les Camondo et les Pereire (d'origine portugaise). Ci-dessus Nicolas Pereire.

Cependant Marx reconnaît que « l'émancipation politique constitue un grand progrès mais pas la forme ultime de l'émancipation humaine en général, mais c'est la dernière forme de l'émancipation humaine à l'intérieur de l'ordre mondial tel qu'il a existé jusqu'ici. » La religion sort de la sphère du droit public. Les Juifs peuvent donc être des citoyens comme les autres.

« Aussi ne disons-nous

pas aux juifs, avec Bauer : vous ne pouvez être politiquement émancipés, sans vous émanciper radicalement du judaïsme. Nous leur disons plutôt : c'est parce que vous pouvez être émancipés politiquement, sans vous détacher complètement et définitivement du judaïsme, que l'émancipation politique elle-même n'est pas l'émancipation humaine. Si vous, juifs, vous désirez votre émancipation politique sans vous émanciper vous-mêmes humainement, c'est que l'imperfection et la contradiction ne sont pas seulement en vous, mais sont inhérentes à l'essence et à la catégorie de l'émancipation politique. »

Ainsi contrairement à l'auteur de *la Question juive*, Marx ne demande pas aux juifs de jeter la Torah aux orties pour embrasser la *religion* des droits universels de l'homme.

Libérer l'homme

On l'aura compris, Marx se saisit du problème juif pour entamer une critique totale des institutions politiques prises dans leur continuum historique. Qu'importe si les hommes sont croyants ou athées, ce qui compte, c'est de les libérer de l'autorité politique, de l'État et de l'argent. En cela, il restera dans le droit-fil de Hegel pour qui « les Juifs sont avant tout des hommes et cela n'est pas qu'une qualité futile et abstraite. [...] L'homme vaut ainsi (comme personne universelle), parce qu'il est homme et non parce qu'il est juif, catholique, protestant, allemand, italien, etc. ».

Par ailleurs, Marx critique et dépasse la conception hégelienne de l'État, qui veut que l'« État-raison » touche à l'universalité : « [...] dans l'État, où il est considéré comme un être générique, l'homme est le membre imaginaire d'une souveraineté illusoire, dépouillé de sa vie réelle d'individu et empli d'une universalité irréelle. »

Sa critique de la société se fait plus radicale : « Aucun des prétendus droits de l'homme ne s'étend au-delà de l'homme égoïste, au-delà de l'homme comme membre de la société civile, à savoir un individu replié sur lui-même, sur son intérêt privé et son caprice privé, l'individu séparé de la communauté. Bien que l'homme ait été considéré, dans ces droits-là comme un être générique, c'est au contraire la vie générique elle-même, la société, qui apparaît comme un cadre extérieur aux individus, une entrave à leur indépendance originelle. Le seul lien qui les unisse, c'est la nécessité naturelle, le besoin et l'intérêt privé, la conservation de leur propriété et de leur personne égoïste. » Et Marx de citer Rousseau et son *Contrat social* : « Celui qui ose entreprendre d'instituer un peuple doit se sentir en état de *changer* pour ainsi dire la *nature humaine*, de transformer chaque individu, qui est par lui-même un tout parfait et solitaire, en *partie* d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque sorte sa vie et son être, de substituer une *existence partielle* et *morale* à l'existence physique et indépendante. »

Marx conclut ainsi la première partie de son essai : « C'est seulement lorsque l'homme individuel, réel, aura recouvré en lui-même le citoyen abstrait et qu'il sera devenu en tant qu'individu un être générique dans sa vie empirique, dans son travail individuel, dans ses rapports individuels; lorsque l'homme aura reconnu et organisé ses

Témoin de son temps

Darius Milhaud ne passe pas tout son temps à Rio. Il accompagne Claudel dans l'État du Paraná, où la révolte armée des millénaristes du Contestado n'a pas encore été étouffée. Il visite Porto Alegre, où déclaration de guerre oblige, les magasins appartenant à des Allemands ont été saccagés. Il se déplace à l'intérieur du Rio Grande do Sul et croise les rebelles qui ont terrorisé la colonie juive de Quatro Irmãos.

Paul Claudel est un ambassadeur qui s'intéresse à tout et d'abord aux alliances économiques et industrielles que Paris, exsangue par la guerre, pourrait nouer avec Rio. Il voyage jusqu'à la lointaine frontière bolivienne, où son secrétaire a le loisir d'observer des Indiens vêtus comme des paysans portugais mais qui « tirent encore à l'arc avec les pieds » !

Et puis, perverse conséquence de la guerre : « À la fin de l'hiver austral 1918, en août, la grippe espagnole fit son apparition au Brésil ; l'épidémie atteignit rapidement l'ampleur d'un fléau : 4 600 personnes mouraient chaque jour. Les autorités étaient débordées. Dans les hôpitaux, on retirait les morts des lits encore tièdes pour y coucher des mourants. Il n'y avait plus de cercueils. » Cependant, « avec le 11 novembre, la gaieté succéda à la tristesse ; la foule se déchaîna dans les rues pour fêter la paix enfin revenue. » Claudel est muté à Washington. « J'étais heureux à l'idée de rentrer à Paris, de revoir mes parents et mes amis, mais ma joie était empreinte d'une certaine nostalgie : j'aimais profondément le Brésil. »

Toujours hanté...

Le voyage de retour est tumulteux : le bateau sur lequel se trouve Milhaud a été saboté par l'équipage allemand avant que ce dernier soit fait prisonnier par les autorités brésiliennes, qui ont confisqué le bâtiment.

« Je retrouvais Paris dans la joie de la victoire. Mais c'est comme un étranger que je revins dans mon appartement; mes yeux avaient retenu les reflets troubles du ciel brésilien, mes oreilles étaient encore trop vibrantes des bruits somptueux de la forêt, des rythmes subtils des tangos. » Et quelques mois plus tard, « toujours hanté par les souvenirs du Brésil », Darius Milhaud retranscrit les airs populaires, les maxixes et sambas entendus là-bas avec « un thème revenant entre chaque air comme un rondo ». « Je donnai avec cette fantaisie le titre de *Bœuf sur le toit*, qui était celui d'une rengaine brésilienne. Je pensais qu'étant donné son caractère, ma musique pourrait illustrer un film de Charlot. » Il s'inspire ainsi directement d'*O boi no telhado*[3], qui est un tango de José Monteiro alias Zé Boiadeiro ainsi que d'autres pièces d'Ernesto Nazaré et Marcello Tupynamba (de son vrai nom Fernando Lobo).

Avec son génie de l'improvisation, Cocteau lui propose d'en faire un spectacle et il se charge de son exécution. Il engage aussitôt les clowns de Medrano et les Fratellini (avec Albert, l'acrobate, dans le rôle du Policeman) et obtient, fort de l'aide de quelques mécènes, la Comédie des Champs-Élysées comme théâtre. Et c'est Raoul Dufy

3 – D'aucuns ont traduit *ter boi no telhado* par « il y a de l'eau dans le gaz ».

l'autre. Mes efforts furent récompensés et je pus enfin exprimer et analyser ce "petit rien" si typiquement brésilien. » Et le maestro de rendre hommage à Ernesto Nazaré : « Un des meilleurs compositeurs de musique de ce genre, Nazareth, jouait du piano devant la porte d'un cinéma de l'avenue Rio Branco. Son jeu fluide, insaisissable et triste m'aida également à mieux connaître l'âme brésilienne. »

Você conhece Erik Satie ?

Cela n'empêche nullement Darius Milhaud de s'intéresser à la musique érudite. Et le voici qui récupère le brouillon d'un trio composé par Glauco Velasquez, un grand compositeur brésilien mort à l'âge de 26 ans. Pour interpréter ces partitions, il se lie à de nombreux musiciens classiques comme Francisco Braga, le jeune couple Guerra, Oswald et Nininha, et le père de celle-ci : Leão Velloso. C'est auprès de ces derniers que Darius Milhaud est initié à l'œuvre d'Erik Satie, dont il sera, on l'a vu, l'indéfectible ami.

Homenagem à selva

Dans la capitale carioca, Milhaud et Claudel assistent à une représentation des Ballets russes de Diaghilev. « Claudel fut si impressionné en voyant danser Nijinski qu'il conçut aussitôt un sujet de ballet pour lui. Afin de mieux le lui expliquer, il l'emmena dans la forêt. Ce projet plut à Nijinski, mais sa santé l'empêcha de le réaliser. [...] Peu après notre entrevue, son esprit sombra dans la folie [il n'a que 28 ans !]. Nous continuâmes, Claudel et moi, à élaborer notre projet. » Le ballet *l'Homme et son désir* est né. « Ce petit drame plastique est issu de l'ambiance de la forêt brésilienne où nous étions en quelque sorte submergés [...]. »

Inspiração

De fait, le Brésil inspire beaucoup Darius Milhaud, qui commence à écrire à Rio *les Euménides*, compose *l'Enfant prodigue* et une série de *Petites Symphonies* pour sept ou dix instruments différents. Et c'est également au Brésil qu'il développe son goût pour la polytonalité. « J'avais hâte d'entendre ces essais d'indépendance tonale : Braga dirigea la *Première Symphonie* à un de ses concerts. Le public

ne sembla pas surpris par les sonorités de ma musique. » Le futur compositeur de *la Création du monde* trouve donc chez les Cariocas des oreilles que sa musique avant-gardiste et polytonale n'effraie pas.

Il faut dire que la « Ville merveille » n'est pas un trou culturel. Au moment où Darius Milhaud y séjourne se succèdent des pointures comme Caruso, Nijinski, Arthur Rubinstein. D'ailleurs Darius Milhaud nous rappelle que Rubinstein « fut un des premiers à faire connaître en Europe et aux États-Unis la musique de Villa-Lobos, ce compositeur aujourd'hui si célèbre, qui était contraint, à cette époque, de jouer du violoncelle dans un cinéma afin d'avoir quelques ressources ». En fait, grâce à l'ancien enfant prodige du piano, Heitor voit sa musique publiée à Paris en 1923. (Si l'on voulait être perfide, on rappellerait que cela n'empêchera pas plus tard le compositeur des *Bacchianas brasileiras* de participer aux commémorations fascisantes du 1er mai organisées par un Getúlio Vargas en pleine lune de miel avec le régime hitlérien.)

forces propres comme forces sociales et ne retranchera donc plus de lui la force sociale sous l'aspect de la force politique, c'est alors seulement que l'émancipation humaine sera accomplie. »

À la lecture de la première partie d'*À propos de la question juive*, le lecteur qui aura su s'accrocher aura compris que Marx est, à la différence de B. Bauer, solidaire avec les revendications émancipatrices des juifs d'Allemagne, qui ne sont qu'une étape parmi tant d'autres du mouvement de l'authentique libération humaine définie plus haut.

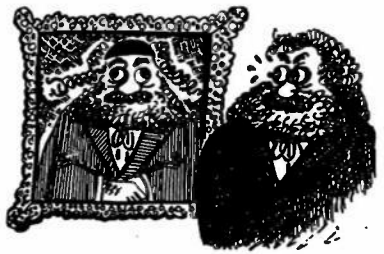
En revanche, la seconde partie prête, elle, le flanc à des interprétations malveillantes... ■

Richard REINACH

Un banquier "social"

« [...] nous trouvons chez Saint-Simon une largeur de vues géniale qui fait que presque toutes les idées non strictement économiques des socialistes postérieurs sont contenues en germes chez lui », écrivait un certain Fredrich Engels. Qui n'ignorait bien sûr pas qu'en 1823, Saint-Simon fut sauvé de la misère noire par le banquier séfarade Olinde Rodrigues, dont les cousins n'étaient autres que les deux frères Pereire. Tous trois devinrent d'ailleurs saint-simoniens ! ❐

Le capitalisme, d'essence juive ?



Et pourtant il n'était pas juif !

ENVIRON QUATRE FOIS plus courte que la première, la seconde partie pourrait être aisément taxée d'antisémite si elle n'était en fait qu'antijudaïque. Et encore... Areligieux et non athée militant, Marx n'entend pas, comme son ancien ami Bauer, remettre en cause la religion juive elle-même. Il ne prétend pas raisonner dans un cadre théologique. « La question de la capacité d'émancipation du juif se change en nous, écrit Marx, en la question : quel élément social particulier convient-il de vaincre pour surmonter le judaïsme ? » Et de poursuivre ainsi : « Ne cherchons pas le secret du juif dans sa religion, mais cherchons le secret de la religion dans le juif réel. » Or, comme nous l'avons déjà signalé plus haut, le culte profane du juif se révèle être l'argent.

Là le jeune Marx est inexcusable quand il réduit, d'une part, la morale religieuse juive à une simple pratique « sordide », comme le professait d'ailleurs son maître Feuerbach, mais aussi la communauté juive dans son ensemble aux seuls banquiers israélites. Car emporté par sa haine de l'argent, qui asservit l'homme, il assimile tous les juifs aux quelques magnats de la haute finance au point d'écrire : « En s'émancipant du trafic et de l'argent, donc du judaïsme réel et pratique, notre époque s'émanciperait du même coup. » Ainsi les fondements de la morale juive (« besoin pratique, égoïsme »...) sont devenus ceux de la société bourgeoise. C'est pourquoi « le judaïsme s'est conservé non pas en dépit de l'Histoire mais grâce à elle ».

La judéité n'est pas propre aux juifs !

En asservissant l'ensemble des sphères de la société, l'argent a judaïsé la société (chrétienne) tout entière : « Le christianisme est issu du judaïsme. Il s'est de nouveau dissous dans le judaïsme. Le chrétien fut, dès l'origine, le juif théorisant; c'est pourquoi

"L'argent est le dieu du jour"

Dramaturge, écrivain, journaliste et poète (à l'occasion très engagé), le saint-simonien Heinrich Heine fut assez influencé par son compatriote et néanmoins ami Karl Marx. Né de parents juifs et quasiment sans le sou, Heinrich Heine doit à son oncle banquier à Hambourg le privilège de poursuivre des études de droit. En 1825, à l'âge de 28 ans, il décide d'abandonner la loi mosaïque et de se convertir. Cinq ans plus tard, il s'installe définitivement à Paris. Dans une lettre datée de mai 1840, il décrit ainsi la communauté israélite hexagonale : « Les juifs de France sont déjà émancipés depuis trop longtemps pour que les liens de race ne soient pas relâchés, ils ont presque entièrement disparu ou mieux ils se sont dissous dans la nationalité française ; ils sont Français exactement comme les autres [...]. Nombre parmi eux pratiquent encore le cérémonial juif, le culte extérieur, mécaniquement, sans savoir pourquoi, par habitude ancestrale ; il n'y a pas trace de foi intérieure, car dans la synagogue, tout comme dans l'église chrétienne, l'acide spirituel de la critique voltairienne a produit des effets destructeurs. Chez les Français juifs ainsi que chez les autres Français, l'argent est le dieu du jour, et l'industrie est la religion dominante. » ❐

le juif est le chrétien pratique, et le chrétien pratique est redevenu juif.

» [...] l'égoïsme bienheureux du chrétien se change nécessairement en l'égoïsme charnel du juif, le besoin céleste en besoin terrestre, le subjectivisme en intérêt personnel. Nous expliquons la ténacité du juif non par sa religion, mais plutôt par le fond humain de sa religion, par le besoin pratique, l'égoïsme. »

Banquier chrétien, banquier juif, même combat !

Marx n'est d'ailleurs pas le seul, à son époque, à stigmatiser la judéité « cosmopolite » tout en n'ayant aucune animosité à l'encontre du peuple d'Israël. Dans ses *Écrits*, Ludwig Börne s'insurge en ces termes à propos d'un livre antisémite : « Je n'ai pas à défendre le monde du négoce dont la judéité – cette manifestation du démon de l'argent, cette furie ressuscitée de la cupidité, ce diable incarné de l'or – me répugne au plus profond de mon âme, que je la rencontre sous l'aspect d'un Hébreu, d'un musulman ou d'un chrétien. Mais cette particularité juive est-elle uniquement la honte et la faute des juifs ? N'est-elle pas plutôt le résultat de l'atmosphère étouffante qui enveloppe tout l'univers commerçant, qui conserve la vie, parce qu'elle retient la vie, mais qui la tue là où elle apparaît dans l'isolement ? »

Il n'empêche que le commentateur impartial de Marx a du mal à ne pas sortir les avirons pour disculper son client. Après de telles phrases, critiquer, comme on doit le faire, les dérapages antisémites d'hommes tenus pour progressistes comme Jaurès, Zola, voire de l'extrême gauche radicale d'avant la Première Guerre mondiale, devient des plus délicat.

Pourtant quand Marx écrit que « l'émancipation sociale du juif, c'est l'émancipation de la société libérée du judaïsme », on peut lui reprocher encore une fois d'assimiler judaïsme et esprit capitaliste, mais on ne peut l'accuser d'antisémitisme dans la mesure où cette libération de la société passe aussi par celle des juifs. Par ailleurs, nulle part il est écrit chez Marx que les israélites sont intrinsèquement différents des chrétiens. Il reproche « simplement » aux trafiquants d'argent juifs d'avoir imposé leur idéologie pragmatique à la bourgeoisie chrétienne. Ce qui demeure une allégation bien hasardeuse, du reste.

Étrange judaïsation posthume

D'aucuns ont cherché à expliquer le prétendu antisémitisme de Marx par le fait qu'il aurait été lui-même un juif relaps. Or, il n'est pas vraiment un *converso*, ses parents l'ont fait baptiser à l'âge de 6 ans. Autrement dit, il est chrétien.

Darius Milhaud qui organise ses obsèques et évite la fosse commune à ce magnifique et énigmatique compositeur qui influença Ravel et Stravinski.

Et gardons pour la bonne bouche Paul Claudel, que Milhaud rencontre par l'intermédiaire de Francis Jammes. « L'entente avec Claudel fut immédiate, la confiance totale, pas de temps perdu ! » Une amitié indéfectible doublée d'une collaboration fidèle venait de naître.

Darius Milhaud perd en septembre son ami le poète Léo Latil, tué sur le front. Réformé, il vient de terminer les *Poèmes juifs* quand Claudel, alors à Rome, lui fait savoir qu'il a besoin d'un secrétaire pour le seconder. Le compositeur accepte. Mais au lieu de Rome, il part pour Rio de Janeiro où le Quai d'Orsay a, à l'impromptu, nommé Claudel. ■

Bruno MEYER

Mise au point !

Bien que Claudel ait salué dans un premier temps le régime du maréchal Pétain (comme bien d'autres, y compris des Juifs français), il a été un des premiers intellectuels à s'élever publiquement contre les persécutions dont les Juifs ont été victimes tant de la part des Allemands que des Français. Ce qui lui vaudra d'être surveillé par la Milice. ❐

Darius Rio

Arrivé à Rio de Janeiro[1] en février 1917, Darius Milhaud est d'emblée saisi par le « charme puissant » de cette ville : « Il est difficile de décrire cette baie si belle, bordée de montagnes aux formes inattendues couvertes de forêts comme d'un léger duvet ou de rocs solitaires brun-rouge, surmontés parfois de lignes de palmiers. » Cédant aux attraits de la rue Ouvidor, de Copacabana, notre Aixois aime aussi se perdre dans l'« exaltant » Jardin botanique et les envoûtantes forêts qui bordent encore la « Ville merveille ».

Et, bien entendu, le compositeur succombe rapidement aux charmes de la musique populaire : « Mon contact avec le folklore brésilien fut brutal ; j'arrivai à Rio en plein carnaval et je ressentis profondément le vent de folie qui déferlait sur la ville entière. [...] Le public danse et chante avec passion pendant six semaines ; parmi toutes ces chansons, il y en a toujours une qu'il préfère et qui, de ce fait, devient la "chanson du carnaval". C'est ainsi qu'en 1917, broyée par les petits orchestres devant les cinémas de l'Avenida, interprétée par les musiques militaires, les orphéons municipaux, rabâchée par les pianos mécaniques, les gramophones, pianotée, sifflotée, chantée tant bien que mal dans toutes les maisons : *Pelo telefone*, la chanson du carnaval de 1917, éclata dans tous les coins et nous hanta pendant tout l'hiver. » Écrit par Dunga, *Pelo telefone* est, en réalité, le premier samba officiellement enregistré comme tel.

"Este nadinha"

« Les rythmes de cette musique populaire m'intriguaient et me fascinaient. Il y avait dans la syncope une imperceptible suspension, une respiration nonchalante, un léger arrêt qu'il m'était très difficile de saisir. J'achetai alors une quantité de maxixes et de tangos[2] ; je m'efforçai de les jouer avec les syncopes qui passent d'une main à

1 – Nous aurions pu écrire : « La venue de Milhaud... »

2 – Le *tango brasileiro* s'assimile au style *choro*, fondé sur l'application de syncopes africanisantes sur des danses européennes, comme la polka. Ainsi le célèbre *Apanhei-te cavaquinho* (1913) de Nazaré est-il un *choro* savant ou... *tango brasileiro*.

naient pas l'importance artistique du jazz et le reléguaient au dancing. » En pleine Prohibition, Darius Milhaud est un des rares Blancs à visiter les clubs de Harlem. C'est d'ailleurs à New York qu'il rencontre Marcel Duchamp et croise Isadora Duncan et son compagnon d'alors, le poète russe Essenine.

Wagner ? Nein, danke !

Darius Milhaud demeure avant tout un compositeur érudit qui s'inscrit dans une tradition très française. Il admire Rameau et Berlioz. En revanche, il rejette Brahms et Wagner : « Mon cœur latin se rebiffe contre cette musique que Debussy traitait de "ferblanterie tétralogique"; mais puisque nos critiques sont vaines et qu'il nous faudra toujours subir des festivals de la sorte, je suis prêt à crier : "Vive Beethoven !", même après la cent millième exécution de *la Cinquième* et toujours prêt à crier, ah oui !, certes : "À bas Wagner!" » Vaut-il y voir aussi une condamnation de l'homme Wagner, très antisémite ? Quoi qu'il en soit, Darius Milhaud ne fait pas dans le franchouillard, lui qui voue une grande admiration à Schönberg et à son *Pierrot lunaire*. Après avoir écrit des mélodies sur des poèmes de son ami Léo Latil, de Jammes, Gide, Cocteau, Ronsard, Claudel, il se lance entre 1917 et 1922 dans la composition de l'opéra *les Euménides*. Mais la renommée internationale viendra avec un autre opéra, *Christophe Colomb*, sur un livret de Claudel, créé à Berlin en 1930. Où, trois ans plus tard, arrive au pouvoir Adolf Hitler...

En 1940, Darius Milhaud s'exile aux États-Unis. Le Mills College d'Oakland lui offre une chaire de composition, qu'il conservera après la guerre, en assurant en parallèle, et ce jusqu'en 1967, son enseignement au Conservatoire de Paris.

Une vie bien remplie

Darius Milhaud a écrit quelque 500 numéros d'opus, ce qui fait de son œuvre une des plus vastes du XX^e^ siècle. Il a ainsi composé six petites symphonies de chambre, douze symphonies pour grand orchestre, plus de vingt concertos, des ballets, huit opéras, de la musique religieuse d'inspiration judéo-provençale, sans compter les innombrables poèmes mis en musique.

Mort en 1974, à l'âge de 82 ans, cet homme à la santé fragile, perclus de rhumatismes, a côtoyé la plupart des grandes figures artistiques du siècle dernier. Commençons par les cinq comparses qui forment avec lui le « Groupe des six » : Tailleferre, Auric, Durey, Honegger et Poulenc. Auxquels il convient d'ajouter le septième mousquetaire : Jean Cocteau. Autrement, citons, parmi les musiciens, Stravinski, Kurt Weil, Manuel de Falla, Cole Porter, Jean Wiener, Nadia Boulanger, Béla Bartók, Arthur Rubinstein, Oswald et Nininha Guerra... Mais aussi Fernand Léger (qui fut un proche de Tarsila do Amaral et influença Vicente do Rego Monteiro), Picasso, Brancusi, Braque, Radiguet, Cendrars – un autre grand brasilophile –, Paul Morand, André Maurois, Gide, Renoir, Allégret, Giono, Malraux – il fit la musique de son film *l'Espoir*. Et également Jouvet, Pitoëff, Diaghilev, Nijinski, Jean-Louis Barrault, Mary Pickford, Douglas Faibanks, Jean Marais, Gérard Philipe... Quel inventaire ! qui ne saurait néanmoins souffrir l'absence d'Erik Satie... du soviet d'Arcueil-Cachan. C'est, entre autres rares amis,

tien depuis toujours et n'a jamais développé une quelconque prévention à l'égard de la communauté juive, qu'il a soutenue contre l'État prussien. Et si Marx avait vraiment été antisémite, comment expliquer que nombreux sont ceux qui l'ont judaïsé d'une manière posthume ? N'a-t-on pas écrit qu'il était l'« Isaïe de la société capitaliste » ?

À son époque, il est aussi des juifs réformistes qui s'élèvent contre l'attitude des banquiers d'État israélites et de certains rabbins à leur solde.

Pour la philosophe Hannah Arendt, peu suspecte de judéophobie, les « célèbres écrits antijuifs du jeune Marx [sont] injustement taxés d'antisémitisme ». En effet, « si le juif Karl Marx pouvait s'exprimer de la même façon que [les] radicaux antijuifs, c'est que vraiment cette sorte d'antijudaïsme avait bien peu à voir avec un véritable antisémitisme. Marx, en tant que juif *(sic)*, était aussi peu gêné par ces arguments contre "les juifs" que, par exemple, Nietzsche par ses propres attaques contre l'Allemagne. Il est vrai que Marx ne traita plus jamais ensuite de la question juive ; mais rien ne laisse supposer qu'il n'ait jamais changé d'opinion sur ce sujet. Il se préoccupait exclusivement de la lutte des classes, phénomène intérieur à la société, et des problèmes de la production capitaliste à laquelle les juifs ne prenaient aucune part, ni comme acheteurs ni comme vendeurs de force de travail ».

Ainsi, Marx n'a évoqué qu'une seule fois la question juive. Et comme la plupart des antisémites sont des névrosés obsessionnels, l'observateur dans sa probité en déduira que le jeune socialiste rhénan n'est pas à ranger dans cette catégorie, même si l'essai qui nous préoccupe peut aisément apporter de l'eau au moulin de la judéophobie de gauche.

Enfin, n'oublions tout de même pas que son « prolétaires de tous les pays » s'adresse aux travailleurs industriels de toutes les « races », de toutes les couleurs et aussi de toutes les religions. Comme l'écrit Maximilien Rubel, « Marx

Dans ses *Carnets*, Pierre-Joseph Proudhon écrit : « Par le fer ou par la fusion, ou par l'expulsion, il faut que le juif disparaisse [...]. La haine du juif comme de l'Anglais doit être notre foi politique. »

a conscience de plaider [la] cause du [prolétaire juif] en plaidant celle du prolétariat universel, sans avoir à se soucier des motifs particuliers de son aliénation religieuse ».

Euh... pour la petite histoire, les Juifs prussiens ont été émancipés en 1851. ■

Richard REINACH

Sarah Bernhardt

D'origine israélite, la petite Sarah naît tandis que Marx rédige sa *Question juive*. Débutant à la Comédie-Française en 1862, elle devient, selon Hugo, « la voix d'or ». Ruinée par l'achat d'un théâtre, elle entame une tournée mondiale : une légende voudrait qu'elle se soit blessée à la jambe au Brésil. La cinéaste Ana Carolina l'a mise en scène dans *Amélia*, film récompensé à Biarritz l'an passé. ❐

L'"avocat" des Juifs pauvres

En 1936, l'éditeur Uri Zwerling publie *Os judeus na história do Brasil*. Constitué de textes plutôt courts, cet ouvrage reçoit les contributions de pointures comme Afrânio Peixoto, Arthur Ramos, Gilberto Freyre... ainsi qu'Evaristo de Moraes. Ce dernier signe « Judeus sem dinheiro, taes como eu os vejo... ». En empruntant le titre d'un roman de l'Américain Michael Gold *(Des Juifs sans argent)*, l'avocat *socialiste* Evaristo de Moraes entend établir un parallèle entre la misère dans laquelle vivent les immigrants juifs d'Ellis Island, l'île de New York où se situent les bureaux d'immigration, et la précarité des Ashkénazes venus s'échouer à Rio de Janeiro. Et là, nous sommes loin de l'amalgame grossier « Juifs = banquiers ».

Mais avant d'aller plus avant, jetons un coup d'œil sur l'itinéraire dudit avocat. Un parcours assez édifiant.

De graves précédents...

Quand il écrit son texte, Evaristo de Moraes est déjà, comme qui dirait, passé dans le camp de la bourgeoisie, puisque de 1930 à 1932 il a occupé un poste de conseiller juridique auprès du ministre du Travail, Lindolfo Collor, sous le premier gouvernement du président populiste Getúlio Vargas. Pourtant, cet avocat a un passé marqué « à gauche ».

Après être intervenu, dans les années 1890, en tant que juriste, lors de procès concernant la prostitution des *Polacas* et le proxénétisme ashkénaze, Evaristo de Moraes fait derechef parler de lui quand, à la suite de l'insurrection ouvrière de juillet 1917 (Voir *Maíra* n°48-49), le gouvernement procède à l'expulsion de 22 leaders anarchistes et syndicalistes nés à l'étranger et emprisonne Edgard Leuenroth. Aidé de l'avocat José Adriano Marrey Júnior, il va mettre six mois à faire sortir de prison ce dernier, que la justice présente comme « l'auteur psychologique et intellectuel de la grève générale de 1917 ».

On notera qu'Evaristo n'a pas encore tout à fait terminé ses études. Il n'obtiendra son diplôme qu'en 1918 à l'âge de... 45 ans. Il n'est pas un nandou de l'année. Cependant, c'est sûrement cette sérénité de quadragénaire qui rassure ses interlocuteurs officiels, à qui il assure que la doctrine anarchiste vaut la peine d'être étudiée et qu'on ne doit pas la condamner à la seule « lumière » des rapports de police.

Première défaite aux élections

Toutefois, si notre « jeune » avocat partage avec les libertaires un certain nombre de convictions, il ne ressent aucune aversion pour la farce électorale. En effet, en cette année 1918, il se présente à la députation, ce qui lui vaut les foudres de l'anarchiste (et fils de... sénateur) José Oiticica.

En attendant, il défend bec et ongles Gigi Damiani, Antônio Nalepinski et José Sarmento Marques, tous les quatre menacés d'expulsion. Et l'avocat d'argumenter que le décret de 1907 protège de l'expulsion les étrangers ayant vécu deux ans sans interruption au Brésil ou étant marié et ayant des enfants avec un ressortissant brésilien. Évidemment, ledit décret a été modifié en 1913 dans un sens défavorable et anti-

Si Milhaud m'était Comtat

« Je suis un Français de Provence et de religion israélite. L'établissement des Juifs dans le midi de la France remonte à une époque extrêmement éloignée. Six cents ans avant Jésus-Christ, lors de la fondation de Marseille, les Phocéens, les Grecs et les Juifs établirent des comptoirs sur les rivages français de la Méditerranée. [...] La religion juive étant alors la seule qui fût monothéiste, un grand nombre de Gaulois s'y convertirent. » Ainsi Darius Milhaud commence-t-il ses mémoires, *Ma vie heureuse*. Juif du Comtat Venaissin, ce grand compositeur, un des plus prolifiques du siècle dernier, se réclame d'une grande Méditerranée, d'une « Méditerranée s'étendant de Jérusalem à Buenos Aires avec Aix-en-Provence comme capitale ». Ce qui inclut, bien sûr, Rio de Janeiro, où il fut secrétaire d'ambassade auprès du ministre de France Paul Claudel, nommé à ce poste en 1915. Mais avant d'évoquer ses liens avec le Brésil, survolons sa vie et son œuvre.

Provençal depuis dix-huit siècles

Né en 1892, Darius Milhaud est issu d'une vieille lignée judéo-comtadine. On retrouve un Milhaud de Carpentras dès le XVe siècle. Rappelons que le Comtat appartenait aux papes depuis 1274. « On m'a raconté, écrit Darius, que lorsque Mirabeau eut besoin de 4 000 livres pour se rendre à Paris, il les demanda à mon bisaïeul Benestruc Milhaud, et lui promit en échange de "faire de lui un homme". Il tint sa parole puisque les Juifs eurent droit de citoyenneté après la Révolution. » En 1840, à la fondation du temple d'Aix-en-Provence, c'est son arrière-grand-père, alors président du consistoire et administrateur du temple, qui prononce le discours d'inauguration.

"Jazz Méditerranée"

À l'âge de 18 ans, Darius Milhaud entre au Conservatoire de Paris. Il étudie avec Vincent d'Indy et se forme véritablement avec Charles Kœchin. Renonçant au concours de Rome – il n'a guère porté sur

l'étude de l'harmonie : « Il m'était impossible de comprendre la relation entre l'étude de l'harmonie et la musique que j'écrivais, puisque j'employais des enchaînements d'accords en opposition absolue avec ceux que je me donnais tant de mal à retenir » –, il se forge très vite un style bien personnel fondé sur la polytonalité. Très marqué par le *chorinho* et le samba, comme nous le verrons, Darius subit également l'influence d'une autre musique populaire marquée par la négritude : le jazz. « À mon arrivée à New York, aux journalistes qui m'interviewaient, écrit-il, j'avais dit que la musique européenne subissait forment l'influence de la musique américaine. "Mais de qui? m'avaient-ils demandé, de Mac Dowell, de Carpenter? – Non, leur avais-je répondu, du jazz." Ils étaient consternés, car, à cette époque, la plupart des musiciens américains ne compre-

En parlant de viande... après le cataclysme de la Première Guerre mondiale, la JCA investit davantage dans le secours humanitaire que dans la colonisation. Rappelons que les Juifs en tant que soldats ont payé un très lourd tribut à la première boucherie internationale.

Sur le plan des affaires, la JCA n'a pas tout perdu. Même si elle n'a jamais obtenu les 8725 $ réclamés à Rio de Janeiro pour indemniser les pertes dues à la guerre civile, elle a cependant gagné quelque 4 780 $ dans le transport de marchandises à travers l'État *gaúcho*.

Philippson et Quatro Irmãos sont donc des échecs. Cependant, ils ont ouvert la voie à une émigration ashkénaze vers le Brésil. La brèche s'est d'autant plus élargie qu'après 1918 les États-Unis, le Canada et bientôt l'Afrique du Sud ferment leurs portes aux expatriés de confession israélite. Le Brésil, lui, ne cesse d'ouvrir les siennes. Oh ! bien sûr, il n'est plus question de fonder des colonies agricoles, mais plutôt de venir s'installer directement en ville... Avant 1933, le Brésil compte déjà quelque 60 000 juifs ! ■

Nestor BOTKA

Eu acuso

Le mot sionisme apparaît pour la première fois en 1896 dans le livre *l'État juif* du journaliste viennois d'origine hongroise Theodor Herzl. Organisateur du Ier congrès sioniste mondial à Bâle, du 29 au 31 août 1897, le très laïque Herzl fait triompher sa théorie selon laquelle seule la possession d'un État permettra aux Juifs de vivre dans la dignité et la sécurité. Une position qui lui vaut l'hostilité des rabbins : pour eux, il n'est que le Messie pour ramener les Juifs en Israël.

D'ailleurs, les sionistes se posent un moment la question de savoir où sera ce foyer national. Ils pensent à l'Ouganda, à Madagascar avant de s'arrêter sur la Palestine. Et dès 1901, le Fonds national juif commence à racheter des terres dans cette province alors ottomane...

Correspondant à Paris de 1891 à 1895 pour la *Neue Freie Presse*, Theodor Herzl

est bouleversé par l'antisémitisme que l'affaire Dreyfus met au jour. D'où l'idée d'élaborer la théorie sioniste.

Un autre étranger se trouve à Paris quand, en décembre 1894, le Conseil de guerre condamne le capitaine Dreyfus à la déportation perpétuelle : il s'agit du tribun bahianais et homme d'État libéral Ruy Barbosa. Dès le 3 février 1895, soit trois ans avant le célèbre « J'accuse » de Zola, celui qui n'est pas encore surnommé « l'Aigle de La Haye » fond sur les antisémites en écrivant le « premier plaidoyer pour Dreyfus ».

Petite anecdote qui prouve à quel point les élites brésiliennes étaient proches des affaires françaises. ❐

Petit tableau comparatif

	Immigrants non juifs	Immigrants juifs	% dans l'émigration juive mondiale
1881-1900	1 654 101	1 000 (0,6 %)	0,1
1901-14	1 252 678	8 750 (0,7 %)	0,5
1915-20	189 417	2 000 (1 %)	2,2
1921-25	386 631	7 139 (1,8)	1,7
1926-30	453 584	22 296 (4,9)	12,9
1931-35	180 652	13 075 (7,2)	5,5

Source : Maria Stella Ferreira Levy, *O papel da migração internacional na evolução da população brasileira (1872-1972)*.
Nota bene : ces chiffres ne tiennent pas compte de l'"importation" de *Polacas*. Rio de Janeiro, à lui seul, en reçut plus de 10 000.

constitutionnel, selon Evaristo. Réunie, la Court suprême trouve, elle, que les présents accusés n'ont fourni aucune preuve de leur résidence permanente. En octobre, tandis que la procédure n'est pas terminée, ils sont embarqués de force (à l'exception de Damiani) sur le *Curvello*, à Santos. Evaristo et son collège avocat Roberto Feijó parviennent à monter à bord lors de l'escale à Rio, sans toutefois pouvoir s'entretenir avec leurs clients. Qui, après une escale à Recife, puis à la Barbade, débarqueront finalement dans le port de New York.

"Clarté" au Brésil

L'Octobre russe irradie jusqu'au Brésil. À Rio, le 9 mars 1919 est fondé, par des anarchistes, le premier parti communiste. À l'occasion du 13 mai, date de l'abolition de l'esclavage, le jeune PC organise une large manifestation au cours de laquelle le loquace Evaristo de Moraes prend la parole. L'avocat rouge se retrouve naturellement dans la liste des fondateurs du groupe Clarté au Brésil. Souvenons-nous que cette internationale intellectuelle soutenue par la Comintern a été lancée, à Paris, le 15 janvier 1920 (pour le premier anniversaire des assassinats de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg) sous l'impulsion d'Henri Barbusse et de Boris Souvarine. Dans ses rangs, elle comptera, entre autres personnalités, Stefan Zweig dont nous parlerons plus loin.

Le "jeune" Evaristo de Moraes, tout juste diplômé en droit.

En prison...

Rapidement, au Brésil comme ailleurs, les libertaires restés fidèles à l'anarchie se déchirent avec ceux qui ont épousé le bolchevisme. Evaristo de Moraes ne participe guère directement de ce combat puisqu'il se retrouve à la tête du comité exécutif de la Confederação Sindicalista Cooperativa Brasileira, puissante chez les cheminots et les mineurs. Le temps des « grands soirs » n'est pas encore achevé... En effet, quelques mois après la révolte des sous-officiers de juillet 1922, Evaristo est approché par ces *tenentes* révolutionnaires qui cherchent des relais dans la société civile.

Notre avocat fait de nouveau parler de lui en mettant en cause la constitutionnalité de la loi sur la presse signée par le président Bernardes, le 31 octobre 1923. Il s'agit encore une fois d'une loi visant à museler ce qui reste de la presse prolétarienne.

À la suite de l'insurrection ratée du 5 juillet 1924, Evaristo de Moraes est emprisonné ainsi que José Oiticica, Maurício et Paulo de Lacerda et tant d'autres militants ou journalistes d'opposition, et jeté dans les mêmes cellules que les « droit commun », à la Casa de Correção, où les conditions de détention se révèlent catastrophiques.

Social-démocrate

« Démodé » par la révolution bolchevique ou laminé par la répression, le mouvement anarchiste s'évanouit, tandis que le parti communiste, lui, balbutie. C'est alors que naît le 1er mai 1925 à Rio le nouveau Partido Socialista Brasileiro (PSB), qui propose une ré-

forme électorale, l'abolition du présidentialisme et du Sénat, la reconnaissance de l'Union (dite) soviétique, la suppression de l'ambassade brésilienne du Vatican, un salaire minimal, la limitation des profits des entreprises et la nationalisation des transports, de l'énergie et des mines. Le rédacteur du programme du PSB n'est autre qu'Evaristo de Moraes, qui se présente à l'élection municipale carioca du 1er mars 1926. Sans grand succès.

Le même mois est élu à la présidence de la République le candidat... unique, Washington Luís.

Scélérate pour de bon

En plein pourparlers avec Londres pour un prêt important, Rio est bien décidé à employer les grands moyens pour obtenir la paix sociale. Le 12 août 1927, Washington Luís appose sa signature au bas de ce qui restera connue comme la *Lei Celerada* (loi scélérate). Celle-ci prévoit un an à deux ans de prison à quiconque « forcerait » un ouvrier à faire grève ou à débrayer ; les gouvernements d'États ont désormais le droit d'interdire tout syndicat ou association menaçant l'ordre public. Concrètement, cela se traduit par la mort de la presse prolétarienne.

Evaristo de Moraes contre-attaque d'une manière assez extravagante. Pour lui, l'État agit d'une manière disproportionnée. Le mouvement socialiste brésilien a depuis sa création été « superficiel, plus théorique que pratique, presque platonique » (assertion loin d'être juste !). Toujours selon Evaristo, y compris les maximalistes (lisez les adeptes du bolchevisme) sont davantage favorables aux réformes qu'à la révolution, qui, de toute façon, ne rencontre aucun écho chez les ouvriers, plus préoccupés par leurs salaires et leurs conditions de travail que par le « grand soir ». En attendant, le Brésil aurait tout à gagner à s'aligner sur les grandes puissances européennes, qui élaborent, à Genève, un nouveau droit du travail plutôt que jouer la carte de la répression ou de l'application fantaisiste de la loi (par exemple les textes législatifs relatifs aux accidents du travail ou aux vacances ne sont vraiment appliqués).

Getúlio sirotant son *mate*.

Devenu patron du syndicat du livre (União dos Trabalhadores Gráficos), Evaristo de Moraes tombe sous le coup de la *Lei Celerada*, et est contraint de fermer le siège de l'UTG.

Scélérate pour de bon

Après avoir perdu encore une fois et largement une élection, Evaristo de Moraes finit par adhérer à la *Revolução* qui, en pleine crise économique mondiale, propulse à la tête de l'État le gouverneur du Rio Grande do Sul, Getúlio Vargas. Lequel destitue toutes les assemblées et chambres fédérales ou d'État et gouverne sans constitution jusqu'en 1934 !

Quant au prolétariat affecté par la chute du cours du café – le prix du sac de café est passé de 4 livres sterling à 1 ! –, Vargas entend le contrôler à travers des syndicats naturellement à sa botte. Le *gaúcho* Lindolfo Collor, ministre du Travail (mais aussi de l'Industrie et du Commerce), enrôle alors Evaristo de Moraes mais aussi Joaquim Pimenta (l'avocat rouge de la grève générale des colons à leurs propres comptes minent les fondations de Quatro Irmãos. Un dernier événement va finir de couler Philippson et celle-ci : l'insurrection de 1922.

Au cœur de l'insurrection armée

Cette année-là, le président de la République, Artur Bernardes, reçoit une délégation de trois députés d'État dirigés par un certain Getúlio Vargas. Ils viennent annoncer la victoire d'Antônio Augusto Borges de Medeiros au poste de gouverneur du Rio Grande do Sul. Malgré la fraude, le PRR a donc perdu. Ces légalistes croient que Rio de Janeiro va intervenir contre celui-ci et rétablir la « vérité » des urnes. Or, l'État fédéral ne bouge pas le petit doigt. D'où la révolte armée des partisans de Borges de Medeiros. Or, le cœur de l'insurrection se situe à Passo Fundo, non loin de Quatro Irmãos.

À la fin 1922, les rebelles *gaúchos* ont partiellement détruit la voie ferrée qui est le poumon de la colonie juive et rackettent déjà régulièrement ses habitants. L'administration de Quatro Irmãos, dont les membres éminents résident d'ailleurs en ville et non dans la colonie, réclame la protection de Porto Alegre, qui finit par expédier des troupes. Il est évident qu'un tel geste attise l'irritabilité des rebelles. Et tandis que Rio de Janeiro, trop heureux de voir le PRR s'enliser dans cette crise, hésite à envoyer l'armée fédérale, 36 familles juives quittent définitivement la colonie.

De fait, le gouvernement brésilien se met dans l'illégalité : la Constitution garantit aux colons « la liberté, la sécurité individuelle et le droit à la propriété ». Varsovie et Rome interpellent, de leur côté, Rio de Janeiro, ce que ne manque pas de faire non plus la JCA par le truchement du Foreign Office.

En septembre 1923, Quatro Irmãos est occupée par le rebelle Felipe Nery Portinho, qui tente d'extorquer à la colonie 1630 $, qu'elle ne possède même pas.

Help !

Parce que Londres n'est pas insensible aux appels de la JCA – en effet, grâce à elle, le flux migratoire juif venu d'Europe de l'Est est dévié d'Angleterre vers l'Amérique du Sud –, son ambassadeur à Rio, sir John Tilley, use alors de ce qui lui reste d'influence pour que le gouvernement fédéral intervienne. Lequel, après deux ans de multiples soulèvements militaires, ne souhaite agir que sur l'invitation expresse du *caudilho* Borges. Ce qui est fait : rapidement 220 soldats sont déployés à Quatro Irmãos. Ce qui ne change rien à la situation, les troupes refusant de patrouilles dans les zones à risques !

Quelques mois après l'armistice de novembre 1923, les rebelles s'en prennent de nouveau à la colonie, qui se croit protégée en hissant l'Union Jack... L'extorsion d'un impôt dit révolutionnaire, combiné au meurtre d'un vieux colon russe, David Faigenboin, anéantit les esprits. En janvier 1925, le rabbin anglais Isaiah Rafalovich, représentant de la JCA au Brésil, constate que la colonie est « complètement détruite ».

À la fin de cette année-là, moins de 30 % de la population de Quatro Irmãos est juive, une grande partie des terres ont été vendues à des colons allemands, italiens ou russes. La moitié des Juifs de la région travaille désormais en ville.

À Philippson, on ne compte plus que 42 Juifs contre 500 colons *goy*. Et il n'y a même plus de boucherie kasher...

Une faillite qui ouvre une brèche

La fazenda de Quatro Irmãos semble une bonne acquisition. Située le long de la voie ferrée qui relie São Paulo à Porto Alegre, entre Erexim et Passo Fundo, elle est un endroit particulièrement propice à l'agriculture, comme le souligne le journal goy *paulista Deutsche Zeitung*. La propriété est tellement grande qu'on la divise en trois parties : Quatro Irmãos, Baron Hirsch et Baronesa Clara. Tirant les leçons de l'échec de Philippson, l'administration de Quatro Irmãos dépense 82 000 $ pour offrir aux colons des habitations décentes. Une école, une synagogue et une scierie sont aussi au programme. Cette fois-ci, les pionniers sauront parler portugais, leurs enfants suivront la loi mosaïque et les bois précieux seront mis en valeur puis exportés par voie ferrée.

La JCA fait connaître tous ces efforts et ce jusqu'en Russie par le biais d'une revue diffusée à 2000 exemplaires mais rédigée en russe et non en yiddish. Qu'importe, venues de Bessarabie, les quatorze premières familles s'installent à Quatro Irmãos en 1912. Bien peu de colons connaissent vraiment le métier de la terre...

Pourtant de bons paysans !

D'autres arrivent encore et encore. Sous contrat de trois ans, chaque colon reçoit l'équivalent de 61 $ plus un an de salaire d'avance et une prime s'il suit des cours d'agronomie (qui ne seront jamais mis en place). Seulement tout cela n'est pas suffisant, la vie dans la jungle *gaúcha* est éprouvante. Paysans peu aguerris, les Judéo-Russes ne font pas plus mal que les Italiens ou les Allemands, pourtant déjà ouvriers agricoles sur le vieux continent. S'ils « désertent » vers la ville, c'est qu'ils n'ont pas le choix. Il n'est d'autre colonie où ils ne puissent aller, contrairement aux Italiens ou aux Allemands qui triment de colonie en colonie.

Par ailleurs, la JCA continue à ne pas être à la hauteur de ses ambitions. Et une fois de plus, l'irruption impromptue de familles juives non contractées par l'organisation vient tout compliquer.

Quand éclate la Première Guerre mondiale, Quatro Irmãos compte 350 familles, ce qui est bien trop. En 1915, la colonie comprend déjà 1 600 colons, dont plus du tiers n'a pas été « importé » par la JCA.

Une philanthropie intéressée

Seulement, tout n'est pas aussi négatif. La Compagnie auxiliaire des chemins de fer au Brésil (CACFB) tire de substantiels bénéfices des bois précieux et du *mate* exportés tant bien que mal par les colons juifs. « La colonisation de Quatro Irmãos, écrit Jeff Lesser, fournit du grain à moudre à la CACFB tout en permettant un afflux de main-d'œuvre bon marché pour l'entreprise appartenant au vice-président de la JCA, Philippson. »

Cependant, dès 1911, la CACFB est pour ainsi dire nationalisée. La JCA perd un allié de poids, et ce d'autant qu'à l'approche de la Première Guerre mondiale, le Partido Republicano Riograndense ne juge plus aussi utile la colonisation. Bientôt, la JCA ne jouit plus de l'exonération de taxes à laquelle elle avait droit comme d'autres colonies. Émigration vers les villes et installations

de 1919) et Agripino Nazaré (le débonnaire socialiste bahianais). L'hiver 1917 est bien loin.

En négatif, à travers l'itinéraire d'Evaristo de Moraes se dessine l'image d'un mouvement ouvrier aussi profondément combatif que rapidement démobilisable. Sans aucun doute, la répression et sa cohorte de méthodes expéditives expliquent-elles ce dernier aspect. Tout autant que la misère et l'insondable précarité qui frappent l'immense majorité des travailleurs brésiliens du début du XXe siècle. Un tel dénuement n'épargne pas, bien entendu, les immigrants juifs ashkénazes. ■

Bruno MEYER

Mascates e bandidos

Germanisée ou française, l'Alsace n'est pas aussi joyeuse que l'a dépeinte Hansi.

Sans doute le Brésil demeure-t-il un des pays américains les plus marqués par l'esclavage. On se souvient *(voir* Maíra *nos 53 et 54)* qu'il eut toutes les peines du monde à attirer des travailleurs agricoles européens sous contrat, pour remplacer, sur les *fazendas* qui en avaient les moyens, la main-d'œuvre servile. On n'a pas non plus oublié que l'État italien, par exemple, a, en 1903, interdit l'émigration de ses citoyens vers ce pays où les conditions de travail particulièrement dégradantes rappellent par trop l'esclavage. Et dans les années 1920, le gouvernement lituanien exigera le retour de 20 000 de ses ressortissants !

Pour un Européen du Sud ou de l'Est, les États-Unis ou l'Argentine constituent la grande alternative, le Brésil n'intervenant qu'en troisième choix.

On pourrait affirmer que ce sont les violences antisémites et la misère noire qui poussent les premiers Ashkénazes à venir s'aventurer à Rio ou à São Paulo, dans les faubourgs desquels vivent encore de féroces Indiens... Ce serait inexact. Selon Jeff Lesser, ces Ashkénazes ne viendraient pas des *shtetel* d'Europe de l'Est mais d'Angleterre, d'Alsace-Lorraine, d'Allemagne et même des États-Unis. Pour eux, le Brésil des grandes villes serait une contrée suffisamment vierge pour faire sa place au soleil comme commerçants, artisans ou patrons de PME. Cependant, les débuts sont pour le moins difficiles...

Chemins de croix

Evaristo de Moraes a surtout connu les Juifs sans argent de Rio de Janeiro, à une époque où, comme il l'écrit, la « capitale n'était pas encore la "Ville merveilleuse" ». En tout cas, pas pour les premiers Ash-

kénazes qui, contrairement à ceux de New York, ne peuvent compter sur des coreligionnaires installés depuis le tout début de la colonisation *(voir* Maíra *n°60-61)*. Ils se retrouvent souvent dans le quartier de Cidade Nova ou dans son insalubre périphérie.

À la différence des colons sous contrat, ces Juifs n'ont pas de travail assuré. Qui plus est, le yiddish qu'ils parlent ne leur permet pas de communiquer aussi facilement que les Italiens, qui comprennent assez vite le portugais.

Beaucoup se lancent alors dans ce qu'on pourrait appeler la vente à tempérament et à domicile. Et du tempérament, il en faut : par les chemins cabossés et peu sûrs, ils ravitaillent sous le soleil brûlant ou la pluie battante une clientèle aussi pauvre qu'eux, qui n'a d'autre option que d'acheter à crédit. D'où des revenus aléatoires pour le colporteur (*mascate* en portugais). Mais on se serre les coudes et sait se contenter de peu : la frugalité des Ashkénazes ne manque pas de faire l'admiration de notre avocat.

La plupart du temps, la femme ne reste pas au foyer. Elle partage avec son mari un peu de la tournée. Et c'est ainsi, à force de sacrifices, que ces émigrants juifs arrivent parfois à monter leur propre affaire. Comme le rappelle Evaristo de Moraes, ils achètent alors directement à un grossiste de la rue da Alfândega, le quartier dit syrien, le stock de tissu, de casseroles ou de meubles qu'ils vendront au fond des brousses cariocas.

Les plus chanceux et/ou habiles en affaires ouvriront un vrai commerce et/ou rejoindront le quartier des banques, sur la place Onze. Ils mettront alors tout en œuvre pour que la bonne société oublie, comme il se doit, que les parents ou grands-parents ont commencé dans la « carrière » en arpentant avec un mulet les sites montueux de l'arrière-pays.

"Judeu é malandro"

Mais pour beaucoup de Brésiliens du Sud-Est et du Sud, Juif rime à l'époque avec délinquant. D'emblée, Evaristo de Moraes s'empresse d'objecter que proportionnellement et à conditions sociales égales, ils commettent plutôt moins de délits que les autres communautés. En tout cas, moins de crimes de sang. Notre avocat explique cela par le fait qu'ils sont plutôt sobres par rapport aux Brésiliens de souche... En fait, plus qu'avec délinquant, Ashkénaze rime avec proxénétisme *(lenocínio)*. Par nature, le Juif est un maquereau, un *cáften* ou *cafetão*. Le doux vocable *cáften* vient du *lunfardo*, de l'argot *porteño*, de Buenos Aires. En effet, la traite des Blanches ou mieux des *Polacas* a, en Amérique du Sud, pour plaque tournante la capitale argentine.

Cette mauvaise réputation n'est pas sans émouvoir la petite bourgeoisie ashkénaze en mal de reconnaissance. Evaristo de Moraes nous signale la réaction de la communauté de Curitiba qui ira jusqu'à demander à la police d'intervenir contre ce proxénétisme qui entache la réputation de tous les israélites.

Notre ami Pierre Rivas, professeur de littérature comparée, nous signale que le roman de Moacyr Scliar *O ciclo das águas*, qui traite du destin *gaúcho* d'une prostituée polonaise, a fait scandale à sa sortie. Bien des familles juives s'étant reconnues parmi les protagonistes de l'œuvre...

Et songez qu'à Rio, dans les années 1930, les bourgeois israélites de la place Onze sont obligés d'accepter le voisinage infamant des principaux bordels *polaks* !

plorables que le maire de Santa Maria fait déléguer le médecin municipal à Philippson pour y faire vacciner les enfants.

D'autre part, la JCA n'a pas assez insisté sur le potentiel que représente l'exploitation des bois précieux abondants dans la *mata*.

Trop de free-lance !

Enfin, et cela n'est pas un détail, elle n'a pas recruté les bons colons. Car, en fait, depuis plusieurs décennies, bien des Juifs de Russie ont abandonné le métier d'agriculteur, y compris en Bessarabie, où la JCA a prospecté. Par la force des choses, ils se sont urbanisés. Il est donc facile, dans ces conditions, d'imaginer leur détresse en découvrant Philippson, immergé dans une forêt hostile et sans confort sanitaire ! Cela explique pourquoi, très rapidement, bien des Russes cherchent à fuir la colonie pour trouver du travail comme colporteur, artisan, commerçant ou cheminot dans des villes comme Santa Maria.

De surcroît, la surpopulation à Philippson constitue un facteur aggravant. Eh oui ! il est des Russes qui, contractés par des agents véreux qui les ont arnaqués, débarquent après moult épreuves et aventures dans la colonie *riograndense* sans y être attendus. Comment les nourrir, les loger... ? L'ironie de l'histoire veut que ces « clandestins » soient souvent des agriculteurs chevronnés, qualité que ne possèdent pas les colons recrutés par la JCA.

Même pas de carte orange

Cerise sur le gâteau, les tarifs ferroviaires préférentiels dont devaient bénéficier les habitants de Philippson n'ont jamais été mis en place. Ils paient plein tarif pour se rendre dans les villes voisines d'où ils exportent le bois et le fruit de leurs récoltes. Et pourtant... Franz Philippson, le vice-président de la JCA, est aussi le patron de la Compagnie auxiliaire des chemins de fer au Brésil, société qui contrôle l'ensemble du réseau ferroviaire *gaúcho*.

En 1908, Narcisse Leven, président de la JCA depuis 1896, ne peut que constater l'échec de la colonie Philippson, qu'il met sur le compte de deux années de sécheresse.

Outre la faillite économique et administrative, on remarque celle strictement humanitaire. La plupart des fermiers sont soit des Non-Juifs soit des Juifs russes ou argentins non recrutés par la JCA. Mais tous ne pensent qu'à fuir la colonie pour s'installer à leur compte sur leurs propres terres ou en ville. Et pourtant le bureau londonien de la JCA déclare en 1908 : « Notre expérience au Brésil a été un succès et le temps est venu de velopper de nouvelles colonies dans la région. » Pour 20 900 $, la JCA s'offre la *fazenda* de Quatro Irmãos en juin 1909... ■ **N. B.**

En 1891, Nicolas II expulse tous les Juifs de Moscou avec la bénédiction de l'Église orthodoxe.

Population de Philippson

1904 : 264
1905 : 285
1906 : 272
1907 : (aucune donnée)
1908 : 299

Source : RACCA.

Last but not least, en favorisant l'immigration, le Rio Grande do Sul, dont l'importance stratégique – il est à la frontière avec l'Argentine – se traduit par une concentration des forces armées sur place, entend jouer dans la cour des grands États de la Fédération. Son ambition affichée est de contester le bipolarisme Minas Gerais – São Paulo, la fameuse alliance du café au lait[1]. En effet, ces deux États se partagent tour à tour le pouvoir. Un coup, le président de la République est *paulista*, un autre, il est *mineiro*.

En 1902, sur les conseils d'Eusébio Lapine, la JCA achète la *fazenda* Pinhal au *coronel* João Batista de Oliveira Mello et la baptise Philippson, du nom du vice-président, belge, de l'organisation. La colonie représente 4 472 hectares, sur le *município* de Santa Maria, le long de la voie ferrée qui mène à Passo Fundo.

Le directeur de Philippson, Maurice Abravanel, accueille les premiers colons au début de l'année 1904. Quelque vingt ans d'immigration russo-juive commencent. ■

Nestor BOTKA

1 – Le café symbolise São Paulo, et le lait, le verdoyant et montueux Minas Gerais.

Chronique d'un échec annoncé

En aout 1904, le bureau de la JCA à Saint-Pétersbourg a sélectionné 37 familles, ce qui représente 267 personnes. Douze familles embarquent alors à Kiel, grand port d'Allemagne, sur le *Paranaguá*. En 3e classe, bien sûr. Cinquante jours de mal de mer les attendent avant qu'elles rejoignent Porto Alegre. Leur première impression de la colonie de Philippson n'est guère favorable. À vrai dire, les cabanes de bois sont bien moins confortables que leurs maisons de Russie! La désillusion ne s'arrête pas là.

Que faire de toute cette forêt vierge? Le chef agronome a beau passer le plus clair de son temps à essayer de les convaincre que la belle terre rouge qu'on trouve sous la *mata* est plus fertile que le sol de la pampa argentine, il fait un bide. Résultat, les colons, toujours plus nombreux, ne défrichent que 10 % des terres qui leur sont alloués. S'ajoutent une sécheresse exceptionnelle, des semailles qui laissent à désirer et une invasion de sauterelles, qui déciment les champs et les poules, et la première récolte est une catastrophe.

En fait, bien des facteurs expliquent cet échec annoncé. La JCA n'a pas bien préparé l'arrivée des colons. Il n'y a pas d'école, pas de professeur pouvant enseigner aux immigrants les quelques rudiments de portugais qui leur sont nécessaires dans la vie quotidienne. Les conditions sanitaires sont tellement dé-

Cette stigmatisation systématique des Juifs émeut Evaristo de Moraes. N'accuse-t-on pas en effet bien vite tel ou tel bijoutier ou couturier israélite de maquereauter des femmes alors que celles-ci ne sont que des clientes? Pour lui, les proxénètes appartiennent « à toutes les races, toutes les couleurs, toutes les religions, et ne sont pas si rarement que cela liés à la police ».

La vérité vaut parfois la peine d'être rappelée. ■

Léon MONTENEGRO

Ashkénazes

Souvent par opposition aux *Séfarades* (d'Espagne), on parle d'Ashkénazes pour désigner les fils d'Israël originaires d'Europe non méditerranéenne. En fait, ce mot hébreu, cité dans la Bible, s'applique dès le Moyen Âge à l'Allemagne. Par extension, il désigne les Juifs qui parlent yiddish, une langue créole rassemblant des parlers haut-allemands pratiqués dans les *shtetel* d'Europe centrale et orientale. En effet, dès 1348, accusés de propager la peste noire, les Juifs sont persécutés en Allemagne et en Alsace: le 14 février 1349, 2 000 israélites sont mis à mort à Strasbourg. Commence alors l'exode vers l'est (encore un!). Ce qui explique que bientôt la Pologne et la Russie accueilleront la moitié de la population juive d'Europe. ❐

"Le dénuement s'était installé là, à perpétuité"

Tout le monde connaît le prix Albert-Londres, qui récompense chaque année deux grands reporters de langue française et de moins de 40 ans. Mais lit-on encore la prose de ce rouletabille anticolonialiste prématurément disparu en 1932? On devrait pourtant. Car après avoir dénoncé les bagnes de Guyane et de Biribi, Londres s'est attaqué en 1927 à la traite des Blanches dans son essai *Le Chemin de Buenos Aires*. Haut lieu de la prostitution européenne, devant Le Caire, la capitale argentine connaît alors trois types de *caftanes*: les *criollos* (les gens du cru), les Français (Parisiens et Martigues, c'est-à-dire les Marseillais) et surtout les *Polaks*, qui travaillent dans la Juive d'Europe centrale et de l'Est. Avec des méthodes à l'allemande et une organisation très hiérarchisée, ces maquereaux, qui ne sont pas toujours juifs eux-mêmes, inondent le marché *porteño*. Il faut préciser qu'ils font dans le bas de gamme. La passe avec une *Polaca* coûte deux pesos argentins, tandis que celle avec une *Franchucha* avoisine les cinq thunes.

Albert Londres, lui, ne fait pas dans l'hypocrite. Il conchie les « missionnaires de la Société des nations » qui se perdent en rapports... écrits pour en conclure que « le plus scandaleux, ce n'est pas que le mal existe, [mais] qu'il se voit! ». Pour Londres, le problème est avant tout social: « Tant qu'il y aura du chômage. Tant que des jeunes filles auront froid, auront faim. [...] Tant que la femme ne gagnera pas suffisamment pour se permettre d'être malade. Pour se permettre même, voyez jusqu'où va sa prétention, de s'offrir un manteau chaud l'hiver. De faire manger, parfois, les siens. Et son enfant.

» Tant que nous laisserons le ruffian se substituer à nous et lui tendre l'assiette de soupe.

» Brûlez les maisons, excommuniez leurs cendres. Vous n'aurez fait que du feu et des grands gestes.

» La responsabilité est sur nous. Ne nous en déchargeons pas. »

"Froid à l'âme"

Pour « couvrir » le coup d'État de Józef Pilsudski, de mai 1926, Londres se rend en Pologne, pays qui compte, à lui seul, plus de trois millions de Juifs. Il nous livre cette description dantesque d'un *shtetel* :

« J'allais par la campagne polonaise à la recherche de la révolution Pilsudski. Et voici ce que je vis : un campement de Juifs. Un campement plusieurs fois centenaire. Pas de tentes, des maisons, des rues, une place même, mais un campement. Lasse d'errer, la tribu s'était arrêtée là, un jour, un jour au cours d'un siècle qui est très loin du nôtre. Et les arrière-petits-enfants vivaient définitivement dans les demeures provisoires vieilles de centaines d'années.

» Et j'eus peur. Cette ville était juive, uniquement. J'eus peur et je fis peur. Ce n'était qu'à 40 km de Varsovie, pourtant. Ne voyaient-ils donc jamais des gens de mon espèce ? [...] Je passais : les rideaux se baissaient, les fenêtres se fermaient. Des groupes de Juifs, qui occupaient la rue, se disloquaient.

» Ces lévites noires, dont la crasse seule assurait les reflets blanchâtres, ces cheveux jamais lavés, tire-bouchonnant sur la joue gauche, ces casquettes plates, rondes, les achevant comme un couvercle, ces barbes vierges, blondes, noires, grises, blanches, folâtres ou octogénaires ! [...] Ils voulaient me conduire chez le rabbin. Sans doute comme on amène un maraudeur au garde champêtre. [...] Ils étaient plus saisissants que les Juifs de Jérusalem, et ce que je dis là est une sérieuse comparaison ! J'allais : à ma vue, ils se réfugiaient dans des couloirs mystérieux, tout en tournant la tête pour m'épier. [...] Je n'avais encore vu cela qu'en pays sauvage.

» Ce campement était un immense tapis de fumier [...] On sentait que le dénuement s'était installé là, à perpétuité.

» Derrière les carreaux, des femmes cousaient, lisaient. Les vieilles rabattaient le rideau, les jeunes aussi, mais avec moins de précipitation. On avait le temps de voir que quelques-unes étaient jolies.

» On en avait froid à l'âme. »

Dans la misère non encore salie...

On comprend, en effet, tout de suite pourquoi : « C'est dans ce village et dans ceux qui lui ressemblent que les *caftanes* polonais, les *Polaks*, vont en remonte.

» La traite des Blanches, la véritable, la chose que le terme évoque à l'imagination populaire, ce sont les hommes *polaks* qui la pratiquent.

» Ils travaillent dans la misère, mais dans la misère qui n'a pas encore trouvé l'occasion de se salir. De jeunes filles, sans transition, ils font des filles. »

Albert Londres conclura son essai en affirmant qu'« à la base de la prostitution de la femme, il y a la faim. Il ne faudra pas perdre un instant ce point de vue-là. [...] Elles suivent l'homme du milieu comme le malade le chirurgien, il va leur faire mal, mais il les sauvera. » Pour lui, les Fantine des *shtetel* ne font, bien sûr, pas exception : « Jadis, on donnait aux prisonniers du pain et de l'eau. Le pain et l'eau sont rares

1893, de la fondation de la première colonie juive d'Amérique : Moisesville. Située elle aussi dans la province de Santa Fe, elle regroupe des Russes israélites déjà installés en Argentine. Et rapidement, cette colonie pas tout à fait comme les autres, puisque sponsorisée par une société philanthropique, est un succès... et surtout une bonne opération économique, disent certains. En effet, Santa Fe est la région qui produit le plus de blé en Argentine. Et coïncidence ou non, les cours mondiaux du blé flambent. Voilà pourquoi l'historien Judith L. Elkin écrit : « Comment mieux concilier philanthropie et bonnes affaires qu'en implantant des Juifs de Russie comme fermiers sur une terre favorable à la culture du blé ? » Quoi qu'il en soit, le baron Hirsch n'est pas qu'un homme d'argent. Sinon pourquoi aurait-il légué à la JCA, à sa mort, en 1896, 7,1 millions de livres ? Contrairement à d'autres organisations, la JCA prend plutôt soin de ses colons même si cela ne se voit pas vraiment sur le terrain. Il faut préciser qu'elle n'agit pas seule : elle est en partenariat avec les autorités argentines. Et c'est à grands frais que la JCA loue des bateaux qui transportent des ports de la Baltique à Buenos Aires plus de 700 colons juifs par an, entre 1900 et 1909... même si ceux-ci voyagent en 3e classe.

Des intérêts convergents

Proche de l'Argentine, sur le territoire des anciennes réductions jésuites, il est une souriante province en partie couverte de forêts vierges, le Rio Grande do Sul. Administrateur de la JCA et ingénieur agronome, Eusébio Lapine *(sic !)* se rend compte qu'avec le capital engagé pour fonder une colonie en Argentine, on peut en créer cinq ou six dans la province *gaúcha*. Qui plus est, contaminée par les idées d'Auguste Comte, le Rio Grande do Sul a adopté une constitution résolument positiviste qui garantit une totale liberté religieuse.

Fin 1901, la JCA prend contact avec Porto Alegre et son terrible gouverneur, Júlio de Castilhos, cacique de l'indétrônable Parti républicain riograndense (PRR).

Comme l'écrit très justement Jeff Lesser, l'État *gaúcho* voit aussi dans cette opération son intérêt. Le Rio Grande do Sul est sous-peuplé. L'arrivée des colons va dynamiser l'agriculture et ouvrir un nouveau front pionnier. Ces Russes vont aussi contribuer à blanchir ce pays encore trop marqué par les soubassements amérindiens et africains.

Entre 1880 et 1890, le Rio Grande do Sul a accueilli 60 000 immigrants, italiens et allemands pour la plupart – une ville comme São Leopoldo a quasiment été fondée par ces derniers. La province la plus méridionale du Brésil aborde le XXe siècle avec plus de 12 % de sa population née à l'étranger. Vingt ans plus tard, la moitié des Riograndenses vit déjà dans la *serra* naguère inviolée.

Des Judéo-Russes au Rio grande do sul

Une des grosses pierres d'achoppement dans le conflit israélo-palestinien, est, on le sait, l'implantation des colonies juives toujours plus nombreuses sur des terres arabes (et pas toujours arables). À la fin du XIXe siècle, alors que le mouvement sioniste est à peine naissant, la question de la colonisation juive ne se pose pas en termes géopolitiques ou religieux. Il ne s'agit pas à l'époque de créer un foyer national juif ni encore moins de monter en Israël mais de « recaser » quelque part – aux Amériques de préférence – des Juifs ayant fui la Russie en raison des pogroms.

Nous l'avons vu, dès 1881, les violences antisémites se multiplient, impulsés par un pouvoir tsariste soutenu par la hiérarchie orthodoxe. Nombreux sont alors les habitants des shtetel candidats à l'émigration. Aussitôt des organisations juives d'Europe occidentales réagissent et rapidement l'idée de fonder des colonies agricoles germent dans de nombreux esprits, d'ailleurs pas toujours mus par la seule fibre humanitaire. En effet, pour la bourgeoisie israélite allemande, l'afflux de réfugiés russes pourrait remettre en cause l'intégration réussie de la communauté juive à la société post-bismarkienne. Ce serait une sorte de régression. Ces Russes, plus ou moins barbares, renverraient à l'Allemagne l'image du Juif du ghetto. Alors pour leur bien comme pour celui des Allemands israélites, il conviendrait de les envoyer aux Amériques.

La décennie perdue

Bien que le gouvernement prussien ait en 1859 interdit pour un temps toute immigration vers le Brésil, c'est dans ce pays que se rend, en 1891, le journaliste viennois Oswald Boxer. Ami de Theodore Herzl, l'inspirateur du sionisme, il se rend à Rio de Janeiro sur mission du Comité central allemand pour les Juifs de Russie. Boxer entend prendre contact avec les autorités de la toute jeune et déjà turbulente République brésilienne afin d'étudier la possibilité d'ouvrir des colonies juives agricoles. Mais, Boxer meurt dans l'épidémie de fièvre jaune qui frappe la capitale brésilienne en 1892. Pendant dix ans, il n'y aura plus aucun contact entre une organisation juive européenne et le Brésil.

D'abord l'Argentine

L'année où Boxer se trouve au Brésil est créée à Londres la Jewish Colonization Association (JCA). Son fondateur n'est autre que le baron Moritz de Hirsch de Gereuth, un milliardaire juif bavarois installé à Bruxelles. Avec un capital initial de deux millions de livres sterling, cette association philanthropique a pour but d'aider les réfugiés juifs d'Europe de l'Est et des Balkans. L'idée de créer la JCA est venue au baron Hirsch à la suite des malheurs qui ont frappé des colons juifs dans la province de Santa Fe, en Argentine. Abandonnés par le gouvernement local et trompés par un *fazendeiro* du cru, ils se sont retrouvés à mendier, en guenilles, au milieu de la pampa. Des enfants sont morts d'inanition, tandis que leurs grandes sœurs ont dû se prostituer dans des bordels à Indiens... Ému, le baron décide, en dans ces villages que maintenant vous connaissez. Ce sont les prisons d'Israël. Qui ne veut sortir de sa prison ? Qui regarde la figure de celui qui brise vos fers ?

» La situation est tellement celle-là que, lorsqu'un Polonais a porté son choix sur une Juive, il appelle cela la "prendre en protection".

» Ils n'ont pas besoin de sergents recruteurs, battant du tambour et promettant la lune ! »

Cette vision sociale de la prostitution peut paraître aller de soi de nos jours. Mais quand il a écrit ces lignes, Albert Londres était bien conscient qu'une partie de la bourgeoisie n'était pas prête à entendre un tel discours. Et ne parlons de l'establishment brésilien, qui voyait d'abord la prostituée comme une vicieuse colporteuse du terrible virus de la syphilis. ■

Nestor BOTKA

Le chrétien est-il un goujat ?

Les langues nous réservent bien des surprises. Ainsi le mot français *gouine* désigne-t-il au départ une prostituée. Sa racine est la même que celle qui a donné *goujat*. Dont l'origine est l'hébreu *goja*, qui signifie servante chrétienne, tandis que *goy* veut plus spécialement dire chrétien. ❐

Prostitution, un mal venu de l'étranger

La maniere dont la classe dominante brésilienne envisage la prostitution féminine a plutôt de quoi surprendre. Ainsi, dans les années 1840, à Rio, capitale d'empire, elle est, pour ainsi dire, encouragée, dans la mesure où elle contribue à « enrayer l'homosexualité masculine » *(sic)*. Mais encourager ne signifie pas que la bourgeoisie esclavagiste ne la méprise pas, au contraire. Elle dit tout simplement qu'elle constitue un mal nécessaire mais venu de l'étranger. Les médecins et autres experts qui écrivent alors sur la prostitution sont unanimes à affirmer que le problème est extranational, l'immoralité étant étrangère à la nature de la Brésilienne, blanche de préférence. En effet, sur le marché de la prostitution carioca, on ne trouve que des Africaines (esclaves ou affranchies), des « dames des îles » (Açores, Madère, Cap-Vert) ou des Françaises.

Notons que ces dernières ne font pas dans le tout-venant, mais dans le bourgeois. Les deuxièmes sont des insulaires venues de territoires miséreux dépendant de l'ancienne métropole. (Entre 1860 et 1885, le Brésil a reçu essentiellement des immigrants portugais.)

Quant aux *Négresses*, « stupides et grossières de nature », selon le Dr João Álvares de Azevedo Macedo, spécialiste ès *lenocínio*, elles sont dotées par la nature d'un « tempérament érotique et libidineux », que l'esclavage, il est vrai, ne fait qu'exacerber.

Un encadrement impossible

À partir des années 1860, la prostitution est considérée comme encombrante à Rio. « Venues pour "sauver" les hommes de la pédérastie et les "femmes honnêtes" du harcèlement virtuel des "garçons solitaires", écrit l'historienne Marinete dos Santos Silva, les prostituées sont désignées comme responsables de la propagation de la syphilis. » Alors au nom de la morale et de la santé publique, policiers, journalistes et médecins se liguent pour que la société prenne des me-

sures afin de contrôler et d'encadrer le commerce de la chair. On parle rapidement de leur créer des quartiers réservés, de les ghettoïser.

Mais dans ce Brésil esclavagiste, la loi est *pra inglês ver*, c'est de la poudre aux yeux. Rien ne vaut les petits arrangements : la police se sucre sur le dos des prostituées et de leurs maquereaux. Et puis, le Rio des années 1880 n'a pas les moyens de faire appliquer sérieusement une quelconque réglementation. « Comment pourrait-on le faire, s'interroge Marinete dos Santos Silva, dans une ville sans égouts, où l'on meurt de la variole, du choléra, de la fièvre jaune, de la tuberculose, et dont les structures médico-hospitalières ne sauraient répondre aux besoins les plus pressants de la population ? »

Reproduction et sexualité

Ainsi derrière l'agitation médiatique et scientifique qui entoure le problème « prostitution égale propagation de la syphilis » se cache la volonté affichée de la bourgeoisie de contrôler et d'assujettir la sexualité féminine. Les filles de joie constituent une offense à la femme honnête, dont le rôle premier est de donner une descendance à son mari. (Et surtout qu'elle n'en tire aucune jouissance sexuelle, il ne manquerait plus que ça !) « Il est nécessaire, commente Marinete dos Santos Silva, que les deux pôles opposés – plaisir et reproduction – soient délimités clairement. Il ne faut pas les confondre. Voilà pourquoi il est impératif d'éloigner les prostituées des rues du centre-ville, et de les confiner dans des maisons spéciales faciles à surveiller. » Mais il y a souvent loin de la coupe aux lèvres et quand les faits se reculent le plaisir s'accroît...

En 1881, le journal carioca *O Carbonário* rapporte dans un long article que les étrangères ne sont plus les seules à « rubaner », à arpenter le trottoir. Nombreuses sont désormais les femmes brésiliennes et blanches sexuellement exploitées par des ruffians. L'année suivante, il affirme que tous les jours des Brésiliennes sont enlevées à Rio, que l'on retrouve sur les marchés de Montevideo et... de Buenos Aires.

Tiens, les chemins de Buenos Aires... ■

Fernando NAUDINI

DÉCALAGE HORAIRE, dimanche 12 h-14 h, FPP *(106,3 Mhz)*.

Petit lexique multilingue

Azeiteiro: quasi synonyme de *rufião*, signifie amant de cœur. En général brésiliens ou portugais, les *azeiteiros* sont presque toujours des joueurs professionnels quand ils ne sont pas aussi des indicateurs de police. Ils agissent comme protecteurs en cas de problèmes entre leur « tapin » et les clients ou les autorités.
Bagaxa: prostituée.
Cáften, cafetão, cafifa, caftina, caftã: maquereau (*caftane* en argentin).
Castelo : bordel.
Colis: c'est ainsi que les Français appellent une prostituée qui débarque à Buenos Aires.
Faux poids: jeune fille mineure. La hantise du julot s'il ne lui trouve pas de faux papiers.
Franchuchas : prostituées françaises en Argentine.
Lenocínio : proxénétisme.
Passivos: homosexuels prostitués.
Polaca : « Polonaise », par extension, prostituée étrangère.
Rótulas: meublés cariocas où œuvrent ces dames. ❐

Il est difficile de savoir de quelle ville et en quel nombre les israélites marocains ont émigré. Au début du xx^e siècle, les Juifs de Rabat et d'Essaouira sont des « protégés français », ce qui n'est pas le cas de leurs cousins de Tanger ou de Tétouan. De plus, beaucoup rentrent au Maroc, fortune faite, avec la nationalité brésilienne ou argentine. On peut extrapoler en disant que l'émigration judéo-marocaine vers l'Amérique du Sud a concerné entre 5 et 10 000 personnes, ce qui n'est pas négligeable.

À Iquitos, la plupart des Juifs semblent venir de Rabat. Tétouanais et Tangérois seraient majoritaires en Argentine. L'Amazonie brésilienne compte beaucoup de Tangérois mais aussi des gens de Marrakech et Casablanca.

Quelles activités exercent-ils ? « Les israélites établis à Belém et Manaus, écrit Robert Ricard, se livrent généralement au commerce du caoutchouc ; ils exploitent aussi de petits bateaux pour la navigation fluviale. » En Argentine, mis à part quelques gros négociants, la majorité est constituée de « petits commerçants qui s'adonnent à des affaires de médiocre envergure ; beaucoup s'établissent changeurs », conclut Robert Ricard.

En dépit du protectorat

En 1911, les cours du caoutchouc brésilien s'effondrent. Et quelques mois plus tard, la France impose son protectorat à une large partie du Maroc. Lequel protectorat a pour effet d'améliorer la situation des Juifs. En pleine crise commerciale brésilienne, bien des Marocains rentrent au pays... cependant que d'autres, guère enthousiasmés par les « bienfaits » de la colonisation française, continuent de lorgner vers l'eldorado... argentin cette fois-ci.

« Ceux qui ont pu rester en Amérique du Sud, commente Robert Ricard, ont fait d'excellentes affaires par suite de la guerre de 1914. Ces commerçants israélites sont spécialisés dans les affaires d'importation et d'exportation ; ils exportent en Europe les produits tropicaux de la région [côté péruvien, quelques-uns possèdent de très importantes plantations de coton]. » Qui plus est, beaucoup sont dorénavant des « protégés français », excusez du peu !

Grâce à l'Alliance israélite du Maroc, Robert Ricard a dressé la liste des familles tétouanaises et tangéroises qui ont émigré en Amérique du Sud. Nous retiendrons celles qui ont choisi le Brésil : Bentes (Pará), Gabbaï (Manaus), Lévi, Marquez, Pérez, Salgado (Pará) et Serruya.

Abrahão o brasileiro !

En 1991, Abraham Serfaty[2] est, après presque dix-sept ans de bagne et de torture, libéré par « notre ami » Hassan II, qui lui a dégoté la nationalité... brésilienne ! Par quel méandre de Sa Majesté l'Amazone ou bien par quel ruisseau boueux de la diplomatie étatique le Judéo-Marocain marxiste-léniniste le plus connu est-il « soudainement » devenu brésilien ? Déchu de sa « citoyenneté » marocaine – il n'y a que des sujets au Maroc –, il déclare à l'automne 1991 à *Libération* : « Je vais me battre d'abord contre cette bouffonnerie de ma nationalité... » Après la mort de Hassassin II, auquel il a d'ailleurs rendu hommage (eh oui !), ce Juif-Arabe recouvre sa nationalité marocaine et est promu haut commis de l'État par le jeune Mohammed VI, chef des croyants et protecteurs des Juifs du royaume. ■

Raimundo LEIRIS

2 – À lire *L'Insoumis, Juifs, Marocains et rebelles* d'Abraham Serfaty et Mikhaël Elbaz, éd. Desclée De Brouwer, 293 pp., 128 F.

la vulcanisation du caoutchouc. Le latex, que l'on connaissait déjà, fait une entrée fracassante dans l'industrie. Or, le seul endroit du monde où l'on trouve l'hévéa est l'Amazonie. Le Brésil saisit cette chance au vol. Il dispose d'un grand port sur l'Atlantique, Belém, et d'une main-d'œuvre bon marché : les sinistrés du sertão et de l'économie sucrière nordestine (entre 1870 et 1900, l'État du Ceará verra émigrer vers l'Amazonie environ 300 000 de ses habitants). Enfin, le boom du caoutchouc permet au Brésil d'élargir ses frontières amazoniennes au détriment de celles de ses voisins. Rien ne semble stopper l'avancée des *seringueiros*, ces forçats-saigneurs d'hévéas...

Plus proche de la City et de Wall Street que de Rio de Janeiro, Belém s'ouvre au monde. Enfin un peu trop, puisque, bien que relevant du secret-défense, des plants d'hévéas sont dérobés en 1876 par le botaniste britannique Wickham. Élevés au jardin botanique de Kew, à Londres, ils sont à l'origine de la culture industrielle du caoutchouc en Extrême-Orient. Le Brésil ne peut alors rivaliser avec les plantations asiatiques. En 1911, l'Amazonie replonge dans la torpeur économique et néanmoins équatoriale. Ne témoigne des splendeurs passées que le célèbre opéra de marbre rose de Manaus, où planent à jamais les fantômes de la Pavlova et de Caruso...

Cependant, dans le nord du Brésil, on trouve désormais des Marques, Moreno, Perez, Salgado... qui ne sont ni d'origine portugaise ni encore moins catholiques.

Para là de Belém...

De fait, l'arrivée de Judéo-Marocains en Amérique du Sud débute vers le milieu du XIXe siècle. « Cette émigration vers le nord du Brésil, écrit Robert Ricard, est provoquée, en partie, par le ralentissement des affaires avec l'Algérie et Gibraltar. » Au moins trois autres facteurs l'expliquent aussi : la précarité économique dans laquelle se débat la majorité de la communauté israélite ; son statut, disons subalterne, dans le royaume chérifien de l'avant-protectorat français ; la proximité linguistique (le portugais est la langue sœur de l'espagnol).

L'émigration qui s'amorce est essentiellement masculine. La traversée sur de « mauvais voiliers », l'insalubrité du climat amazonien, la fièvre jaune font que les familles ne tentent pas l'aventure et que le phénomène est plutôt ténu au départ, avant de monter en puissance aux alentours de 1880, en plein boom de l'or blanc.

E para além...

Les Judéo-Marocains ne s'arrêtent pas à Belém. Ils remontent l'Amazone jusqu'à Manaus et même Iquitos (au Pérou) ; ou bifurquent vers le Venezuela. D'autres, pour les raisons que nous allons voir, se détournent carrément du bassin amazonien et s'établissent en Argentine, à Buenos Aires, mais aussi dans les provinces de Santa Fe et du Chaco. En général, les émigrants séjournent huit à dix ans aux Amériques avant de revenir dans le royaume chérifien.

L'exception marocaine

À la fondation de l'État d'Israël, le 15 mai 1948, le royaume chérifien compte 600 000 Juifs, sur une population totale évaluée à 6 millions d'âmes. Ils ne sont plus que 200 000 israélites en 1967 lors de la guerre de Six-Jours et seulement 20 000 après celle dite du Kippour, en 1973. Cela n'empêche pas qu'André Azoulay soit conseiller du monarque ou que Serge Bergudo ait été ministre.

De par le monde, on estime à 1 million le nombre de Juifs d'origine marocaine. Quelque 500 000 vivent en Israël. État avec lequel le Maroc, fidèle allié de Washington, a toujours maintenu des liens plutôt singuliers pour un pays arabe. ❐

La traite à grands traits

Avec près de 40 % de la traite négrière absorbés par lui seul, le Brésil fut le premier importateur de « bois d'ébène » des Amériques. On sait peu, en revanche, qu'il fut aussi un des principaux protagonistes de la traite des Blanches.

Mais comment celle-ci s'inscrit-elle à l'échelle de l'Histoire ?

Pour Alain Corbin, le trafic des Blanches s'explique, en premier lieu, par l'expansion européenne en direction de l'Amérique. Entre 1814 et 1914, on estime à près de 35 millions le nombre des émigrés européens qui traversent l'Atlantique. Les États-Unis constituent la première destination. Viennent ensuite le Canada, l'Argentine et loin derrière le Brésil. Nous l'avons vu, en dehors des Portugais, on trouve peu de candidats pour ce pays où domine jusque dans les années 1880 et dans les régions vouées à l'agriculture d'exportation la main-d'œuvre servile. Après l'abolition de l'esclavage et jusqu'à la crise mondiale de 1929, le Brésil va accueillir officiellement 3 547 999 étrangers.

En Argentine, en Uruguay et dans le sud du Brésil, l'émigration masculine est majoritaire, ce qui provoque vite un déséquilibre des sexes...

Par ailleurs, l'expansion européenne est amplifiée par la révolution des transports. La vapeur remplace la voile et rend obsolète une partie des anciennes routes maritimes tributaires des courants et des vents. Cependant, comme avant, on fait souvent escale à Rio avant de se rendre à Montevideo puis Buenos Aires. Ce qui arrange bien les affaires des *cáftens*.

Enfin, la corruption policière dans les pays du Cône Sud facilite la vie des trafiquants de Blanches, qui, de plus, jouent sur le déracinement, l'éloignement et l'anonymat pour contrôler davantage leur cheptel.

Ajoutons que jusqu'en 1890, le code pénal brésilien n'a rien prévu contre le proxénétisme. Après 1890, quand un julot casse-croûte tombe sous le coup des articles 277 et 278, il échappe souvent à la prison ou à l'expulsion en signant, sur l'honneur, un papier l'engageant à ne plus recommencer ou encore en obtenant un certificat de bonnes mœurs, ce qui lui évite toute condamnation.

Dates de choix

1840 – La prostitution se développe à Rio de Janeiro. Seules les esclaves africaines et quelques mulâtresses affranchies y sont soumises.
1850 – Fin de la traite négrière. Arrivée des « dames des îles » depuis les Açores, Madère et le Cap-Vert.
1867 – Les 67 premières « Polonaises » débarquent à Rio de Janeiro. Trente-sept de leurs compagnes de voyage poursuivent jusqu'à la Plata.
1870 – L'irruption des *Polacas* freine le flux migratoire des « dames des îles ».
1879 – Premier grand procès visant à expulser des trafiquants de femmes juifs.
1888 – Abolition de l'esclavage. Un cinquième des *Polacas* établies à Rio sont parties pour São Paulo et Santos, remplacées par des Italiennes et des Juifs russes.
1889 – L'abolition de l'esclavage dynamise l'immigration des « fleurs de ghetto »...
1890 – Evaristo de Moraes intervient dans divers procès relatifs à la prostitution juive.
1900 – Entre 1867 et cette année, quelque 10 200 *Polacas* ont entrepris le chemin de Rio de Janeiro. ❐

L'Europe légifère

D'autres facteurs historiques propres au Vieux Monde, cette fois, expliquent la mise en place rapide de ce commerce scabreux. Dès les premières années du XIXe siècle, la plupart des pays européens légifèrent sur la prostitution et prônent l'ouverture des maisons closes, qui stimulent le marché. Pour les nouveaux négriers, il est en effet plus facile de vendre de la femme quand existe un vrai réseau de distribution. Alors, entre autres phénomènes, on assiste à la naissance d'un proxénétisme ashkénaze à l'échelle de l'Europe mais aussi du Proche-Orient, notamment de l'Égypte[1].

Au fil des ans, l'Europe prude et bourgeoise supporte déjà de plus en plus mal la prolifération ostentatoire des bordels et s'accommode mal du trafic des femmes. Dès 1874, l'Autriche-Hongrie souhaite une conférence internationale contre le proxénétisme. Et en 1889, la Fédération britannique continentale et générale pour la suppression de la prostitution réglementée se réunit à Genève pour dénoncer l'existence d'un trafic international.

Notons que les élites juives ne sont pas les dernières à réagir. Basée à Londres, l'organisation *Ezrat Nashim* a pour principal but l'extinction de la traite des Ashkénazes. De son côté, la Fédération des femmes juives intervient avec beaucoup de détermination lors des conférences internationales.

Énigmatique Zvi Migdal

Tout cela incite les *cáftens* à investir dans le secteur Amérique du Sud, d'autant que là-bas, les autorités sont peu regardantes et la clientèle est aussi profuse que variée (quand une fille ne convient plus aux bouges de Buenos Aires, on peut toujours la recycler chez les Indiens de la pampa). Les proxénètes se dotent d'une organisation de type mafieuse, la *Zvi Migdal*.

Enfin, il est deux facteurs qui président à l'irruption des Ashkénazes sur la scène mondiale : la misère des *shtetel* (décrite plus haut), la misogynie des communautés sous influence rabbinique et les pogroms dans l'Empire tsariste. Intéressons-nous à ces deux derniers phénomènes.

Machisme judaïque

Esther, l'héroïne prostituée, juive et polonaise du roman de Moacyr Scliar *O ciclo das águas*, met en question la probité de ses parents tout en dénonçant l'hypocrisie sexuelle régnant dans son village. À ses géniteurs qui ne répondent jamais à ses lettres, elle écrit : « Maman, je me suis trompée, je sais que j'ai mal agi en me mariant avec ce Mêndele, mais vous aussi vous vous êtes trompés, vous n'auriez jamais dû consentir à ce mariage, c'était un inconnu pour nous, ce Mêndele qui était allé en Amérique était un bon garçon, et celui qui en est revenu était un jouet entre les mains de bandits, un vicieux. Et maintenant, je suis une impure, ma chère mère, je vous fais honte. Pourquoi ne répondez-vous pas à mes lettres ? [...] Oh maman ! tu ne m'as pas appris, mais j'ai rapidement su... Et j'aime ça, maman... C'est bon. [...] Du plaisir comme ça, tu n'en as jamais ressenti, et tu n'en auras jamais. Ton mari sait trancher le cou des poules, mais il ne sait pas te faire

1 – En 1867 (tiens!), des Hongrois résidant dans ce pays demandent par une pétition à leurs parlementaires à Vienne de lutter contre la traite des Blanches, qui sont en majorité juives.

Séfarades : le retour

En 1578, Dom Sebastião, roi du Portugal et prince des Algarves[1], disparaît dans la bataille d'Alcaçar-Quivir, au Maroc. Si l'on connaît les conséquences de cet événement sur la péninsule Ibérique et l'empire lusitanien, on ignore souvent que la victoire de Ksar- el-Kebir a eu pour effet de tenir en respect les Européens et d'impulser l'expansionnisme de la dynastie des Sa'diens. Dès 1591, le pays contrôle, en effet, la boucle du Niger, ce qui lui permet de contrôler la route de l'or, du sel et des esclaves.

En fait, les liens que le Maroc entretient avec la péninsule Ibérique sont profonds et complexes. Sans remonter aux temps des royaumes musulmans d'Espagne, arabes mais aussi berbères, nous nous contenterons de rappeler que le Maroc a échappé à l'occupation ottomane en s'alliant avec la très catholique Espagne, perçue comme un moindre danger.

1 – *Algarve* signifie en arabe "pays du couchant" et désigne à l'origine un ancien royaume maure qui dura jusqu'au XIIIe siècle et s'étendait au littoral marocain opposé. D'où les deux Algarves : l'*Alemmar* (en deçà de la mer) et l'*Aquemmar* (au-delà de celle-ci).

De son côté, le Portugal mène dès le début du XVe siècle une croisade contre les Maures, et ce avec d'autant plus de vigueur que les corsaires musulmans qui croisent au large des côtes marocaines menacent la route maritime vers la Guinée. Voilà pourquoi dès 1415, Lisbonne s'empare de Ceuta. En 1471 tombent Arzila et Tanger ; en 1505, c'est le tour de Santa Cruz de Aguer, puis de Safi, en 1508, et, enfin, de Mazagan, en 1514. Notons, pour l'anecdote, que Mogador ou Essaouira (al-Suwayra) a été fondé par le sultan 'Abd Allah sur l'emplacement d'une ancienne place forte édifiée par le roi Manuel.

Cependant, ces croisades en Afrique du Nord reviennent trop cher à la couronne portugaise. À partir de 1530, Lisbonne « décolonise » au Maroc pour mieux prendre pied au Brésil. On saisit alors davantage l'anachronisme de la guerre sainte sébastienne.

Spanish touch

Si, en 1684, les 'Alawites ont récupéré Tanger, le Maroc n'en a pas fini avec les Européens. De Gibraltar, l'Angleterre domine son commerce et l'Espagne n'a

Le Maroc vu du côté des Ibériques

pas dit son dernier mot.

Une ville comme Tétouan rend bien compte de ce flux-reflux hispano-marocain. Ainsi en 1609, Madrid décrète l'expulsion des derniers *Moriscos*. Certains d'entre eux se réfugient à Tétouan (Titwan), dont ils revitalisent l'industrie et le commerce. Dans cette cité, ils retrouvent des cousins israélites venus eux aussi de *Sefarad* (et du Portugal) : en effet, les familles juives se nomment ici Marques, Moreno, Perez, Salgado... Quelques décennies plus tard, Titwan est occupé par les Espagnols, qui ne restitueront la ville qu'en 1862 contre une indemnité très lourde. Cela explique pourquoi bien des Judéo-Marocains parlent aussi le castillan et se sentent proches culturellement du monde ibérique.

Un Brésil élastique

En 1839, l'Étasunien Charles Goodyear découvre

Comment ne pas déceler des accents yiddish dans la musique de Charles G. ?

dit qu'il arriverait plus tard. Une fois à Buenos Aires, elle constate qu'Isaac l'a bel et bien vendue à cet accompagnateur, qui la place *illico* dans le bordel de madame Natália, rue Cuyo.

Sophia a l'âme trop fugueuse aussi la mère maquerelle s'empresse-t-elle de la vendre : et voilà notre Sophia qui se retrouve à Rio, rue Sete de Setembro.

À propos des "caftanes"

« C'est la seule caste de la société qui ait eu confiance dans l'avenir de la fainéantise. Ces novateurs se sont dit, avec l'Ecclésiaste, que le travail étant la punition de l'homme, ils ne travailleraient pas. Pour eux, la question est d'honneur. S'ils ne font rien, ce n'est pas uniquement par paresse, c'est tout juste pour la même raison que l'honnête homme ne vole pas, afin de ne pas avoir de remords de conscience. »

Albert Londres,
Le Chemin de Buenos Aires.

À force d'épargne, elle parvient tout de même à s'acheter un billet pour l'Allemagne. Là, elle est recueillie dans un hôpital et donne naissance à une petite fille. Puis elle commet l'erreur de retourner chez son père et finit par rejoindre (eh oui !) Isaac à Lodz, croyant qu'il est le père de l'enfant. Mais le brave mari lui kidnappe sa fille, qui d'ailleurs meurt quelques jours plus tard. Et notre Sophia de retourner sur le turban pour le compte d'Isaac. Lequel, sans doute par amour des voyages, la ramène à Buenos Aires !

Incorrigible Isaac

Lors de la traversée, Sophia s'aperçoit qu'Isaac exporte quatre autres « colis », qui seront aussitôt vendus une fois débarqués à la Boca. Mais tandis que son *cáften* de mari est supposé être en voyage d'affaires en Russie, Sophia s'échappe vers Montevideo, où... elle le rencontre. Isaac s'est marié une fois de plus et a monté un bordel dont la principale attraction n'est autre que sa nouvelle épouse. Sophia s'enfuit aussitôt pour Rio, où elle débarque en 1893. Et naturellement, elle se rend à l'ancienne adresse où elle se prostituait. C'est alors qu'Isaac la rattrape, la travaille en férocité, lui rase la tête et la reconduit à Buenos Aires.

Loin d'être de guerre lasse, Sophia prend derechef la fuite pour Rio, où elle est une nouvelle fois découverte par son julot au 6 de la rue Conceição. Irascible, le père Isaac manque de la tuer.

Sophia est alors placée sous la protection de la police brésilienne avant qu'on perde sa trace.

Moralité, cette histoire nous montre avec quelle aisance un proxénète peut agir à l'époque et cela dans des pays, voire sur des continents différents.

Face à l'ignominie, fuyons dans l'humour. Et comme de nos jours, la prostitution peut évoquer les préservatifs, parlons... caoutchouc. ■

Fernando NAUDINI

Outro tráfico...

On estime que depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale, en Inde, au Népal et en Thaïlande, plus de 35 millions de femmes ont été vendues par les « réseaux commerciaux locaux », parfois, si ce n'est souvent, mis en branle par la demande occidentale.

À elle seule, cette traite équivaut en « volume » à trois fois le nombre de déportés africains de la traite négrière transatlantique. ❐

Rêve d'Amérique...

jouir. Et moi, je n'ai pas de mari, mais toi, tu ne sais pas combien c'est bon un homme. C'est la vie que je mène. »

À travers ces lignes « osées », Scliar tackle gravement cette société juive aussi sexiste et hypocrite que celle des catholiques du Brésil.

Sur un autre registre, Cathy Berheim et Annette Lévy-Willard écrivent ceci à propos de l'anarchiste devenue étatsunienne Emma Goldman : « Née juive parmi les Russes (pogrom est d'ailleurs un mot russe), elle est aussi née femme chez les juifs, ce peuple dont les mâles remercient Dieu chaque jour de ne pas les avoir créés femmes, et de plus, dans une famille pauvre. » Émigrée à New York, où bien des Juifs vivaient dans une pauvreté accablante, Emma nous livre ces quelques phrases non lénifiantes : « Un autre homme [juif russe], très ordinaire, me prêta une attention exagérée. Pendant la soirée, il ne cessa de me fixer des yeux et de m'examiner sur toutes les coutures. À ce moment donné, il s'approcha de même de moi pour tâter mes biceps. Cela me donna l'impression d'être sur un marché aux esclaves. Je me sentais blessée mais n'osais pas insulter un ami de ma sœur. [...] Cela me fit penser à mon père, qui avait désespérément essayé de me marier depuis mes 15 ans, malgré mes protestations ! Je l'avais alors supplié de me laisser finir mes études. Un jour, dans sa fureur, il avait jeté ma grammaire de français dans le feu en criant : "Les filles n'ont pas besoin d'étudier autant que cela ! Tout ce qu'une fille juive doit savoir, c'est comment on prépare le *gefülte Fisch* [la carpe farcie], comment couper convenablement les pâtes et donner à un homme de nombreux enfants. »

Des pogroms au socialisme

La plupart des Juifs russes qu'Emma Goldman rencontre dans les bas-fonds de New York ont fui l'Empire tsariste en raison des pogroms d'État.

Après, en 1772 et le partage de la Pologne, le despote de toutes les Russies confine la moitié des Juifs dans des « zones de résidence ». En 1881, Constantin Pobiedonotsev, le conseiller d'Alexandre III, réactive l'antisémitisme populaire : les assassins du tsar Alexandre II sont juifs, donc tous les « youtres » sont assoiffés de sang russe. Sur leur passeport est alors apposé le tampon « juif » à l'encre rouge. Un système de *numerus clausus* est institué pour les israélites au lycée, à l'Université ainsi que dans certaines professions. Boucs émissaires du tsar, les Juifs font l'objet de 650 lois d'exception, rien que ça ! Entre 1887 et 1917, 800 pogroms ensanglantent la Russie, causant la mort de milliers et de milliers de fils d'Israël. On notera que la première vague de violence s'achève en 1903 pour reprendre de plus belle après la révolution de 1905. À lui seul, le pogrom d'Odessa fait plus de 300 victimes.

On comprend mieux pourquoi les Juifs fournissent un contingent non négligeable de militants révolutionnaires. Au congrès du

Parti ouvrier social-démocrate russe de 1907, on compte 22 Juifs sur les 96 mencheviks présents et 12 parmi les 105 bolcheviks [2]. Au quart juif (par sa mère), un certain Lénine, qui eut des mots très durs contre le Bund parce que ce parti socialiste juif accusait le mouvement ouvrier russe d'être largement antisémite, écrivit quand même ces lignes : « La haine du tsarisme se tourna contre les Juifs. D'une part, ceux-ci fournissaient un pourcentage particulièrement élevé (par rapport au chiffre total de la population juive) de dirigeants du mouvement révolutionnaire. Notons à ce propos qu'aujourd'hui aussi le nombre des internationalistes parmi les Juifs est relativement plus grand que chez les autres peuples. D'autre part, le tsarisme savait très bien exploiter les préjugés les plus infâmes des couches les plus incultes de la population contre les Juifs pour organiser, sinon pour diriger lui-même, des pogroms (on compta à cette époque dans 100 villes plus de 4 000 tués et plus de 10 000 mutilés), des monstrueux massacres de Juifs paisibles, de leurs femmes et de leurs enfants, ces abominations qui ont rendu le tsarisme si odieux au monde civilisé. » Selon Emma Goldman, la seule chose positive qu'on peut attribuer à la dictature léniniste est précisément la fin des pogroms.

Entre 1900 et 1918, près de 2 millions de Juifs russes émigrent vers la France, l'Allemagne, la Palestine, le Nouveau Monde...

Poussées à faire l'Amérique par la misère et/ou terrorisées par les pogroms, vendues ou délaissées par leurs familles, des milliers de femmes juives tombent dans les rets de *cáftens* qui, eux, ne sont pas tous de confession israélite, même si les recruteurs dans les *shtetel* le sont. ■

Sacha BERKMAN

רואם

2 – Cela fera dire à un Staline toujours aussi plaisantin qu'on pourrait résoudre la question menchevique avec un simple pogrom !

Nombre de prostituées d'Europe orientale arrivées à Rio de Janeiro entre 1867 et 1900

Année	Nombre	Année	Nombre
1867	67	1884	125
1868	503	1885	262
1869	427	1886	209
1870	235	1887	109
1871	829	1888	203
1872	601	**1889**	**824**
1873	201	**1890**	**1 005**
1874	107	**1891**	**903** [1]
1875	98	1892	222
1876	622	1893	66
1877	404	1894	241
1878	203	1895	198
1879	365	1896	103
1880	200	1897	127
1881	185	1898	101
1882	126	1899	97
1883	144	1900	93

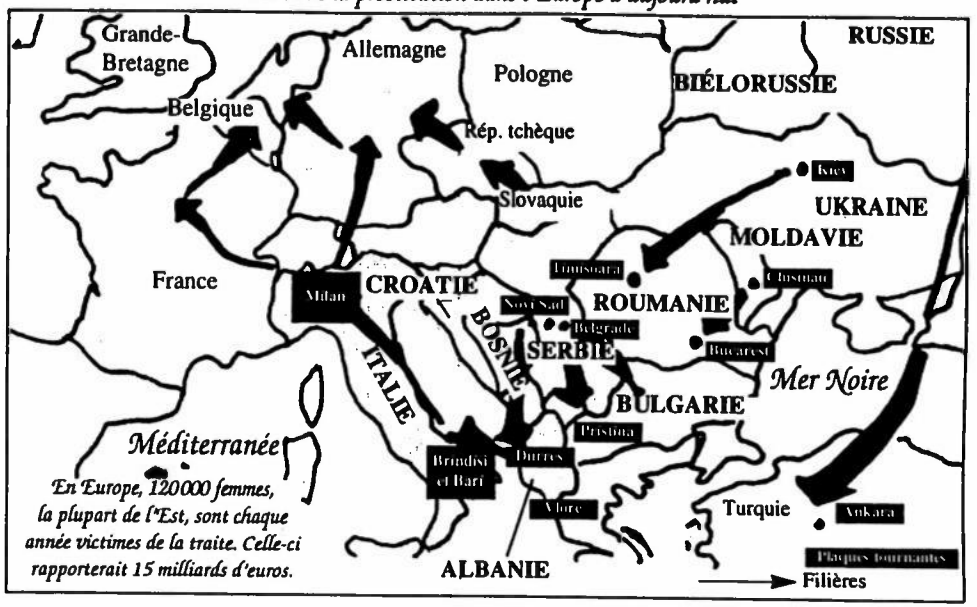
Total général : 10 205

Source : José Ricardo Pires de Almeida, *Homossexualismo (a libertinagem no Rio de Janeiro). Estudo sobre as perversões e inversões do instinto genital*, Laemmert e C. Editores. RJ, 1906.

1 – On remarquera que les années suivant l'abolition de l'esclavage sont celles où Rio importe le plus de *Polacas*. Il y a donc corrélation entre esclavage et prostitution.

Tableau élaboré par Marinete dos Santos Silva

Carte de la prostitution dans l'Europe d'aujourd'hui



peut-être appeler *Madame* et passer pour Française. Si elle n'oublie pas le yiddish, en tout cas, le portugais est-il devenu une langue qu'elle maîtrise plus que bien.

Si l'on suit Moacyr Scliar, la traite aurait, dans le sud du Brésil, cessé *grosso modo* avec la Deuxième Guerre mondiale. Même à Buenos Aires, les Polaks n'ont plus six ou huit femmes chacun. Progressivement, leurs gagneuses encore en course se fondent dans le milieu prostitutionnel autochtone. Certaines ouvrent leurs propres bordels, métis... tandis que d'autres se casent et font dans le respectable et l'établi.

Parmi tant d'autres

Nombreux sont les « colis » n'ont jamais accepté leur condition de marchandise sexuelle.

Dans son livre *O lupanar*, publié en 1896, Ferreira da Rosa présente au public brésilien une série de récits de prostituées juives de Rio. Concluons notre incursion dans le monde interlope de la prostitution des femmes ashkénazes avec la triste histoire de Sophia Chamys.

Habitant la rue Sete de Setembro, cette malheureuse Polonaise à peine âgée de 21 ans se présente au commissariat de police de la 4e circonscription pour porter plainte contre un certain Isaac Boorosky, Juif russe qui « la bat comme un barbare ». Sophia est issue d'une famille pauvre de la banlieue de Varsovie. Elle a 13 ans quand son père la confie à un homme qui lui offre un emploi dans une maison de Lodz, à six heures de route de Varsovie. Cet individu n'est autre qu'Isaac Boorosky, qui ne tarde pas à la prostituer. Elle est alors vendue à plusieurs reprises à d'autres souteneurs, en Russie. Elle parvient néanmoins à fuir et revient chez son père. Isaac, cependant, fait savoir à celui-ci qu'il veut épouser Sophia. Alors enceinte, cette dernière n'a d'autre option que de le suivre. De nouveau à Lodz, elle est confiée à un individu qui l'amène en Amérique du Sud : Isaac lui a

sont simplement obligés de signer un « engagement de bonne conduite ».

Bien peu de situations sont monolithiques. Certaines prostituées parviennent à s'émanciper un peu à leur souteneur comme pour mieux retomber dans les griffes d'un amant dit de cœur. D'autres optent pour le marronnage... ■

Nestor BATKO

¡Viva las polacas!

En 1897, selon le consul suisse en poste à Buenos Aires, publiées dans la revue *le Relèvement social*, la plupart des trafiquants qui opèrent dans la capitale argentine sont des Juifs polonais.
Les prostituées, elles, sont:

polonaises à 40 %
russes à 15 %
italiennes à 11 %
austro-hongroises à 10 %
allemandes à 8 %
françaises à 5 %
anglaises à 4 %
argentines à 3 %

Entre 1889 et 1901, selon les statistiques de la police des mœurs de Buenos Aires, 19% des prostituées viennent de Russie, 13% d'Italie, 11% d'Autriche-Hongrie, 9% de France, 5% d'Allemagne, 5% d'Espagne, 1,5% de Suisse, 1% de Roumanie, 1% d'Angleterre, 0,5 % de Belgique, soit un total de 66% d'Européennes. □

Une dure lutte...

Avec le temps, certaines gagneuses réussissent à s'affranchir, enfin presque... À en croire Evaristo de Moraes, bien des prostituées de la rue Conceição, à Rio de Janeiro, ont un amant de cœur, un *azeiteiro*, le plus souvent brésilien ou portugais. Et cela bien sûr en sus du *cáften*, qui relève toujours les compteurs. Or, entretenir un *azeiteiro* coûte plutôt cher. Déjà de par le mode de vie. Car bien entendu un tel monsieur ne s'adonne pas à la suée salariée : il est souvent joueur professionnel et, à ses instants perdus, il ne dédaigne pas renseigner la police, qui le protège à l'occasion quand un différend oppose le tapin soit à un client soit au souteneur.

Un *azeiteiro* est donc doublement une danseuse. Sans compter qu'il faut lui louer une chambre à l'année non loin du bordel. Et puis, il y a les petits cadeaux. Evaristo de Moraes attire notre attention sur le fait que ces prostituées « ne lésinent pas quand il s'agit de faire des cadeaux à leurs protecteurs. C'est pour quelques-unes un motif d'orgueil que de désigner à la ceinture de leur ami joueur la grosse chaîne en or et la médaille ornée d'une étoile de brillants acquises à crédit à la bijouterie Moses, place Tiradentes, ou d'occasion dans quelque comptoir juif ».

"Comme de bien entendu"

Notre avocat dépeint ainsi la vie quotidienne d'un de ces couples : « Entre une et deux heures de l'après-midi, ils se rendent dans un estaminet ou dans un restaurant, l'homme vêtu de pantalons amples, d'un veston entrouvert, un foulard autour du cou, nu-tête, un cigare derrière l'oreille, l'air d'un bon à rien ; elle porte ses habits de travail, une jupe courte, un chemisier échancré, des sandales de velours ou de bon cuir vernis, avec l'assurance du bonheur rayonnant d'une femme protégée, satisfaite de paraître en public au côté de son homme. Après le repas, chacun vaque à sa propre vie, elle au tapin, lui au jeu. »

Avec le temps, cette fleur des *shtetel* se fera

Le marché aux "Slaves"

L'Histoire semble quand même souvent se répéter. Bien sûr, en un siècle, les filières ont « évolué », la Porte Maillot a remplacé la Boca[1], mais c'est toujours la misère qui pousse les filles de l'Est dans les tentacules des mafias russes et balkaniques.

À la fin du XIXe siècle, Vienne et Budapest sont en Europe les grands marchés de la chair. Dans la ville des archiducs, on compte alors quelque 180 agences de prostitution disposant en permanence de 1 500 femmes prêtes à être exportées. À l'échelle du continent, les grands ports d'embarquement sont Trieste, Gênes, Odessa et Marseille. Le principal centre d'approvisionnement demeure l'Empire tsariste et la Pologne. Bien sûr, toutes ces femmes ne font pas l'Amérique. Beaucoup se retrouvent à turbiner dans les boxons des Balkans, les bouis-bouis d'Istanbul, les claques cairotes ou les bouges d'Alexandrie. Il arrive également qu'après un stage chez les Ottomans, une partie du cheptel à frou-frou soit expédiée à Buenos Aires ou Rio de Janeiro. Enfin, dès le début du XXe siècle, surtout vers la Plata ! car en raison des pudibonds levers de boucliers, la « Ville merveilleuse » a perdu de son pouvoir d'attraction pour les ruffians, qui investissent alors Montevideo et la capitale argentine.

1 – Boca, la bouche de Buenos Aires. Ce quartier était le paradis des *cafta*[illegible]s.

Marchands de fourrures

Seulement, de la Vistule à la rue Sete de Setembro ou à la Boca, le pèlerinage de ces jeunes filles vers la rédemption financière réclame une bonne dose d'organisation. Reportons-nous encore une fois à Albert Londres, qui décrit ainsi l'action humanitaire des directeurs des ressources humaines de bordels : « Officiellement, ils se disent marchands de fourrures. La fourrure, il est vrai, est également une peau ! Et les voici qui débarquent à Varsovie.

» Tous ne sont pas juifs, mais les voyageurs, les maquignons qui courent les champs de foire polonais, eux, le sont. C'est indispensable pour entrer dans les familles. Leur travail n'est pas comme en France, un travail des rues, ils opèrent à domicile. Ils s'adressent d'abord aux parents, et ensuite, seulement ensuite, à la fille. Ils n'enlèvent pas, ils traitent.

Le journal carioca *O Carbonário* publia, à propos de l'arrivée des « Polonaises », ce poème satirique :

Uns polacos dos diabos
(Des Polonais du diable)
Outros judeus ou franceses
(Des Juifs ou des Français)
Em lugar de vender nabos
(Au lieu de vendre des navets)
Se casam até dez vezes
(Se marient jusqu'à dix fois)
Fazendo da união
(Faisant du mariage)
A mercancia do leilão
(Une marchandise de vente aux enchères)
Não carecemos de moças
(Nous ne manquons pas de filles)
Que nos cheguem da Polônia
(Qui nous arrivent de Pologne)
Com feições grossas e toscas
(Avec les traits grossiers et rustres)
Fazendo daqui colônia
(Créant ici une colonie)
Mulheres aventureiras
(D'aventurières)
Podem ser tão barateiras
(Qui se vendent si bon marché)

Les familles qui ont plusieurs filles sont les plus recherchées, comme présentant deux avantages : une pauvreté plus noire, une "remonte" assurée. Ce sont des commerçants sérieux, ils prévoient ! Ils "stockent" ! L'aînée a 20 ans. Ils l'épousent ! La deuxième, 17 ans, la troisième, 15 ans. Ils les retiennent ! Ils les feront venir à Buenos Aires, chacune à son tour, quand elles sont mûres, bonnes à manger ! »

Beauté et pauvreté

Mais notre maquereau sans frontières ne peut se permettre d'entreprendre un si long voyage sans être certain de trouver sur place de la chair fraîche. Alors, poursuit Londres, « à Varsovie, à Cracovie, à Lvov [...] de vieilles femmes qu'ils payent toute l'année n'ont d'autre métier que de leur signaler la bonne marchandise. Telle maison ne vaut rien : les filles n'ont pas de santé. Se méfier de cette famille : le père et la mère ont l'intention de demander cher. [...]

» Les familles pauvres ont aussi un troisième avantage. C'est là que, d'emblée, on trouve généralement les plus belles filles. Pourquoi ? Parce qu'elles sont sans maquillage, sans apprêt, sans rien. Que ne peut-on faire avec un peu d'art d'une demoiselle qui est déjà jolie, à l'état nature ?

» Ils les achètent aux agents, par contrat. Un contrat âprement discuté, dûment signé, bellement paraphé. Imaginez un intérieur du ghetto de Varsovie, dans ces maisons dont la grande cour sent le déballage [...]. Les "contractants" sont assis autour d'une table grasse. La famille demande 150 zlotis par mois, et pendant trois ans au moins. L'acheteur n'en offre que 100. Sous le souffle de l'indignation, la barbe du père frémit. Il fait approcher sa fille, il la montre une nouvelle fois. Est-elle vierge ? Il le jure sur la sainte Torah. Tant de jeunesse d'une part et tant de soins de l'autre ne vaudraient pas 150 zlotis ?

» L'envoyé de Buenos Aires l'emporte. Il n'aurait que l'embarras du choix ! On appose les signatures. Et la mignonne, au nom de sa religion, est engagée solennellement à ne pas couvrir de honte, en déchirant le contrat, le paraphe familial.

» Une famille est sauvée de la misère ! À une autre !

» Il en arrive des fournées de 10, 12 par bateau. »

Douche froide, douche chaude

Chaque peuple a ses coutumes, sa manière de faire. On a beau travailler dans la malheureuse, la tradition reste la tradition : « Les premières semaines, explique Albert Londres, les Polaks ne gâtent pas les filles. C'est le contraire de la méthode française. En attendant le grand jour des débuts, ils les logent dans une chambre lamentable, afin qu'après la maison de prostitution leur paraisse le paradis ! » Quoi qu'il en soit, pour les filles des *shtetel* expédiées à Rio, la notion de paradis est à nuancer.

Carrément pompées

Si, en débarquant à Porto Alegre, Esther, l'héroïne du roman de Moacyr Scliar *O ciclo das águas*, reçoit ces messieurs dans l'ambiance feutrée d'une maison de tolérance de la zone haute (et non hot) de Porto Alegre, il n'en va pas de même pour les pensionnaires des lupanars cariocas. *A Gazeta de Notícias* s'insurge, dans les années 1890, contre les conditions de vie faites aux Polonaises d'un bordel de la rue Sete de Setembro. Tandis que leurs souteneurs ont les moyens de payer des loyers élevés aux propriétaires de ces immeubles cossus, les « pauvres malheureuses » n'ont pas un sou devant ou sur elles. Elles se feraient « ponctionner » à hauteur de 10 000 réis par jour. Soumises à des châtiments corporels brutaux, souligne cette fois *O Carbonário*, « elles n'ont pas de vêtements, pas même d'intérieur, elles s'habillent de tuniques que leur donnent leurs souteneurs et vont tromper leur faim, misérablement, dans une maison spéciale, qui ressemble à une caserne de légionnaires de quelque secte dégradante ». Ainsi, une *Polaca* met des années à rembourser son souteneur : eh oui ! le voyage depuis l'Europe, il faut bien le payer ! Si la syphilis ou le dégoût ne l'ont pas tuée, la prostituée a bien du mal à en mettre à gauche. Il arrive que les bijoutiers ou les colporteurs auxquels elle a affaire soient en cheville avec les *cáftens*, qui récoltent une partie de l'argent ainsi dépensé par leur « protégée ». Qui plus est, même de simples lettres destinées à la famille coûtent de 2 à 3 000 réis, et comme la plupart sont analphabètes, elles doivent faire appel à un écrivain public, lié souvent lui aussi aux souteneurs. Lesquels, quand ils sont à court de liquidités, ne répugnent pas à faire les poches des clients...

Et de la Boca à la pampa...

On remarquera que le sort de la plupart des prostituées n'est pas sans évoquer celui des travailleurs européens venus sous contrat trimer comme des *Nègres* sur les plantations. Plus ils travaillent et plus ils s'endettent...

Mais que fait la police ?

Les autorités cariocas sont bien lentes à réagir : la corruption policière explique bien des choses. Cependant, dès 1879 débute un procès visant à l'expulsion de Juifs russes, allemands, polonais, autrichiens et hongrois reconnus coupables de trafic de femmes. Une de ses conséquences est d'ailleurs intéressante. Marinete dos Santos Silva écrit : « Le climat de délation qui a régné parmi les prévenus a eu pour effet de dévoiler au public l'existence, jusque-là occulte, d'un proxénétisme portugais très bien organisé. *A Gazeta de Notícias* publie alors, presque quotidiennement, des articles dans lesquels Portugais et Juifs s'accusent mutuellement. » En fait, il s'agit d'une lutte sans merci pour le contrôle du marché carioca, qui oppose, d'un côté, une espèce de camorra lusitanienne à une fougueuse mafia juive, la *Zvi Migdal*, à propos de laquelle les spécialistes demeurent étonnamment discrets...

On notera qu'Antônio Clímaco dos Reis, auteur du livre *les Cáftens* et principal témoin à charge contre les Juifs dans le procès, est lui-même lié au milieu luso-carioca...

Enfin, nous retiendrons que le laxisme de la justice permet à nombre de souteneurs ashkénazes d'adopter la nationalité brésilienne et d'échapper ainsi à l'expulsion et à la condamnation pour proxénétisme ! Ils